AUX ÉLÈVES DE

Nos Collèges et Séminaires

AUX CAMARADES DE

L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne

ABBE EMILE CHARTIER

LICENCIÉ ÈS LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS,
PROFESSEUR AU SÉMINAIRE DE SAINT-HYACINTHE.

PAGES DE COMBAT

PREMIERE SERIE

ÉTUDES LITTÉRAIRES

LaFontaine—André Chénier—Lamennais—Taine—R. Bazin
M. Barrès—G. Bertrin—T. Botrel
O. Crémazie—C. Roy—E. Saucier—G. Langlois
Ad. Chicoyne—A. Berloin—Nos indigences littéraires
Ouynouski
Notre langage figuré—Propriété de l'expression.

MONTRÉAL

IMPRIMERIE DE L'ÉCOLE CATHOLIQUE DES SOURDS-MUETS.

1911

PREMIÈRE PARTIE

DANS LE DOMAINE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE

DANS LE JARDIN DE LA FONTAINE.[1]

(Analyses littéraires.)

CONSEIL TENU PAR LES RATS.

(II, 2 — édit. Clément.)

"Un homme rentre chez soi, cause avec ses amis et s'amuse à leur peindre les gens qu'il a vus, les caractères qu'il a observés, les traits de mœurs qui l'ont frappé. Il ne cherche point ses idées, il les trouve ; elles naissent d'elles-mêmes par la seule présence des objets. Voilà l'origine des fables de La Fontaine." [2]

Cette réflexion de Taine m'est venue à l'esprit au sujet de ce *Conseil tenu par les rats*. J'imagine qu'il n'y a ici ni chats ni rats. Le titre pourrait bien être un prête-nom et ces rats, une assemblée de chanoines en train de discuter les *grasses* affaires de leur canonicat. Ce sont là "gens vus, caractères

---

[1] Le texte et l'analyse littérale des fables étudiées ici accompagnent la première rédaction de ces notes dans la *Revue Littéraire* d'Ottawa (2e année, 1901).

[2] Taine : *La Fontaine et ses fables*, II, c. 1.

étudiés, mœurs observées." La Fontaine a dû les voir de loin, les entendre de près ; de là à nous décrire la scène il n'y a qu'un pas, quand on est *Le Fabuliste*.

Mais comment ? Représenter les illustres personnages fixés en pied sur la plaque de la sensibilité ? Non ; la voie est trop directe. A Boileau pareil procédé ! il saura bien en faire usage quelque jour. La Fontaine, fabuliste par état, y met de la façon. Des rats à la cape rebondie abriteront Leurs Majestés canoniales. Est-ce respect de la dignité ecclésiastique ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, la leçon adressée d'homme à homme court risque de ne pas frapper. Combien il en va autrement de l'apologue !

Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.

Faisons donc connaissance avec les personnages ; leurs actions nous instruiront ensuite de leur caractère ; les résultats serviront de base au précepte final.

I

Un chat . . . .

. . . .

. . . . mais pour un diable.

La fable de La Fontaine sent toujours son drame à quelques lieues : par "ample *comédie*" entendez bien qu'il parle d'un "ample drame." Nous assistons ici au lever du rideau, à l'exposition.

Véritable Philippique, le *Conseil des rats* offre le spectacle d'un "chat" aux prises avec toute la "gent rateuse." Les deux héros sont en présence. D'un côté, voici Rodilardus, comme qui dirait Alexandre, destructeur-né de Ratopolis. La tête fièrement levée, il a contemplé les monceaux de cadavres gisant autour de lui. Quand le rideau se lève, Rodilard, par crainte de la putréfaction, s'acquitte d'un second devoir. L'un après l'autre, il saisit les morts par la nuque et s'en va les porter "dedans la sépulture." Or, pendant qu'il exécute ainsi son rôle de fossoyeur, "le peu qu'il reste de rats" tâche de trouver quelque subsistance. Hélas! il ne peut "manger que le quart de son soûl." Quel monstre que ce chat! quel tacticien surtout! Après le carnage, voici qu'il achève ses ennemis par la noire famine. N'importe! les rats se consolent: ils ont encore assez de force pour converser. D'un côté à l'autre de la scène éclatent des cris perçants: "Quel diable!" Et tous de clamer en chœur: "Quel diable, en vérité!"

Et nous, nous dirons: quel tableau en cinq vers! Tableau bien propre à charmer notre populace habituée aux scènes de carnage! Le décor est grandiose: une véritable plaine de Wagram, un quelque chose à la Rostand. Les personnages apparaissent bien tranchés: la force en lutte avec la faiblesse, mais avec une faiblesse que protège son agilité. Quel dessin dans les caractères! Chez l'un, l'action; le bavardage, chez les autres. Rodilard aux prises avec

les rats, c'est Philippe en guerre avec les Athéniens : ardeur militaire chez le premier ; insouciance, indolence même, chez les seconds. On entrevoit déjà la fin : mais laissons au milieu de la préparer avec plus de clarté.

II

Or, un jour . . . .
. . . .
. . . . à tous plus salutaire.

Après les scènes terribles, nous assistons à des spectacles plus calmes. Le chat "ronge-lard" a paru pour justifier la tenue du "conseil." Sa disparition nous amène au deuxième acte, au nœud de l'affaire.

Comment d'abord éloigner Rodilard, dont la présence est par trop gênante? "Envoyons-le courir sa lune de miel," se dit le Bonhomme ; il fera "sabbat avec sa dame." Pendant ce temps, la "gent misérable" pourra tout à son aise disserter. Au milieu de ses plaisirs, Rodilard aurait-il le moindre instant pour songer à ses ennemis? Raison péremptoire, on le sent : moyen tout naturel et bien trouvé. Avouons toutefois que si le voyage de maître chat *occasionne* l'idée du conseil parmi les rats, à son tour la délibération à organiser *motive* chez La Fontaine l'éloignement du chat.

Calme plat : armistice complet ! La porte du conseil est ouverte. A la suite des délégués entrons dans la salle : la bonhomie du fabuliste nous servira

de carte d'entrée. Imaginez donc ces sénateurs romains, véritable assemblée de rois entrevus par Cinéas. Vous croyez peut-être avoir part à une de ces manifestations dont nos Chambres sont coutumières. Halte-là ! La "gent rateuse" n'est pas fort avisée : *Le Chat et le vieux Rat* en fournira la preuve. Au reste, Ratopolis est bien organisée : comme dans toute assemblée qui se respecte, le plus digne a la parole. Or, oyez la merveille ! le "doyen," puisque nous assistons au "chapitre," est une "personne fort prudente." La remarque soutient bien sa justesse : qu'il en faut de prudence pour déjouer les plans de Rodilardus ! Race féline fut toujours race câline : combien s'y sont laissé prendre !

Notre doyen donc sera plus habile : on s'attend à une déclaration stupéfiante. Il opine qu'il faut

Attacher un grelot au cou de Rodilard.

Imbécile ! direz-vous : vous vous exposez à une mort certaine ! — N'importe ! il s'agit bien de la mort, quand la république est en danger : perdre la vie compte peu, quand la ruine d'un seul doit entraîner le salut commun. D'ailleurs

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Le moyen est donc nécessaire. Il est pratique en plus : impossible à Rodilard de bouger, sans aussitôt donner l'éveil à toute la "gent misérable." Enfin, il est à la portée de chacun : "attacher un grelot" !

quoi de plus facile ! En vérité, ce doyen a beaucoup d'esprit. Il semble pourtant que son confrère de la fable *Le Chat et le vieux Rat* en possède un peu plus : le grelot ne lui eût promis "rien qui vaille."

Aussi, tous humblement de courber la tête. Si "monsieur le doyen" ne voit aucun autre expédient à proposer, lui dont la prudence est connue, à quoi bon pour les menus ratons y contredire ! On n'est pas plus vrai. Il en va tout ainsi dans la vie ; quand les puissants, les sages, ont parlé, force est aux faibles de se taire. Heureux encore si, tout en condamnant tout bas, ils ne vont pas jusqu'à approuver hautement ! Heureux, dis-je, si

Chose ne leur paraît à tous plus salutaire.

III

La difficulté . . . .

. . . .

On se quitta.

Au troisième acte, le drame se dénoue. Il ne s'agit plus que d'employer le moyen si "prudent." Hélas ! pourquoi la facilité de concevoir l'emporte-t-elle sur la force d'agir? Ne disons rien cependant : quand on voit pareil événement se produire tous les jours chez les hommes, pourquoi s'en étonner chez de misérables rats? Archimède ne demandait qu'un point d'appui pour soulever le monde ; l'appui manqua et le globe demeura fixe sur ses bases. Ainsi des rats.

Pour attacher le grelot, il suffirait d'un habile : le doyen, personne fort prudente, semblerait tout préparé. Par malheur, le doyen même fait défaut à l'entreprise ; des autres, l'un se croit trop sage, le second pas assez rusé. Tous se dérobent "si bien que sans rien faire on se quitta."

Chez Archimède, il y avait volonté, décision ; ici, on n'aperçoit que lâcheté, indécision. Tant il est vrai qu'une bête, si avisée qu'elle soit, trahit toujours la bête par quelque endroit !

Notez en passant la brièveté du dialogue qui anime l'action et précipite le dénouement. L'un dit : "Je ne suis pas si sot" ; l'autre : "Je ne saurais" ; et l'on se quitte sans autres formalités. Comme mainte assemblée parmi les hommes, le *Conseil des rats* se termine *en queue de poisson*. Ne pourrait-on pas soupçonner ici quelque intention d'ironie chez le Bonhomme? Il le fera bientôt entendre clairement. Il en fut de leur projet comme des projets des Athéniens : ceux-ci discutèrent et Philippe s'empara de leurs provinces ; les rats se séparèrent sans rien exécuter et Rodilard continua leur "déconfiture."

Ce dénouement est-il bien celui qu'on attendait? Les chercheurs d'effet souhaiteraient sans doute une issue plus palpitante à ce drame. Si, par exemple, maître Rodilard tombait inopinément au milieu du docte sénat pour croquer le reste de la "gent trotte-menue," quel coup de théâtre ! Fort bien ; mais cette fin formerait double emploi avec celle de *Le*

Chat et le vieux Rat. Puis, elle ne concorderait pas avec la moralité à tirer. Le Bonhomme possède quelque grain de philosophie et

..conter pour conter *lui* semble peu d'affaire..

Or, la leçon voulue en cet endroit doit découler du défaut d'exécution, non pas d'un malheur qui en serait la conséquence. Le retour de Rodilard n'a donc ici aucune raison d'être. Et la symétrie? Le chat au premier acte, les rats au deuxième, les rats et le chat au troisième : voilà bien une disposition parfaite! Dieu merci! la théorie de l'art pour l'art, inconnue à nos ancêtres classiques, le fut pareillement à La Fontaine.

*
* *

J'ai maints chapitres vus

. . . .

Voire chapitres de chanoines.

Cette réflexion finale nous ramène à notre point de départ. Nous avions raison de le dire après Taine : le drame ne repose nullement sur une invention du poète. Ce dernier en a été le témoin oculaire. Je parierais même encore une fois que cette délibération de rats voile un chapitre de chanoines, ceux de la Sainte-Chapelle, quoi! les mêmes peut-être que Boileau devait ridiculiser dans le *Lutrin*. La Fontaine cède ici au goût de son temps : mordre cha-

noines était de mode au temps des prébendes. Pourquoi lui en faire un crime, lorsque tant d'autres n'ont pas considéré le fait comme tel?

La morale, énoncée en quatre vers, est une de ces vérités d'expérience que La Fontaine aimait à exposer. Il n'est pas toujours docteur; parfois il se contente d'une simple constatation. Ainsi donc le monde est peuplé d'Aristobules et de Thrasybules: entendez qu'il faut se garder de la prolixité dans les conseils. Conseillez, c'est bien; surtout mettez la main à l'œuvre. Aidez le faible, quand il succombe sous le fardeau; apportez enfin votre quote-part à la réalisation de l'œuvre commune. Au besoin n'hésitez pas à vous sacrifier, si le salut de tous en dépend! Morale tout antiindividualiste, qu'il serait bon de répéter souvent à notre siècle d'égoïsme.

Auteur dramatique, peintre, philosophe, moraliste, je dirais enfin décorateur: voilà donc La Fontaine, toujours lui-même, dans le *Conseil tenu par les rats!*

Avril 1901.

LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES.[1]

(II, 5 — édit. Clément.)

De tout temps, la duplicité caractérisa l'esprit humain. La Fontaine, en promenant son regard sur les travers de la société au XVIIe siècle, ne put se garantir de l'observer. Aussi son deuxième livre contient-il une description de cet exécrable défaut. Et comme la "fable, par nature, cache toujours un homme dans une bête (Taine)," c'est dans le royaume des bêtes que le peintre s'installe pour dessiner à la détrempe la duplicité d'esprit.



Cet apologue ne comporte point d'introduction proprement dite. S'il est bon que l'artiste littéraire expose tantôt les qualités physiques, tantôt les

[1] Désireux d'étudier avant tout les *caractères* des personnages, nous avons dû ne pas signaler—a) des locutions populaires: "ce n'est pas ma profession ; — la pauvrette ; — faire la figue" ;

b) les latinismes: "aux oiseaux ennemie ; — qui fait l'oiseau ?" ;

c) certaines formes, certains emplois particuliers au grand siècle: "d'écharpe changeants ; — fiction" ;

d) la propriété des termes: "dévorer, vous produire, race, se fourrer, croquer" ;

e) le rythme du vers: solennel quand parle la belette autoritaire, il devient sautillant comme la preste "pauvrette" à la fois oiseau et souris.

La plupart de ces remarques sont d'ailleurs du ressort de l'*analyse littérale*.

qualités morales, parfois enfin les deux réunies, l'art suprême est de laisser les personnages se faire connaître eux-mêmes par leurs actions et leurs paroles. Ces derniers éléments suffisent d'ordinaire à La Fontaine pour présenter l'idée exacte des acteurs mis en scène.

Une double circonstance où la chauve-souris manifeste sa duplicité, un double combat de paroles forment la division naturelle de la fable. Chacun de ces faits constitue une narration complète avec son exposition, son nœud, son dénouement.

I. — *Exposition : les adversaires.*

La Fontaine arrive au but sans détours. A peine a-t-il désigné les personnages qu'il vous les peint aussitôt en action. Il lui sera plus facile ainsi de faire saillir le trait dominant de leur caractère.

La chauve-souris est, par excellence, l'être imprévoyant. Découvre-t-elle une issue? Immédiatement de pénétrer dans la place pour y établir son domaine. Le fabuliste la peindra donc au naturel en la montrant qui "donne tête baissée dans un nid de belette." Son imprévoyance se double d'incurie. Elle semble oublier les horions pour revenir plus ardemment à la charge. L'"étourdie" ne se donne même pas la peine de réfléchir :

...*Deux jours après* notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette.

Si encore elle s'adressait ailleurs! Mais non: c'eût été enlever au portrait une nuance qui en augmente la vérité.

Ce n'est pas "demoiselle belette (III, 15)" qui oserait "se fourrer" ainsi là où sa peau serait en danger. La Fontaine ne mentionne pas ici son "corps long et fluet (III, 15)": pareil détail retarderait la marche. Il importe avant tout d'opposer le caractère de la belette à celui de la chauve-souris. Et, comme la belette s'attaque aux rats, aux souris et souvent aux oiseaux des poulaillers, ce trait, de préférence, sera souligné par le poète. En présence d'un oiseau-souris, elle tiendra son rôle en se précipitant pour accaparer sa proie:

L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
La dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer...

On lit du doigt le caractère dessiné sur le vif. Le "long museau" est l'image de la rapacité aiguisée par l'appât; "accourut" renforce le tableau et l'allure même du rythme en achève la réalité.

D'une part donc, deux belettes avec un seul trait commun: vice de race dont chaque individu promène la tare. D'un autre côté, la chauve-souris avec deux défauts dont chacun donne prise à l'un et à l'autre des deux ennemis. Comment échapper au péril? Le nœud va nous apprendre les phases diverses du combat.

II. — *Nœud : la lutte.*

Les actions des personnages ont déjà esquissé leur physionomie. Leurs discours, qui constituent le nœud, compléteront le dessin.

Un peu pour se mettre en appétit, plus encore pour pallier d'un prétexte au moins sa gloutonnerie, la bête "courroucée" expose ses motifs :

Quoi ! vous osez... à mes yeux vous produire
Après que votre race a tâché de me nuire !

Au lieu de lui démontrer ses torts, elle lance à la tête de l'ennemi une accusation d'autant plus vraisemblable que le ton en est plus assuré. Point de preuves : il s'agit bien de cela ! Puis, sans même donner à l'adversaire le temps de s'expliquer, elle tente de le faire se compromettre : "N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction." Il y a là une câlinerie, une forme d'interrogation, qui voudrait atténuer la brutalité première. Mais la bête reparaît aussitôt avec son naturel autoritaire :

Oui, vous l'êtes : ou bien je ne suis pas belette.

Impossible à l'ennemi d'échapper, après une assertion aussi catégorique. "Donc," imagine la bête, "j'ai le droit de te dévorer." Le portrait est achevé : pour se donner une raison d'assouvir sa voracité, l'animal consent à perdre sa propre nature.

L'autre belette y met moins d'astuce. Avec elle aucune forme ! "Aux oiseaux ennemie" : la qualité lui suffit pour "s'en aller croquer" l'imprudent

oiseau. Les individus de même famille ont bien certains traits communs; dans la pratique, ces caractères s'accusent avec des nuances assez prononcées. La Fontaine n'ignorait pas ces différences: il en a tiré, pour sa peinture, une gradation naturelle. La première belette s'excusait en accusant: la seconde ni n'accuse ni ne s'excuse.

— Tous les imprévoyants et les insouciants se réveillent à l'aspect du danger. La chauve-souris découvrira donc des expédients merveilleux pour sortir de cette impasse! A l'un et à l'autre ennemi elle répondra par un argument de fait, impossible à rétorquer. La nature, au reste, lui a fourni d'avance les éléments d'un plaidoyer.

Elle saura même discerner les nuances dans les procédés de ses deux adversaires. La première belette a paru fière et hautaine: "la pauvrette" s'humilie et ne lui adresse qu'un doux reproche souligné d'un air charitable. La belette, si puissante, a tort de se laisser berner par les méchants: la crédulité lui sied moins qu'à quiconque:

Des méchants vous ont dit ces nouvelles.

La seconde n'a pas motivé son droit à la "croquer." Le reproche devient plus grave; au dire de la chauve-souris, hautaine cette fois, elle a le tort grave des insensés qui ne jugent que sur la mine: "Vous n'y regardez pas!" A l'audace "la pauvrette" oppose l'audace: en ce monde l'audace garantit d'ordinaire le succès.

Cette démonstration, toute défensive, ne suffit pas à l'"étourdie en danger de sa vie." Rien n'est brutal comme un fait : argument offensif admirablement utile pour repousser cette brutale gent.

L'un des adversaires s'est attaqué à sa nature de souris : "Moi, souris ! Je suis oiseau : voyez mes ailes !" Et, pour animer la preuve, les ailes s'étendent comme pour emporter l'oiseau loin du "nid" dangereux. La chauve-souris y ajoute même une pointe de malice :

Vive la gent qui fend les airs !

C'est avec un cri de joie ironique qu'elle adresse son bonjour à l'ennemi.

Le second en veut à sa nature d'oiseau. "Moi pour telle passer ! Qui fait l'oiseau ? C'est le plumage." Et la souris appuie sa preuve négative en la développant elle-même : elle a des ailes, point de plumes :

Je suis souris : vivent les rats !

La voilà qui se faufile, avec son agilité native, pour échapper aux dents de la "dame du logis" : non pourtant sans la même exclamation d'ironique allégresse, servie tout à l'heure à la commère :

Jupiter confonde les chats !

III. — *Dénouement : l'issue.*

Si la "raison sembla bonne," la "repartie surtout fut adroite." De l'oiseau la souris portait au moins les ailes : cet argument positif lui procure "liberté

de se retirer.'' De l'oiseau le plumage lui manquait : argument négatif qui ''sauva deux fois sa vie.'' Sans trop contrefaire son personnage, la bête avait fourni à chacun de quoi le contenter. Ainsi sont les doubles d'esprit : hautains avec les faibles, ils lèchent les pieds des puissants.

*
* *

La morale, appuyée sur un trait d'histoire, est une constatation d'expérience, une chiquenaude à l'adresse des grands. Le ''nombre d'hommes qui sont femmes (VIII, 6)'' est encore dépassé par la pléthore de ceux qui, au besoin, se font chauve-souris. Que d'imprudents ''sauvent leur vie'' en imitant la ''pauvrette'' !

Mais un jour vient où leur duplicité se prend à ses propres filets. Ils tombent victimes, comme l'araignée, dans la toile qu'ils ont eux-mêmes ingénieusement tissée. La Fontaine ne le dit point : tel n'était pas son dessein. On aurait tort de blâmer, au nom de la morale et de l'honnêteté, le peintre des travers de son temps pour s'en être tenu à la constatation d'un fait quotidien. Le peintre ni n'approuve ni ne désapprouve : quand il lui siéra de parler morale pure, le fabuliste ne se gênera pas davantage.

Septembre 1901.

LE LION ET LE MOUCHERON.

(II, 9 — édit. Clément.)

Les *Fables* ne nous présentent aucun spectacle plus fréquent que celui de la faiblesse triomphant de la force. Le *roseau* entend la nature tout entière se conjurer pour abattre l'orgueilleuse puissance du *chêne*. Tous les animaux s'unissent à la *couleuvre* et maudissent de *l'homme* la despotique ingratitude. L'*escarbot* obtient raison contre l'*aigle* devant le tribunal même de Jupiter. Tel le *moucheron* : malgré la valeur de son ennemi,

L'insecte du combat se retire avec gloire.

Un *double contraste* forme la trame de la fable. Si, d'une part, le moucheron met le lion "sur les dents," à son tour il est vaincu par une araignée, non pourvue d'ailes comme lui, cependant, pour fuir le danger. Les deux tableaux se complètent mutuellement. L'étude de l'un et de l'autre nous enseignera l'art magique du poète dans l'ordonnance de ses drames. Il ne sera pas besoin d'insister pour comprendre que "ce duel, La Fontaine l'a rendu digne de l'épopée par le mouvement et la majesté du style (Géruzez)."



Nous sommes à la cour des animaux. Avec le fabuliste l'on y converse plus souvent qu'ailleurs. Il

le pense et il le dit : "chaque fois que je suis allé parmi les bêtes, j'en suis revenu moins bête."

Deux personnages s'abordent. Inutile au poète de les décrire : leur entretien y supplée.

Le lion possède l'autorité et la puissance brutale : à lui la bravade, surtout non motivée. Aussi, dès l'abord, le commandement sec, injurieux, éclate sur ses lèvres : "Va-t-en..., excrément..." — "Style trivial," assure fort justement un critique, "en harmonie avec la trivialité du personnage." En un vers, voilà tout l'individu. — Quoi d'étonnant que "l'autre," aussi outrageusement interpellé, "lui déclare la guerre"! Il est faible, sans doute : mais le titre de "roi" n'ajoute rien à la valeur de l'adversaire. Ses prouesses antérieures lui offrent un nouveau motif de confiance :

> Un bœuf est plus puissant que toi :
> Je le mène à ma fantaisie.

La *fantaisie* d'un moucheron ! Soupçonnez-vous l'amertume ironique de ce seul mot?

Chez le lion, force arrogante qui dévoile déjà sa faiblesse : chez l'autre, faiblesse devenue la force parce qu'elle s'appuie sur des motifs sérieux... pour un moucheron ! Tels sont, dans La Fontaine, "ces physionomies nettes, ces caractères bien étudiés et bien composés." Entre deux personnages aussi opposés une lutte doit s'engager. Les discours

ont déjà laissé entrevoir l'issue : les phases du combat la parent d'un air de vérité plus parfaite.

*
* *

Quand Bossuet veut décrire l'engagement entre Condé et l'armée espagnole, le récit fait place au contraste dramatique.[1] Au premier acte, Condé se multiplie pour obvier au nombre des ennemis : dans le second, la solidité de l'Espagnol se brise contre la ténacité du prince ; le troisième oppose la clémence du vainqueur au désespoir des vaincus. De même, la lutte entre le lion et le moucheron se résume pour le poète en un drame à trois actes : chacun d'eux est doublé d'une antithèse frappante qui achève le dessin des caractères.

Le moucheron seul entre en scène. Pour effrayer l'ennemi, pour pallier sa propre incapacité, il "sonne la charge," à la fois "le trompette et le héros." Les procédés de l'assaillant ont une expression adéquate dans le rythme saccadé du vers de huit syllabes.

Les deux héros sont donc aux prises. Dès l'attaque le lion perd la tête. Qu'est devenue son arrogance? Elle reçoit son châtiment d'autant plus vite qu'elle avait été plus brutale à se produire. Il a suffi à l'ennemi de lui "fondre sur le cou" pour le rendre "presque fou." En vain le lion cherche à étaler sa force en la revêtant de tous ses apprêts extérieurs :

Le quadrupède écume et son œil étincelle :

---

[1] Cf. *L'Enseignement Chrétien*, 1894, p. 331.

en vain il terrifie "l'environ" par ses rugissements. Au fond, ce déploiement accuse davantage sa déconfiture,

Et cette alarme *universelle*
Est l'ouvrage d'un *moucheron*.

Cette opposition entre "universelle" et "moucheron" ajoute une antithèse verbale au contraste réel entre les personnages.

Le moucheron est tacticien. Il profite de cet abattement pour "harceler" le terrible matamore. "Avorton de mouche," sa ténacité double sa force à l'égal de celle de Condé. Tous les endroits vulnérables sont attaqués tour à tour, "échine, museau, naseau." Comment le lion oserait-il tenter une résistance? Il préfère ronger son frein, se hisser à sa rage "à son faîte montée." Il faut être La Fontaine pour donner un *faîte* à la rage! Du haut de ce promontoire, le lion lancera au poltron un de ces regards dédaigneux, apanage des grands réduits à l'impuissance. Cela suffira bien à sa gloire.

Déjà "l'invisible ennemi triomphe" : le lion sent la victoire lui échapper. Comme l'Espagnol acculé, il essaiera néanmoins d'un acte désespéré pour la retenir à lui. Griffes et dents "font leur devoir" pour mettre en *sang* — notez le mot — quoi?... un "avorton de mouche." Dans sa fureur, le paladin va jusqu'à "se déchirer lui-même" : pareille à la sonnette du serpent, "sa queue résonne" ; les vi-

brations de l'air épouvanté s'enchevêtrent avec une intensité extrême.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

disait Racine.

Tous ses efforts ne servent qu'à mieux "l'abattre," à le mettre "sur les dents." Ce dernier trait marque la fin du combat. Le lion doit avouer son impuissance et lever le drapeau blanc de la trêve. La force est devenue faiblesse.



La toile tombe avec un coup de clairon. L'avorton avait donné le signal de l'attaque : il annonce partout son triomphe :

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire.

De sonorité large et pleine pour exprimer une explosion de joie triomphante, ce vers se marie habilement avec la confiance initiale du moucheron. La faiblesse a revêtu l'*apparence* de la force.

Combat épique, s'il en fut jamais ! Chaque personnage y accuse son caractère propre : le lion se renferme dans sa vanité blessée, son autorité amoindrie ; la confiance du moucheron va jusqu'à l'audace dérobée au paladin et se "rit" de sa défaite. Le rythme parfait le contraste. Le vers se précipite pour dire la vivacité de l'attaque et le son de la

charge : il s'assourdit avec les rugissements du vaincu. La chute de ce dernier retentit comme celle du *chêne*, son compère malheureux.

*
* *

Trop de foi en notre étoile gâte parfois nos meilleurs succès. Le moucheron pousse le triomphe jusqu'à l'ironie amère : pour cet excès il s'attire le châtiment. Aussi, voyez ! un tour de main y suffit. Il "rencontre en son chemin l'embuscade d'une araignée" : sans autres formalités, sans lutte dramatique,

Il y rencontre aussi sa fin.

C'est le *deuxième contraste*, celui du moucheron et de l'araignée.

Pourquoi La Fontaine n'a-t-il pas décrit ce nouvel épisode ? Le défaut de provocation chez l'araignée ne justifierait plus une prise de corps. Et puis les ailes du moucheron, qui lui permettaient d'éviter tout à l'heure les coups, sont devenues maintenant l'instrument de sa perte : embarrassées qu'elles sont dans les fils de la toile, il n'est point de lutte possible pour elles. Enfin, outre le défaut de naturel, une nouvelle description constituerait une redite. Ce bref récit, avec son antithétique "rencontre," avec la valeur pleine d'ironie que "l'araignée" tire de son rapprochement à "embuscade," montre mieux que la plus exacte peinture la facile victoire de cette dernière. Le contraste saillit : plus la ba-

taille fut ardente contre le lion, moins elle est vive avec l'araignée. La défaite et la rencontre ne peuvent donc que se confondre.

*
* *

De ce double tableau quelle sera la conclusion? La double thèse, la double leçon que le poète avait en vue.

Comme le lion fut vaincu par un "avorton de mouche," de même

.. .. entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits.

Si, au contraire, le moucheron, victorieux du lion, succombe dans les filets d'une araignée, le tableau nous apprend

...... qu'aux grands périls tel a pu se soustraire
Qui périt pour la moindre affaire.

Avis à ceux qui s'attaquent à la faiblesse, sous couvert d'autorité ou de puissance! L'Apôtre a dit: "C'est dans ma faiblesse qu'est ma force." Napoléons grands ou petits, ligués contre la Papauté, "il y a une chose que vous ne pouvez pas nier, c'est la faiblesse du Saint-Siège. Or, sachez-le, c'est cette faiblesse même qui fait sa force insurmontable contre vous (Montalembert)"[1]. Si l'impuissance commit

---

[1] Voir: *Psaume II*. — Monsabré, *[illegible]*. — Crémazie, *Castelfidardo*.

l'exil temporaire de Fontainebleau, à la force fut réservé le cercueil de Sainte-Hélène.

Avis encore à vous tous, fiers d'un premier danger évité. Une chute désastreuse vous attend peut-être au moindre obstacle : "Que celui qui croit être ferme prenne garde de tomber! (*Cor.*, X, 12)." Ne vous fiez pas à votre étoile : "La fortune est inconstante," dit Horace. Votre orgueil recevra le pire des châtiments : "Quiconque s'exalte sera humilié!"

Cette moralité de La Fontaine s'appuie donc sur deux vérités d'expérience, en même temps qu'elle confirme le texte biblique lui-même.

Octobre 1901.

L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ANE CHARGÉ DE SEL.

(II, 10 — édit. Clément.)

Dans l'immense procession où défile la création animale presque entière, La Fontaine fait occuper à l'*âne* un rang de choix. Buffon, s'érigeant en panégyriste, attribue au baudet les plus rares qualités (*Hist. nat.*, x, 273). Le fabuliste, au contraire, demeure fidèle à la tradition de ses devanciers : son âne nous apparaît comme l'être dédaigné, capable seulement de toutes les incapacités. Vain parfois (II, 7; V, 14 et 19), égoïste souvent (VI, 2; VIII, 15), sot toujours (II, 9; IV, 2; XI, 4), le grison monopolise tous les torts. Seuls *Les animaux*

malades de la peste nous autorisent à le prendre en pitié.

Notre fable le présente avec l'apanage de la sottise. Pour le faire servir à sa morale, La Fontaine applique à le dessiner ses talents de peintre, de dramaturge, de *styliste*. Tout stupide qu'il est, l'âne ici confirme l'assertion du poète :

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître."

Au moins le spectacle de son imprévoyance nous en avertira : l'homme qui suit l'exemple des autres,

Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui,

égale sa sottise. Aussi, les personnages connus, nous conclurons peut-être que, des deux ânes et de l'homme,

Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.[1]

I. — *Le Peintre.*

Peintre de caractères, La Fontaine l'est de tout son naturel ! Vous n'avez jamais observé sans doute un "ânier" conduisant ses produits à la foire ? Votre manuel pourtant vous aura présenté en une gravure quelqu'un des majestueux successeurs d'Auguste. Or, "l'ânier"

[1] III, 1.

Menait, *en empereur romain*,
Deux coursiers...

D'un trait, voilà l'homme. Il n'a pas seulement emprunté aux empereurs leur physionomie ; les marques mêmes de leur puissance le distinguent : s'il mène ses ânes, ce n'est pas autrement que "le *sceptre à la main*."

Et le peintre d'animaux donc? Ces ânes se croient "deux coursiers." Comme ils voudraient se donner l'allure du cheval, leur compère! Un seul trait les démasque : ils sont grisons... car ils portent "longues oreilles." D'un mot on les reconnaît. Au reste, ils traînent charge, l'un d'éponges, l'autre de sel : à défaut d'autre signalement, le bât les trahirait aussitôt. Vous alléguez qu'il n'y a pas deux êtres semblables dans la nature? Le peintre ne demeure pas en reste de nuances ; leur démarche est toute différente :

L'un, d'éponges chargé, marchait *comme un courrier*
Et l'autre, *se faisant prier*,
Portait, comme on dit, les bouteilles.

Artiste photographe en ces deux points, La Fontaine "peint surtout par le rythme." L'âne à l'éponge se hâte-t-il comme un courrier? les syllabes sautillantes se précipitent avec lui. La démarche de l'autre se fait lourde sous le fardeau : le vers, plus court néanmoins, se traîne comme l'âne, accablé de syllabes longues. Plus celui-ci marche pesamment, plus prestement il échappe au péril : le hâtif octo-

syllabe lui prête son concours pour marquer mieux la rapide succession de ses efforts. Le poids de sa charge ralentit la descente de l'"épongier" au fond de l'eau : l'alexandrin l'arrête aussi en scandant avec vigueur ses douze pieds :

Et l'âne succombant ne put gagner le bord.

II. — *Le Dramaturge.*

Le poète descriptif cède peut-être le pas au poète dramatique. La plupart des fables empruntent à la scène leur texture, parfois même leur décor : telle *Le lion et le moucheron*. *Les deux ânes* confirment ce premier aperçu.

Dans la constitution de tout drame, Aristote exige une exposition, un nœud et un dénouement. Ici, au début, le poète fait connaître les personnages avec leurs caractères distinctifs, les traits de leur physionomie, leur démarche, leurs conditions, leur embarras en face de l'obstacle :

Un ânier, son sceptre à la main
. . . .
Et fort empêchés se trouvèrent.

Puis l'on assiste à leurs efforts pour franchir le gué. Après une série de faits et gestes, le premier âne échappe au danger : la nature l'y aide en fondant sa charge de sel (*1er acte*). Le second se débat pour s'arracher à l'étreinte glacée des flots. En sortira-

t-il? n'en sortira-t-il pas? L'attention demeure en suspens et croit inévitable la perte de l'ânier (*IIe acte*) :

> L'ânier... sur l'âne à l'éponge monta...
> D'une prompte et certaine mort.

Un mot, et l'anxiété disparaît : "Quelqu'un vint au secours." Peu nous soucie quelle âme charitable leur prêta main-forte ou même ce qu'il advint des personnages. Les voilà saufs ! (*IIIe acte*). L'esprit inquiet n'en demande pas davantage pour sa satisfaction ; Aristote lui-même serait content.

Le drame, ici, il réside surtout dans la concentration des actes successifs autour d'un objet unique. Quel but se propose le poète? Enseigner à l'homme qu'il ne faut point

> Agir chacun de même sorte.

Aussi entendez. Pourquoi un premier âne? Pour donner l'exemple. Et le second? Pour suivre le premier et fournir la leçon. L'un n'existe que par l'autre : et la morale découlera du tout. Et encore. Le premier, grâce à l'eau, franchit le gué ; le second devrait réussir de même. Mais l'eau, loin de dissoudre la charge de ce dernier, ne sert qu'à l'accroître. Son malheur servira donc de leçon expérimentale. L'homme enfin y contribuera également pour sa part. Il apprend aux âniers ses pareils que, pour traverser un gué sans péril, leur monture doit

être libre. Qu'ils se gardent de la surcharge ! il y va de leur vie.

La façon dont les faits se développent et "s'expliquent" complète encore le drame. Pourquoi l'homme enfourche-t-il "camarade épongier"? Apparemment parce qu'il croit moins lourd le fardeau de celui-ci : il ménage ainsi l'autre bête déjà surchargée. Par ailleurs, s'il chasse devant lui cette dernière, il s'assure qu'elle ne rebroussera pas chemin sous le coup de l'accablement : avec ce procédé toute inquiétude s'envole. Quoi de plus naturel? Quel ânier n'agirait de même? — Pourquoi encor "l'épongier" prend-il exemple sur l'autre? Ah! il est "mouton" : or, les moutons, selon leur naturel, vont toujours "dessus la foi d'autrui." S'étonne-t-on que "l'âne succombant ne put gagner le bord"? Non : l'éponge s'emplit d'eau et devint pesante. Au contraire, l'autre "échappa" ; rien de merveilleux en cela :

> Tout son sel se fondit si bien
> Que le baudet ne sentit rien
> Sur ses épaules soulagées.

Chaque fait tire de l'autre son explication naturelle. La morale, fondée sur le dernier *acte* de la série, sera donc bienvenue, parce qu'elle fut habilement préparée.

III. — *Le Styliste.*

Ce n'est pas au genre sublime qu'appartenait *Le lion et le moucheron ;* là, point de ce style pompeux où les images se déroulent variées comme dans un kaléidoscope. Seuls quelques ornements nous en avertissaient : si nous n'avions pas encore atteint l'extrême simplicité, nous nous étions pourtant arrêtés au genre moyen. *Les deux ânes* s'y rattachent aussi. "Peu d'images à ce degré : des mots expressifs de la langue courante, des traits de fine ironie (Clément)." Si l'auteur conserve la figure, elle fera corps avec le récit lui-même et le contraste verbal n'en sera que la résultante.

La propriété du mot éclate dès les premiers vers. Etymologiquement "bâton" et "sceptre" ont le même sens : dire de l'ânier qu'il s'en va "son sceptre à la main," c'est donc faire œuvre de vérité. L'ânier menait ses ânes "en empereur romain" : or, le sceptre est l'insigne distinctif des rois. Le mot, approprié au conducteur d'ânes, convient bien à "empereur," malgré l'opposition flagrante entre les deux personnages. Ils sont propres encore, et conformes au langage vulgaire de l'ânier, ces termes : "grison, *mon* âne, baudet, mouton, nagées, gaillards, embrasser" ; ces expressions courantes : "porter les bouteilles, se faire prier, par monts et par vaux, se trouver empêché, boire d'autant, faire raison." Au besoin, La Fontaine crée le mot juste :

l'âne à l'éponge devient sous sa plume "camarade épongier."

Combien elles s'adaptent à la nature du personnage et au caractère de l'action ces comparaisons empruntées les unes à la langue populaire : "porter les bouteilles, marcher comme un courrier, prendre exemple comme un mouton," les autres à l'histoire : "mener en empereur romain"! Rapprochons "ânier" et "empereur," "coursier" et "longues oreilles," "marcher comme un courrier" et "se faire prier" : ces oppositions nous saisissent. Comparons encore ces situations toutes contraires : les deux ânes au début, puis dans chacun des actes où ils figurent respectivement : l'âne du premier acte et celui du second : la joie de l'homme au commencement du nœud et sa pénible déconfiture à la fin. Voilà bien le contraste faisant corps avec l'action!

Savez-vous ce qu'est le ton naturel et varié à la fois? Ecoutez des vers comme ceux-ci :

Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.

Et demandez-vous maintenant si La Fontaine n'a pas atteint dans cette fable la perfection du style qui est simple et vrai, parce qu'il est conforme à la vérité des caractères et à la simplicité de la situation.

IV. — *Le Moraliste.*

Rabelais raconte l'aventure survenue aux moutons de Panurge. Le populaire applique ce fait, véridique

ou non, à l'ordre moral et dit : "suivre comme des moutons."

A ses yeux ceux-là sont des moutons qui, incapables d'inventer une seule idée, s'attachent à la remorque du premier hâbleur venu. Moutons ! les patriotes verbeux mais inactifs, toujours accrochés à quiconque fait miroiter le brillant métal. Moutons ! vous tous qui êtes trop lâches pour suivre la voix du devoir et qui attendez pour agir le mot d'ordre d'un matamore. Moutons ! ceux qui ne savent faire sa part au progrès bien compris, rivés à l'envi aux sentiers de la vieille rhétorique, aux préceptes rebattus, aux traditions surannées et démodées. Moutons enfin ! ceux qui oublient que "pour conduire son siècle, il faut marcher devant, non se traîner derrière." [1]

De cette engeance le monde est malade et gangrené. A ceux-là le moraliste décoche son trait final :

Il ne faut point
Agir chacun de même sorte

Honte à qui se laisse traîner toujours ! Il convient de quitter les chemins défoncés, de hâter la marche, de prendre les devants. Ceux-là sont vraiment braves, ceux-là ont du crédit, de l'autorité, qui s'avancent en tête de la colonne. Les balles sifflent à leurs oreilles : qu'importe ! Il faut de l'air à leurs pou-

---

[1] Nettement : *Causeries sur l'histoire de France*, I.

mons, du champ à leur activité, de l'horizon à leurs yeux.

Le drapeau à la main, ils indiquent la route à suivre et s'y engagent les premiers. Et l'on se précipite sur leurs traces à eux, les champions de la bravoure, les soldats de l'honneur, les chevaliers de l'idéal et du devoir. Placez à la tête d'un peuple un seul homme de cette trempe : ce peuple est sauvé.

Admirable leçon, en un siècle où d'aucuns s'honorent de leur servitude et de leur avilissement devant des idoles d'or aux pieds d'argile, quand ils devraient ne se glorifier que de leur abaissement et de leur humilité devant un Dieu anéanti librement et librement servi.

Novembre 1901.

ANDRÉ CHENIER.

LA JEUNE CAPTIVE.

André Chénier, né à Constantinople d'une mère grecque de haute naissance, a nécessairement laissé poindre à travers ses écrits une teinte profonde de cette éducation, pour ainsi dire mythologique, qui avait été celle de ses jeunes années. On sait aussi quelle part il a prise à la Révolution naissante, quelle approbation il lui avait donnée dans son principe. Mais ce qu'on oublie peut-être trop, c'est qu'André Chénier a été essentiellement le poète du cœur. Du cœur! Il en possédait une forte dose celui qui a pu confier à la mémoire des hommes le cri de douleur de la *Jeune Captive!* Le cœur! c'était bien la meilleure richesse de celui qui, renchérissant encore sur le précepte de Boileau,

> Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie,

savait semer, à travers ses rêves presque sensuels, cette pensée métaphysique :

> L'Art des transports de l'âme est un faible inter-
> [prète :
> L'Art ne fait que des vers : le cœur seul est poète!

C'est à ce point de vue seulement que nous voulons étudier André Chénier, oubliant tout ce que sa carrière politique a pu offrir de fautes, tout ce que ses croyances ont pu contenir de paganisme et de mythologie. Et, comme *La Jeune Captive* est le cri le plus vrai qui ait été poussé par ce cœur, c'est en expliquant cette élégie que nous désirons faire voir comment l'écrivain a été fidèle au précepte qu'il avait lui-même énoncé.

I

Et d'abord, à quelle occasion, sous l'empire de quelle circonstance le poète a-t-il pleuré cette larme, considérée comme le "chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre élégiaques." Voici. André Chénier, pour avoir trop laissé paraître son antipathie contre les *immortels principes* de 89, qu'il avait d'abord acceptés, et, de ce chef, coupable de lèse-révolution, avait été condamné à passer ses jours dans la prison de St-Lazare, jusqu'à ce que le couteau révolutionnaire vînt lui trancher la tête. La duchesse de Fleury, noble et belle jeune fille de 18 ans,[1] enfermée dans la même prison, laissa un jour échapper devant lui ce cri déchirant : "*Je ne veux pas mourir*

[1] Nous maintenons ici la légende. En réalité la jeune fille aimable et naïve du poète était une jeune femme divorcée, répondait au nom d'Aimée de Coigny et n'avait rien de la virginale simplicité que lui a prêtée Chénier. Cf. Lamy (Etienne) : *Mémoires d'Aimée de Coigny* (in-8, 293 pp., Calmann-Lévy, Paris, 1902, 7 f. 50).

encore!" C'en fut assez pour l'âme tendre de Chénier :

Alors, triste et captif, *sa* lyre toutefois
S'éveilla, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et, secouant le joug de *ses* jours languissants,
Aux douces lois des vers *il plia* les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Il n'est point de sentiment plus naturel à l'homme que celui de son *attachement à la vie*, quelque amère que soit la coupe qu'elle lui présente. De là vient la vérité palpable de ce cri : "Je ne veux pas mourir encore !" Le poète exprimait donc la nature même.

Il pouvait puiser dans les circonstances une source d'inspiration encore plus vive. La Révolution avait éclaté. Non contente d'avoir inondé de sang et comblé de cadavres les demeures et les rues, elle s'était réservé, dans les prisons bondées de malheureux, un dernier assaisonnement à sa hideuse fureur. Partout la mêlée des classes, la destruction de la noblesse ; partout la haine, la sauvage furie ; partout la mort ! Au milieu de ces scènes affreuses, chacun, semble-t-il, aurait voulu mourir pour ne pas voir couler le sang ; et la mort volontaire paraissait un adoucissement à tous ces maux... Mais non ! Du fond d'une des obscures prisons une voix jeune encore a éclaté : "Je ne veux pas mourir encore !" Un pareil cri, poussé à un moment où tous devaient désirer la mort, emprunte aux circonstances plus de

force et d'énergie. Aussi n'est-on pas surpris que le poète s'empare de sa lyre et "plie aux douces lois des vers les accents de cette bouche aimable et naïve."

Et puis, 18 ans! âge d'illusion, âge d'espérance! 18 ans! époque où l'âme ne contemple son passé que pour le voir jonché des fleurs qu'elle a cueillies sur la route et ne sonde l'avenir que pour y voir miroiter le plaisir et le bonheur! En présence de cette enfant, qui n'avait encore goûté de la vie que les premiers enchantements et qui bientôt allait perdre tout ce bonheur si ardemment attendu, le poète pouvait-il ne pas se sentir ému? Non; on lui aurait appliqué le mot d'Horace:

Illi robur et æs triplex.

Cet attachement à l'existence, dont nous parlions il y a un instant, est-il le même chez tous? Et le vieillard, dégoûté des ennuis qu'apporte la vie, cherchera-t-il à conserver ce bien précieux avec la même ardeur que le jeune homme dont l'âme n'en connaît encore que la douceur? Et le riche, le fortuné y tiendra-t-il moins que le malheureux à qui la vie n'a offert jusqu'ici qu'une coupe pleine d'amertumes? Evidemment non... Réunissons donc sur une seule tête la jeunesse et le malheur; d'un côté, la jeunesse empêchera l'âme de percevoir la vie autrement qu'à travers le prisme des images les plus riantes et des attraits les plus séduisants; de l'autre, le malheur

jettera sur ce tableau brillant un voile qui l'obscurcira peut-être, mais ne l'effacera jamais. Aussi, quand un destin cruel voudra anéantir ces espérances, la jeunesse se lèvera contre le malheur pour le repousser et crier à la mort : "Je ne veux pas mourir encore!" D'un côté donc, la jeunesse, avec ses espérances non encore satisfaites et ses ambitions inassouvies : de l'autre, le spectacle du malheur trop faible pour supprimer ce tableau enchanteur : voilà le cadre dans lequel devait se renfermer le poète pour ne pas s'opposer à la nature. Comment s'y est-il conformé?

II

Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,

Pour s'adapter aux sentiments naturels de cette captive jeune et belle, le poète ne devait lui présenter la vie que sous les images les plus fraîches. Qu'y a-t-il de plus frais que ces corolles multiples qui s'entr'ouvrent à chaque aube d'un nouveau jour comme pour exhaler par les airs les parfums qu'elles recèlent et boire avidement les gouttelettes bienfaisantes de la rosée matinale? Elles sont le symbole de ces âmes encore au seuil de la vie qui s'ouvrent à chaque instant comme pour puiser dans les rayons d'une espérance nouvelle une vigueur nouvelle aussi. Malheureusement, quand le poète a voulu particu-

lariser sa pensée, il ne nous a offert qu'une représentation imparfaite : jamais le pampre n'a pu être un symbole de beauté et de jeunesse.

Je ne veux pas mourir encore !

Dès le début, cet éclat déchirant d'une voix captive vient frapper nos oreilles : c'était dans la nature. Ce même cri retentira de nouveau à la fin de la complainte, comme pour nous laisser sous l'empire du sentiment qui domine tout le morceau.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la
[mort :
Moi, je pleure et j'espère : au noir souffle du Nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

Eh quoi ! tu ne veux pas mourir ! Mais... la vie est-elle donc si douce et la coupe qui la contient n'a-t-elle donc jamais vu se troubler son breuvage ? — Sans doute, répond la captive dont le pouvoir est d'espérer encore contre toute espérance, sans doute ; mais

S'il est des jours amers, il en est de si doux !

Et d'ailleurs, qui n'a pas senti la tristesse troubler, un instant au moins, la sérénité de son être ? Quelle

âme peut se vanter de n'avoir pas éprouvé ses dégoûts et ses ennuis? En termes figurés :

> Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
> Quelle mer n'a point de tempête !

Non : si un stoïque comme Caton a pu courir avec joie au-devant de la mort, elle, les larmes que la vie lui a fait verser ne l'empêchent pas d'escompter encore la participation aux joies de l'avenir, avec d'autant plus d'énergie qu'une institution impie semble vouloir les lui dérober plus rapidement.

> Moi, je pleure et j'espère ;

Si l'affliction et la tristesse sont venues parfois courber son front, ce n'était que pour lui permettre de le relever bientôt avec plus de fierté :

> au noir souffle du Nord
> Je plie et relève ma tête.

Poursuivons :

> L'illusion féconde habite dans mon sein :
> D'une prison sur moi les murs pèsent en vain ;
> J'ai les ailes de l'espérance.

L'illusion ! Voilà bien le privilège du jeune âge, de l'inexpérience :... essor puissant que rien ne saurait contenir, pas même les murs rapprochés du plus affreux cachot :

> D'une prison sur moi les murs pèsent en vain !

Pourquoi l'espérance qui fait battre son cœur n'a-t-elle pas pour compagnes la foi et la charité, ces deux vertus "auxquelles l'espérance dit toujours : Ma sœur !" [1] et qui élèveraient la malheureuse au-dessus d'elle-même ? La solution demeure toujours la même : André Chénier n'était pas chrétien !...

Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Quoi ! parce qu'une révolution barbare a pu l'enchaîner, la captive est-elle donc inférieure au rossignol, assez heureux pour

Echapper aux réseaux de l'oiseleur cruel ?

Que non pas ! Un jour, quand sa beauté aura fléchi ces cœurs féroces, quand sa jeunesse aura attendri ces âmes de pierre, comme l'hirondelle légère,

Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel

elle aussi s'élancera en chantant sa délivrance. Elle s'envole déjà et on la suit des yeux du cœur :

Philomèle chante et s'élance.

Toujours l'illusion : toujours le même espoir !

---

[1] Chateaubriand : *Les Martyrs*, L. 23.

Le naufragé qui, en dépit de ses efforts surhumains, voit l'abîme s'entr'ouvrir et le spectre de la mort se dresser devant lui, s'attache avec frénésie au moindre objet qui peut lui conserver, au moins pour quelque temps encore, ce reste d'une vie qui s'échappe. L'infortunée captive, voyant la pâle mort qui se prépare à cueillir cette fleur à peine à son aurore, trouve un dernier argument pour écarter ce fantôme hideux. Elle lui crie avec toute la vigueur de ses dix-huit printemps :

Est-ce à moi de mourir?

Le voilà, le mot du drame, le pivot sur lequel tourne toute son opposition à la mort !... son tour n'est pas encore venu... Pourquoi donc? Crois-tu, jeune captive, que la mort ait le temps de choisir ses victimes? Crois-tu qu'elle respecte le jeune âge plus que la vieillesse, la fortune plus que la pauvreté? Ecoutez :

Tranquille je m'endors
Et tranquille je veille ; et ma veille au remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.

La Parque, pour conserver ce langage presque païen, la Parque aurait-elle donc terminé déjà la trame de ses jours? Impossible ! La mort n'est point pour ceux dont le bonheur n'est pas tourmenté par le spectre hideux du remords, mais bien pour ces âmes désœuvrées

que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.

Elle? Son sommeil est doux et paisible comme celui de l'enfance, ses rêves des beaux soirs ne sont troublés par le cauchemar d'aucun crime... En vérité, nous nous sentons forcés de l'avouer, son tour n'est pas encore venu! Songez surtout que

Sa bienvenue au jour *lui* rit dans tous les yeux;

que

Sur des fronts abattus son aspect dans ces lieux
Ramène presque de la joie.

Ne semble-t-elle pas appeler en témoignage tous ces infortunés que son sourire a bien des fois pénétrés d'un rayon de joie, tous ces compagnons de son infortune dont elle est la consolation? Ne semble-t-elle pas leur demander à tous: "Répondez, ô vous qui partagez avec moi les amertumes de la captivité: ma mission auprès de vous est-elle déjà accomplie? et la joie que ma seule présence répandait sur vos fronts est-elle suffisante pour que je puisse vous quitter si tôt?" — Mais elle n'attend par leur réponse, et les raisons de vivre s'accumulent sur ses lèvres:

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars; et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.

Qu'est-ce donc que la vie? C'est ici qu'André Chénier chrétien eût trouvé une source d'inspiration tout à fait divine; mais hélas!... La vie, pour lui, c'est une longue et large route, bordée d'arbres,

images des années, une route que l'homme doit parcourir jusqu'au bout pour y puiser tout le bonheur qui lui est échu. La jeune captive vient à peine d'y entrer ; elle n'a laissé derrière elle que quelques-uns de ces arbres, elle n'a vu s'amasser sur sa tête qu'un nombre restreint de ces années : et déjà disparaître ! !...

Qu'est-ce encore que la vie ?

> Du banquet de la vie à peine commencé
> Un instant seulement mes lèvres ont pressé
> La coupe en mes mains encor pleine.

Voilà bien Chénier, admirateur enthousiaste de ces croyances mythologiques que la nationalité de sa mère lui avait appris à respecter ! Pour lui, la vie, c'est une coupe bien remplie qu'il faut boire jusqu'au fond pour y trouver tout ce bonheur qui, d'après lui, est le partage de l'humanité. Que n'a-t-il appris de Job malheureux cette pensée : *Militia est vita hominis super terram* (Job, VIII, 1) ? pensée que Casimir Delavigne développera et imitera plus tard lorsqu'il dira :

> La vie est un combat dont la palme est aux cieux

La vie, c'est une lutte ; lutte continuelle contre nous-mêmes et contre ces nombreux ennemis, tant cachés que découverts, qui tournent sans cesse autour de nous comme des lions cherchant une proie à dévorer : *tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret* (I Pierre, V, 8).

Un peu auparavant, l'infortuné Gilbert, étendu sur un lit d'hôpital et recouvrant pour un instant l'usage d'une raison depuis longtemps effondrée, Gilbert avait fait entendre la même pensée fausse enveloppée dans le même cri de suprême désespoir :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour ; et je meurs !
Je meurs ! et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.[1]

J'ignore, pour le dire en passant, s'il est contraste plus étonnant : ceux qui n'ont éprouvé que les amertumes de la vie la célèbrent comme un banquet, tandis que les heureux, ceux qui, semble-t-il, n'ont trempé leurs lèvres qu'à la coupe de ses jouissances, ne savent nous redire que les souffrances et les dégoûts qu'elle leur a fait éprouver.

La complainte continue toujours, triste et amère, dans ce cachot qui empêche la captive de participer aux réjouissances du grand banquet :

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.

Serait-elle donc moins fortunée que le soleil qui, sans être jamais arrêté dans sa course, marque d'un pas allègre la succession des saisons? Pourquoi donc aurait-elle ouvert sa corolle aux premiers feux de l'aurore, s'il lui fallait sitôt disparaître? Non ; puis-

[1] *Adieux à la vie.*

que, comme le soleil dont le visage radieux réjouit la plaine,

> Sur des fronts abattus son aspect dans ces lieux
> Ramène presque de la joie,

elle vivra, oui, elle vivra pour achever son année. Quelle conviction dans une condamnée dont l'appel du bourreau peut frapper l'oreille d'un instant à l'autre !

La voix captive poursuit encore :

> Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
> Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
> Je veux achever ma journée.

A-t-elle rougi d'avoir osé se comparer au soleil? Voici qu'elle affaiblit sa première comparaison. Tout à l'heure elle se plaçait au firmament, à côté du soleil : et maintenant elle se range au milieu des fleurs qui ornent le jardin, pour en être la plus brillante et la plus belle. Comme la fleur

> *Qui n'a* vu luire encor que les feux du matin,

comme la fleur, avant de se flétrir, elle veut au moins voir le soleil s'abaisser devant elle. Plus on avance, plus ses arguments semblent faiblir : elle voulait

> achever *son* année ;

et maintenant elle ne demande plus que d'

> achever *sa* journée.

— Mais non ! Elle recule pour s'élever avec plus de force contre la pensée de cette mort qui l'attend :

Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
O mort ! tu peux attendre : éloigne, éloigne-toi !

Déjà elle l'avait dit : la mort n'est pas pour ceux qui ne sentent point encore l'aiguillon du remords, mais bien pour ces âmes auxquelles la vie est un fardeau, pour ces âmes désœuvrées qui ont trouvé dans le désespoir leur dernière ressource. Et la captive, a-t-elle jamais désespéré? Jamais! Elle ne désespérera pas non plus : car

Pour moi Palès encore a des ombrages verts,
L'avenir, du bonheur, les Muses, des concerts :
Je ne veux pas mourir encore !

Même alors qu'il fallait tenter un dernier effort, dresser une dernière batterie contre cette quasi certitude d'une mort prochaine, il était impossible que Chénier toujours païen n'introduisît pas dans son réquisitoire un souvenir mythologique. Aussi n'est-on pas surpris de rencontrer le nom de Palès, le dieu protecteur des bosquets, dans cette élégie où les bois ont tenu si large place. Il se corrige par le naturel de ce cri, mélange d'épouvante et de supplication, répété au terme de ce morceau :

Je ne veux pas mourir encore !

Ainsi placé, ne comporte-t-il pas toute l'énergie que saurait lui donner le naufragé qui verrait s'évanouir sa dernière espérance? Quelle énergie plus grande encore ne revêt-il pas lorsque l'on songe que, comme Chénier devait le dire de lui-même peu de temps après,

Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera *sa* paupière ;
. . . .
. . . .
Peut-être, en ces murs effrayés,
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de *son* nom ces longs corridors sombres ! [1]

III

Au terme de cette trop longue étude, résumons à notre manière les images sans nombre que contient cette élégie.

La captive voit la mort, comme un spectre hideux, se dresser devant elle ; sa jeunesse avide de la vie se soulève tout entière pour crier bien haut :

Je ne veux pas mourir encore !

---

[1] *A St-Lazare. — Derniers vers.*

Pourquoi repousser la mort? La vie n'est-elle pas un pur exil, un pèlerinage où abondent la contradiction et la souffrance, une terre où la joie ne germe plus sous la faux de la mort? Bien loin de là ; pour elle (et en ceci éclate ce défaut de sentiment chrétien qu'on a tant de fois et avec tant de raison reproché à Chénier), pour elle, pour la captive, rien de tout cela. La vie, bien qu'elle comporte parfois des dégoûts et des tempêtes, la vie est un long voyage qu'il faut poursuivre tout entier, une route bordée d'ormeaux dont il faut dépasser le dernier, un banquet où il faut vider entièrement la coupe, une année où le soleil accomplit sa quadruple révolution et qu'il faut parcourir avec lui, une lumière brillante dont il ne faut pas voir que les premiers feux, enfin un jardin où l'homme, comme la corolle des fleurs, aspire tout le jour les parfums embaumés de la jouissance.

Grand Dieu! mourir quand tout cela s'offre à ses désirs... Mourir! alors que son cœur se laisse porter amoureusement sur les ailes de l'espérance, alors que sa pensée, plus vive et plus heureuse que son corps, vole, au delà des terres, jusqu'aux campagnes des cieux... Mourir! elle, désirer la mort! quand le ver du remords n'a jamais troublé ni ses veilles ni son repos, quand son sourire seul ramène presque de la joie... Mourir! quand son voyage est si loin de son terme, alors que des ans de la vie elle a passé les premiers à peine et que ses

lèvres se sont à peine humectées à la coupe des jouissances... Mourir! avant d'avoir vu la moisson et d'avoir cueilli tous les fruits de la vie... Mourir enfin! quand elle n'a encore présenté sa corolle qu'aux premiers rayons de l'aurore... Elle, mourir!... Tout ce que la captive voit en dehors d'elle-même, tout ce qu'elle sent en dedans de son être, tout semble lui crier en un muet langage : Tu ne dois pas mourir encore! Elle pousse donc ce cri déchirant :

Est-ce à moi de mourir?

Non, non!

Je ne veux pas mourir encore!

C'est cette plainte qui a soulevé l'enthousiasme du poète pour la lui faire rendre, et de quelle manière! on a pu l'apprécier.

Ce qui nous frappe principalement dans cette élégie, véritable drame de la douleur, c'est le spectacle de cette jeunesse opprimée, oppression à laquelle notre propre jeunesse nous fait prendre une part si vive; c'est cet attachement à la vie, cette crainte de la mort qui devient comme nôtre lorsqu'elle passe par la bouche de cette captive jeune et belle encore. Le tout nous arrache des larmes qui nous font croire plus que jamais à la vérité du précepte :

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Le naturel qui enveloppe ce cri si profond et si vrai, cette surabondance d'images brillantes, cette mélancolie, qui domine le morceau et qui nous pénètre jusqu'au fond de l'âme, ont mérité à cette élégie d'être appelée "le chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre élégiaques"? Enfin, le tableau est rendu plus saisissant encore par la pensée des bourreaux qui attendent peut-être l'infortunée captive à la porte de son cachot pour trancher le fil de ses jours...

N'était cette image fausse et païenne où Chénier nous représente la vie comme un banquet pendant lequel se vide sans cesse la coupe des jouissances, n'était cette absence presque totale de sens chrétien qui la distingue, la *Jeune Captive* serait, sans contredit, celle des larmes versées par le poète la plus pure et la plus touchante. Et par là le poète aurait amplement démontré la vérité qu'il avait exprimée lui-même :

L'Art ne fait que des vers : le cœur seul est poète.

LES FRÈRES LAMENNAIS.

LETTRES INÉDITES (1809).

Les publications récentes de Mrs Giraud, Laveille, Maréchal, Duine, Roussel, Feugères, Forgues, Boutard, Diestl, Blaize, Spuller et autres ont ramené l'attention publique de l'Europe sur l'école menaisienne et son chef Félicité de Lamennais. L'attribution faite par l'Eglise du titre de Vénérable (1899) à Jean-Marie de Lamennais, le frère du grand et malheureux écrivain, a consacré une vertu que l'ouvrage du Père Laveille[1] devait mettre en si belle lumière.

L'heure semble donc opportune de ravir à nos archives une lettre écrite conjointement par les deux frères, d'autant plus qu'elle nous reporte presque exactement à cent ans en arrière et constitue, nous croyons en être sûr, un document absolument inédit.

Voici d'abord ce texte dont nous respectons scrupuleusement l'orthographe et le style :

---

[1] Laveille : *Jean-Marie de la Mennais* (1780-1860) (2 vols. in-8, XLI — 564 et 680 pp., Paris, Poussielgue, 1903).

J. M. J.

I [2] Mon père, mon tendre frère, mon digne ami, réjouissons-nous ensemble dans ces saints jours, dans ces jours du triomphe de notre Roi, où tout parle à l'âme pour l'élever, la consoler, l'animer, la fortifier. Réjouissons-nous avec les disciples à l'aspect du Seigneur, *gavisi sunt discipuli, viso Domino :* disons-lui, comme Marie, du fond du cœur, *Rabboni*, ô mon Maître ! Après nous être enivrés de sa croix, enivrons-nous de sa gloire : suivons-le dans la céleste Jérusalem et jusque dans le sein de son Père, pour l'y louer, l'y bénir, l'y aimer, l'y adorer à jamais, en union avec ces Esprits d'amour qui veillent autour de son trône, s'embrasent, se nourrissent, s'abreuvent de ses feux et font éclater aux pieds de l'agneau, dans leurs ineffables transports, un éternel hosanna ! Osons mêler à leur voix notre faible voix ; offrons-lui nos désirs, si nous ne pouvons lui offrir davantage ; offrons-lui notre cœur dans le cœur de sa divine Mère : disons, disons-lui sans cesse, *Domine, tu scis quia amo te !* Hélas ! mon Sauveur, est-il bien vrai que je

II vous aime ? Si je vous aimais, serais-je si faible, si tiède, si languissant dans votre service ? Si je vous aimais, aimerais-je autre chose que vous ?

[2] Les chiffres I à IV en marge indiquent le contenu de chacune des pages du manuscrit.

Si je vous aimais, m'aimerais-je encore moi-même? O faites, faites que je me haïsse, afin que je vous aime et que je n'aime que vous, ô Dieu qui êtes amour! — Priez pour moi, mon tendre ami, mon frère, priez pour ce pauvre pécheur, qui voudrait aimer et qui ne trouve en lui que froideur et sécheresse. Encore une fois priez pour lui, comme il priera lui-même pour vous, et que la grâce du Sauveur ressuscité nous unisse à jamais dans la charité de J. C. et de Sa Sainte Mère! *In æternum! In æternum!*

Votre pauvre frère et fidèle ami,

F. MENNAIS

St-Malo, 3 avril 1809.

(Intervalle de six lignes.)

8 avril

Nous vous envoyons, mon cher Bruté, deux exemplaires du *guide*. Nous vous prions d'en garder un pour vous, et de remettre l'autre, de la part de mon frère, au jeune homme qui a pris la tonsure avec lui, sans lui dire de qui est le livre, et en nous recommandant à ses prières.

J'espère, mon ami, que vous serez content de Louis de Blois: il est si pieux! si saint! il parle du bon Dieu avec un amour si vif, avec une
III onction si pénétrante! les maximes les plus pures de la vie spirituelle coulent de sa plume, ou plutôt, sortent de son cœur, avec une douceur

ineffable, comme le lait du sein d'une nourice — tenez, j'aime de toute mon ame ce bon Louis de Blois.

Voilà qu'on vient m'interrompre : il faut que je vous quitte — c'est un sacrifice à faire : mon Dieu, acceptez-le. Vive le Seigneur Jésus !

Totus tuus in JJ. CC.

J. M. M.

IV A Monsieur Bruté
au grand Séminaire
A Rennes

Le ton de mystique ferveur qui caractérise la lettre de Féli s'explique par les circonstances où elle fut écrite. Le futur auteur de l'*Essai*, né le 19 juin 1782, converti en 1804 alors qu'il fit sa première communion, venait de revêtir l'habit ecclésiastique et de recevoir à Rennes la tonsure (16 mars 1809). Trois semaines donc s'étaient à peine écoulées entre cet acte et la date de notre document [1] : et l'allusion

[1] Admis aux ordres mineurs le 23 décembre 1809 (Rennes), il ne se présenta au sous-diaconat que six ans après, le 23 décembre 1815 (St-Sulpice, Paris), reçut le diaconat au début de mars 1816 (St-Brieuc) et la prêtrise quinze jours plus tard (Vannes). Cf. Roussel (*Revue des questions historiques*, 43e année, 1908-B, pp. 228-9). Sur ces deux dernières dates on ne s'accorde guère. Une lettre de l'abbé Jean-Marie (8 juin 1876), citée par Laveille (I, 226), dit simplement que Féli "fut fait diacre à Saint-Brieuc dans la première semaine du carême et il a été ordonné prêtre à Vannes quinze jours après." Par ailleurs, Mgr Ricard (*Lamennais*, p. 61) fixe la date de l'ordination sacerdotale au 9 mars 1816 ; le diaconat aurait donc été conféré à la fin de février, vers le 22 ou 23.

de Jean-Marie à cette cérémonie se comprend tout naturellement.

D'autre part, les deux frères avaient publié de concert en 1808 les *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France pendant le XVIIIe siècle et sur sa situation actuelle.* Depuis lors ils avaient été fascinés par la figure "douce et forte" de Louis de Blois, un bénédictin de l'abbaye de Liesse ou Liessies qui, au XVIe siècle, avait composé un traité de spiritualité intitulé *Speculum religiosorum.* Avec ardeur, pendant leur séjour à La Chênaie, les deux frères s'acharnèrent à en préparer, de concert encore semble-t-il, une traduction au profit de leurs contemporains. Le livre parut, sous le titre de *Guide Spirituel ou Miroir des âmes religieuses,* en 1809. La lettre que nous publions est encore tout imprégnée du parfum d'exaltation religieuse que Féli avait aspiré au contact de son modèle. On retrouve ce même ton dans une lettre du 17 mars 1809, écrite quelques jours seulement avant la nôtre : Mgr Ricard la cite et déclare que l'élan lui en "fait presque peur." [1]

C'est à ce *Guide* et à son auteur Louis de Blois que se rapporte la partie du manuscrit ajoutée par l'abbé Jean-Marie aux effusions de son frère. Elle nous permet de corriger une erreur légère et involontaire commise par le Père Laveille. D'après lui, la traduction du *Guide* aurait paru "au mois de mai

---

[1] Ricard : *Lamennais,* p. 12 (in 12, 300 pp., Paris, Plon, 4e édit., 1887).

1809"[1] ; et notre document, à la date du 8 avril de la même année, mentionne déjà l'envoi de deux *exemplaires* à l'abbé Bruté. Il ne s'agit évidemment pas d'une simple expédition de bonnes feuilles, mais bien de l'ouvrage déjà imprimé.

Notre lettre, où l'abbé Jean-Marie s'efforce de maintenir le voile du mystère sur la collaboration des deux auteurs, c'est donc à l'abbé Bruté de Rémur qu'elle est adressée. Cet ecclésiastique, né à Rennes le 20 mars 1779, fut lié avec l'Eglise d'Amérique par des rapports trop étroits pour que son nom passe inaperçu.[2] Reçu docteur en médecine en 1803, il avait alors quitté le monde pour entrer à St-Sulpice. Après son ordination sacerdotale (11 juin 1808), on l'avait nommé professeur de théologie au grand séminaire de Rennes : c'est là que notre document dut l'atteindre en 1809. En 1810 Mgr Flaget, évêque-élu de Bardstown et Louisville, l'entraîna à sa suite dans les missions des Etats-Unis. Tour à tour ou à la fois professeur, missionnaire, supérieur d'établissement et directeur spirituel de la Mère Seton, fondatrice des Sœurs américaines de la Charité, il fut enfin nommé premier évêque de Vincennes dans l'Indiana et consacré le 28 octobre 1834. Sa mort seule, survenue le 26 juin 1839, mit fin à ses travaux apostoliques.

---

[1] *Opere citato*, p. 117.

[2] La *Catholic Encyclopedia* de New-York (V. III, p. 24) lui consacre tout un article et fournit la bibliographie essentielle du sujet.

Depuis les jours de son séminaire à Paris, une étroite amitié unissait l'abbé Bruté aux deux frères Lamennais. Une correspondance assez volumineuse en témoigne et les biographes de l'un comme des autres n'ont pas manqué de l'exploiter. L'éloignement ne fit se relâcher en rien ces rapports. Aussi, quand l'abbé Bruté entreprit en Europe son premier voyage (avril-mai 1824), il en profita pour tenter de ramener avec lui ses deux amis : ce fut en vain.[1] Lorsqu'il y fit son second séjour (16 juillet 1835—20 juillet 1836), après son élévation à l'épiscopat, la conduite déjà révolutionnaire de Féli et la prétendue lâcheté de l'abbé Jean-Marie faillirent provoquer une rupture.[2] Par bonheur, l'évêque ne vécut pas assez longtemps pour assister à l'effondrement définitif de la foi chez son meilleur ami de jadis.

Cet ami, dans la lettre que nous reproduisons, signe Mennais, tout comme l'abbé Jean d'ailleurs, bien que celui-ci se contente de ses initiales. La raison en est simple. La famille avait été "élevée à l'honneur de la noblesse" par Louis XVI le 12 mai 1788, mais Louis-Robert Mennais, nous dit Blaize, "ne se prévalut jamais du titre.... et encore moins des privilèges qui y étaient attachés." Ses fils l'imitèrent pendant longtemps, surtout

---

[1] Laveille, I, p. 415.

[2] *Ibid.*, pp. 535-9.

[3] Roussel (*Revue des questions historiques*, 42e année, 1908 A, pp. 229-30).

quand ils signaient des documents publics. L'orthographe *Lamennais* date de 1834.

Quant à savoir comment notre document est parvenu entre nos mains, nous sommes là-dessus livré aux conjectures. On sait la sympathie qu'entretenait notre ancien Supérieur Mgr Raymond, au début du moins de sa carrière, pour les initiateurs du groupement catholique en France et les apôtres de la liberté d'enseignement. Lorsque, en 1842, il visita notre ancienne mère-patrie, il semble qu'il ait séjourné au grand séminaire de Rennes. Il dut demander avec instance un souvenir du lutteur plus vaillant que docile qui déjà en 1814 avait proclamé contre Napoléon la *Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques*, affronté le pouvoir dans le procès de l'Ecole Libre en 1830, comme il avait électrisé la France entière en 1818 par le premier volume de l'*Essai*. En sa faveur on se serait départi d'autant plus volontiers de notre lettre autographe qu'on en possédait plusieurs autres de même caractère.

Quoiqu'il en soit, le document a été trouvé dans les cartons laissés par Mgr Raymond. Nous avons cru rendre service en le livrant enfin à la publicité.

Janvier 1910.

HIPPOLYTE TAINE

LE PANORAMA DU HAUT DE SAINTE-ODILE.[1]

Dans la *Nuit en Amérique* de Chateaubriand, c'est l'imagination reproductrice ou passive qui évoque aux yeux de l'artiste les couleurs entrevues et les sons perçus. Déjà pourtant l'imagination créatrice ou active compare ces sons et ces couleurs avec les couleurs et les sons d'autres objets analogues. C'est elle qui suggère à l'écrivain les métaphores les plus gracieuses, comme celle qui assimile les nues à des ceintures *(zones)* de satin blanc, à des flocons d'écume, à des bancs d'une ouate éblouissante.

Bien que nous parlions ainsi d'imagination *créatrice*, il ne faut pas néanmoins que nous nous leurrions sur le sens de ce terme. Nous n'entendons pas soutenir que cette faculté invente de toutes pièces des images nouvelles. Elle se contente de combiner autrement des images anciennes ; sur un fond vieux et usé parfois elle tresse une forme neuve et chatoyante, voilà tout. Son rôle est plutôt un rôle de combinaison, de rapprochement ; des relations diverses qu'elle découvre entre les objets elle fait

---

[1] Texte emprunté aux *Derniers essais de critique et d'histoire*, 3e édition, 1903, pp. 73-75-77. Cf. Giraud (Victor) : *Pages choisies de Taine*, 2e édition, 1909, pp. 363-366.

saillir de nouveaux aspects des choses. C'est en ce sens-là seul qu'il est permis de lui attribuer un pouvoir créateur.

Ainsi restreinte, cette sorte d'imagination n'en constitue pas moins une faculté puissante. Dans la vie des individus et des peuples elle est l'inspiratrice des grandes entreprises comme elle révèle aux savants leurs hypothèses les plus hardies. Chez les artistes elle est la source même de l'idéal et les écrivains lui doivent leurs représentations les plus originales du monde moral comme du monde physique : songez seulement à *La Bonne Souffrance* de Coppée et à l'allégorie du *fleuve*.[1] Il n'est presque pas d'inventions heureuses, dans l'œuvre des poètes en particulier, qui ne procèdent d'elle[2] ; c'est elle qui dessinait, au regard de Barbier composant *L'Idole*, l'image d'un Corse aux cheveux plats montant une cavale et l'épuisant à force de lui faire "écraser le ventre des nations."

Cette puissance d'évocation semble plus étonnante encore quand on connaît les trois formes que cette faculté comporte chez les écrivains. *Dramatique*, elle représente les êtres avec une vie si intense qu'on croit les avoir quittés il y a un instant à peine : ainsi chez Platon, Pascal, St-Simon, Michelet, Ste-Beuve.

---

[1] Pour le développement cf. Durand : *Cours de philosophie ; Psychologie*, IIe Partie, c. VII, art. 2.

[2] L'abbé Montagnon en a réuni quelques-unes de Verlaine, Hérédia, Lamartine, Hugo, dans ses *Préceptes de littérature*, pp. 61-62.

Parfois elle se fait *lyrique* et projette le moi de l'auteur sur son œuvre. Les paysages alors n'expriment que des états d'âme personnels, des symboles, des vibrations qui prolongent les frémissements du cœur de l'artiste : c'est le cas de Lamartine et de Hugo surtout. S'élevant à des régions plus hautes et devenant *philosophique*, elle traduit l'émotion du penseur aux prises avec les idées abstraites, fait "de toute philosophie une poésie (Taine)," "rend émouvantes les idées et dramatise les abstractions (Barrès)," enveloppe de mouvement et de chaleur, chez Parménide et chez Lucrèce par exemple, les pensées les plus froides et les objets les moins animés.

Monsieur Giraud, auquel nous empruntons cette classification,[1] n'a pas eu de peine à découvrir que ce dernier aspect de l'imagination créatrice fut celui qui distingua la faculté d'Hippolyte Taine.

Sans doute deux qualités dominèrent chez lui : une raison supérieure, une imagination profonde. Cette dualité explique les deux allures de son style, tantôt démonstratif en raison de la passion qu'éprouvait le philosophe pour les idées générales, tantôt leste à cause du goût de l'écrivain pour les choses concrètes. Pour cette raison, il est à la fois français et latin, classique et romantique, poète-logicien en un mot : comme il l'a dit de Guizot,

[1] *Essai sur Taine*, c. III, art. I.

"il peint l'homme à la façon des artistes et le construit à la façon des raisonneurs." [1] M. Boutmy a insisté avec raison sur ce double caractère ; il a signalé en même temps la logique du style de Taine et sa poésie.[2]

Ce double aspect d'un esprit, il ne nous appartient pourtant pas de nous y arrêter. A quiconque désire constater la valeur démonstrative de ce style il suffit de lire les pages où Taine scrute le mystère de la nature[3] ; à nous, ce qui convient, c'est d'en étudier la puissance poétique. Elle éclate à merveille dans l'article sur *Sainte-Odile*, dont M. Boutmy a pu dire qu'il ne connaissait "aucun poème plus émouvant que ses premières pages." On y découvre vite quelle vision de peintre et quelle imagination de poète cachait "la prison dialectique" derrière les murs de laquelle Taine cadenassait volontiers sa pensée.

Auparavant, ne chicanons pas Taine sur l'occasion qui lui a inspiré son pèlerinage à la montagne sainte de l'Alsace, "le besoin de se plonger dans le peuple des êtres qui ne pensent pas" ! Ne nous arrêtons pas non plus au vœu que lui suggère la considération

---

[1] *Journal des Débats*, 12 janvier 1866.

[2] Article consigné par Giraud dans son *Essai sur Taine*, Appendice II, p. 300.

[3] *Pages choisies*, p. 195. Le Père Longhaye a justement corrigé les erreurs contenues dans ce texte de Taine : nous n'en parlons qu'au point de vue de la marche dialectique.

de la vie pullulant autour de la colline, le vœu que l'on revienne aux dieux antiques! Gardons-nous enfin de souligner la comparaison malencontreuse que l'écrivain développe entre la vie de Sainte-Odile et l'*Iphigénie en Tauride* de Goëthe. D'autres lui ont appris qu'en cherchant bien, il eût trouvé sur la colline le Dieu unique et même, en cherchant un peu plus, Sainte-Odile![1] Ce fut son tort de voir là-haut seulement l'extérieur de la nature, de n'y point découvrir la marque du Créateur. Cette nature, du moins, il l'a perçue avec une netteté parfaite, il l'a décrite avec une étonnante prodigalité.

Nous n'aborderons pas non plus le texte sans remarquer que le poste d'observation est double: le pied de la colline où s'étend la campagne prochaine, le sommet avec son couvent d'où l'œil embrasse un espace immense jusqu'au bout des Vosges, jusqu'à la plaine du Rhin. De même, la description comporte deux moments: l'heure de la nuit tombée alors que déjà la lune et les étoiles dessinent les contours des objets, la première aurore quand le soleil les met en relief, "les pénètre de sa chaleur et les revêt de sa clarté."

On devine déjà la variété qui par là sera celle de la description.

---

[1] Barrès: *Au service de l'Allemagne*, ou encore *Vingt-cinq années de vie littéraire*, pp. 405-9. Welschinger: *Sainte-Odile*, c. XVII, de la collection *Les Saints*. On trouvera, dans l'introduction de ce dernier ouvrage, les renseignements essentiels de géographie

PREMIER TABLEAU.

(1er poste — 1er moment).

Repos et immobilité.

"Hier, à la nuit tombée, au pied de la montagne, la campagne entière nageait dans une blancheur laiteuse, si sereine et si molle qu'on se sentait à l'aise comme chez un ami. Pas un souffle de vent : de temps en temps le pas d'un paysan attardé ; de toutes parts un chuchotement lointain, effacé, d'eaux courantes. Les peupliers sortaient tout noirs de la clarté nocturne ; eux aussi, ils reposaient enveloppés par la bienveillance universelle de l'air moite, aspirant la fraîcheur qui sortait en voiles blancs de toute la plaine. La pâleur lumineuse du ciel perçait entre leurs branches et, sur les ruisseaux rayés par leurs ombres, la lune secouait une draperie d'argent. . . ."

Dans ce premier tableau, qui forme aussi la première partie d'un contraste, l'imagination reproductrice à peu près seule a guidé le pinceau du peintre.

Ce qui a frappé ce dernier, c'est la couleur d'abord ; et voilà de quoi satisfaire les yeux du spectateur. L'artiste a vu la *blancheur* des buées qui s'élèvent du sol, produisent la *clarté* nocturne et donnent au ciel une *pâleur* lumineuse, tantôt sillons de *lait* pur, tantôt *voiles* immaculées de navire. Inversement, et grâce à cet éclat, il a percé l'*obscurité* que projettent dans l'air les peupliers tout *noirs* et qu'étendent sur les ruisseaux les *ombres* de leurs

branches. Il a observé le *mélange de noir et de blanc* qui résulte de la confusion des objets et de la draperie *d'argent* secouée par la lune sur les ruisseaux rayés d'*ombres*.

En même temps que ses yeux, l'oreille de l'artiste tient son rôle pour fournir un aliment à l'ouïe du lecteur. L'observateur remarque la *paix* et le *repos* qui à cette heure planent sur la plaine entière. L'absence de *vent* est complète ; le bruit à peine perceptible des *pas* et le *chuchotement* continuel mais discret ne troublent guère le sommeil des peupliers qui, enveloppés dans le *lit* de la bienveillance universelle, *aspirent* et *respirent* comme de véritables dormeurs.

Ainsi donc, on retrouve dans ce seul passage presque tous les éléments de la *Nuit en Amérique*. Sensations de la vue et de l'ouïe, couleurs et sons, contraste des ombres et de la lumière, métaphores ingénieuses (*voiles*, *draperie*, *lit*) ; la source de l'inspiration est la même, les procédés d'expression les mêmes aussi. La phrase de Taine cherche à lutter avec celle de Chateaubriand : la "blancheur laiteuse si sereine et si molle qu'on se sentait à l'aise comme chez un ami" répond aux "bancs d'une ouate éblouissante si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité."

DEUXIÈME TABLEAU.

(2e poste — 1er moment)

Vie immense et libre.

C'est la nuit encore. En un contraste puissant, de cette *mort* apparente dont l'obscurité frappe les choses l'imagination créatrice va tirer la *vie*, une vie immense et libre comme les êtres qui la vivent. Il suffit, à qui veut le constater, de changer d'observatoire et de s'installer sur la place du couvent qui domine la montagne :

"Il faut monter jusqu'au couvent et embrasser d'un regard tout le paysage pour sentir l'immensité et la liberté de cette vie pullulante."

Avec l'artiste installons-nous au monastère de Sainte-Odile.

Un caractère *général* a d'abord ébloui l'écrivain : celui de la vie qui semble pulluler au-dessus et autour du tombeau qu'est la plaine. De cette vie il saisit même les aspects *particuliers*, l'immensité et la liberté. Sur ces deux idées abstraites, qui ont aussitôt éveillé l'esprit du philosophe, l'imagination du poète fait tourner, comme sur deux gonds, tout un riche et puissant développement. L'immensité se concrète dans la multiplicité des *arbres ;* le mouvement du *rocher* représente la liberté. De là un diptyque sur lequel le pinceau du peintre n'a plus qu'à coordonner les couleurs.

1er Panneau : *Les arbres (immensité).*

"A perte de vue des arbres, rien que des arbres, toujours des arbres, chênes et pins hérissés en frange sombre contre le ciel ; nul intervalle, sauf de loin en loin un morceau de prairie qui étincelle. On n'imaginait pas une pareille foule. C'est un peuple infini qui occupe l'espace et que l'homme n'a point encore attaqué dans son domaine. Ils escaladent les pentes, ils s'entassent dans les vallées, ils grimpent jusque sur les crêtes aiguës. Toute cette multitude avance, ondulant de croupe en croupe, comme une invasion barbare, chaque bataillon poussant l'autre, ceux des hauteurs dorés par le soleil, ceux des fonds couverts par une brume lumineuse, ceux des lointains noyés dans l'air bleuâtre ; derrière ceux-là on en devine d'autres jusqu'au bout des Vosges ; et l'énorme armée végétale semble en marche vers la campagne ouverte, vers la plaine du Rhin, vers la terre des hommes, pour l'envahir et l'occuper comme aux anciens jours......"

Par une simple répétition de mots *(arbres)*, que résume une expression générale *(peuple infini)*, l'observateur dessine d'abord le spectacle de l'immensité *physique*. De ces mille essences accumulées sur un point il détache deux seulement *(chênes, pins)* ; il marque l'apparence de cet amas à l'aide d'une image hardie qui prépare toute la suite *(hérissés* contre le ciel). Une antithèse sobre achève le tableau (frange *sombre* du ciel — prairie qui *étin-*

celle). Nous avons vu défiler ainsi sous nos yeux comme l'avant-garde d'une armée.

A ce moment le poète intervient pour décrire l'immensité *morale*. Il ne voit plus les arbres comme des régiments disséminés : ceux-ci constituent aussitôt une *foule*, masse imprécise et inintelligente. La foule devient *peuple*, composé vague encore, mais assemblage de formes *humaines* capables de tout entreprendre et de tout détruire : c'est leur action que peignent des métaphores à la fois animales et militaires (*escaladent*, *s'entassent*, *grimpent*). Le composé se précise : on y devine les groupes divers qui caractérisent toute *multitude*.

Comme cette multitude est peuple, elle pense, elle vit, elle agit. Elle *s'avance*, vaste champ d'épis dont le *vent* courbe et relève les têtes (*ondulant*) comme le chef d'un régiment fait ses soldats se dresser ou se coucher ventre à terre. L'image dès lors se poursuit sans défaillance : la multitude apparaît comme une *invasion*, mais une invasion dont les *bataillons* se poussent et se bousculent (*barbare*). Tous occupent des postes différents : les uns les *hauteurs*, d'autres les *fonds*, d'autres les *lointains*. Pas un non plus n'offre le même aspect : le soleil *dore* les premiers, la brume *couvre* les autres, l'air *noie* les derniers (style métaphorique).

Un dernier trait précise le tableau et humanise l'immense invasion : les bataillons des arbres forment une *armée*, une armée *en marche* et qui *bat la*

campagne. Armée intelligente, bien qu'elle soit *végétale* seulement, elle sait que la loi du plus fort est la loi même de la guerre, que le sol appartient au premier ou au plus fort *occupant*. Elle s'en va donc, masse formidable, avec une allure de conquérant que soulignent des expressions militaires, *envahir* et *occuper* non seulement la *campagne* que domine l'Odilienberg, mais la *plaine* aussi du Rhin, mais la *terre* elle-même des hommes (gradation). Et il semble que de chaque côté les collines s'élèvent comme les flots d'une Mer Rouge pour laisser passer ces Hébreux nouveau genre.

Quelle vie et quelle immensité! Quand on est capable de se représenter les arbres qui s'échelonnent sur le flanc d'une montagne comme des régiments qui se poussent les uns les autres à l'assaut d'une redoute, quand on peut ainsi "préciser et incorporer dans une forme humaine la force et la fraîcheur des choses (Taine)", on est poète. On est même grand poète lorsqu'on est assez riche pour prodiguer un pareil luxe de métaphores, assez conséquent avec soi-même pour les suivre aussi longtemps sans dévier de la route.

2e Panneau : *Le rocher (liberté)*.

L'immensité de cette vie n'a pas tellement séduit l'observateur qu'elle l'ait empêché d'en remarquer aussi la liberté : le rocher la symbolise. Seulement, la peinture cette fois se complique d'un drame. Au lieu de dessiner les contours du colosse, l'artiste

nous transporte aux *anciens jours*. Nous assistons ainsi d'une part à l'œuvre sourde et continue du *glacier* primitif, le *monstre* qui cherchait alors à dévorer le rocher, d'autre part à l'assaut des *arbres* qui s'évertuent à envelopper le bloc gigantesque, à l'enfermer dans leur filet de *verdure*, dans le tissu de leur *draperie*, derrière un mur de *revêtement* (style métaphorique). Ce double effort des arbres et du glacier à la conquête du rocher fournit à l'écrivain les éléments d'une description on ne peut plus pathétique et dramatique.

Depuis la Suisse jusqu'ici le monstrueux glacier emplissait la plaine et son œuvre jonche encore la terre : il a noyé les croupes sous les sables que ses torrents lui apportaient ; il a semé, sur les esplanades, des blocs gigantesques de cailloux roulés, comprimés et collés par son effort ; il a écorché le squelette de la montagne par le frottement de ses glaçons : il a rongé, d'étage en étage, les roches surplombantes par son abaissement insensible et par ses morsures multipliées. A mesure qu'il se retirait, les arbres ont pris sa place et aujourd'hui ils semblent occuper l'espace : mais ils ne sont qu'un manteau vert jeté sur la pierre rouge et, au bout d'un instant, les formes colossales qu'ils recouvrent imposent à l'esprit le poids de leur multitude et de leur énormité. A vrai dire, il n'y a qu'elles ; cette draperie végétale n'est qu'un accident : nues ou vêtues, elles font également les vents, les pluies, les nuages :

sous leur revêtement de forêts l'œil suit toujours la roideur des arêtes dressées, la rondeur des cônes émoussés, tout le désordre des prodigieuses bosselures qui, s'enchevêtrant, se heurtant, s'écrasant, découpent en créneaux fantastiques l'azur uniforme du ciel.''

Ne perdons pas de vue l'idée générale de *lutte* qui préside à tout ce développement ; nous ne saisirons que mieux les trois phases de la description, les trois actes du drame.

Dans le premier le glacier, comme le Protée de la fable ou le Méphistophélès de *Faust*, prend toutes les formes pour déjouer les ruses de son ennemi le rocher. Torrent furibond, il *noie* les croupes ; laboureur herculéen, il *sème* sur les esplanades des blocs gigantesques de cailloux et s'amuse, comme un homme fort, à les y *rouler*, les y *comprimer* et les y *coller ;* bourreau vengeur, il épuiserait sa rage à *écorcher* même ce squelette si une dernière transformation n'en faisait le rat patient qui *ronge* les roches de ses morsures multipliées (style métaphorique).

Avec tant de moyens à son service il semble que le caméléon doive triompher ; mais l'autre adversaire intervient et le second acte expose le rôle des arbres dans le combat. Bientôt la *verdure* couvre le monstre de pierre *rouge* (jeu de couleurs), s'étale sur lui comme une *draperie* et l'emprisonne dans un *revêtement* de forêts (métaphores).

Le rocher est donc vaincu ! Non pas, ce n'est là qu'un *accident*. Au troisième acte il se redresse contre ses deux ennemis à la fois ; menaçant, il pointe la *raideur* de ses arêtes, la *rondeur* de ses cônes, le désordre de ses *bosselures*. A force de s'enchevêtrer, de se heurter, de s'écraser contre les deux adversaires, les têtes de cette nouvelle hydre de Lerne qu'est le rocher finissent par se dégager de la double étreinte. La crête *rouge* du monstre perce à travers le manteau *vert* (jeu de couleurs) et le géant, transformé en un immense château-fort que l'assaillant n'a pu enlever, domine ses deux ennemis terrassés de toute la hauteur de ses *créneaux* fantastiques (métaphore) dont les lignes se découpent sur l'*azur* (couleur nouvelle) uniforme du ciel. Et, l'idée du combat entraînant avec elle l'image du sang répandu, il semble que la couleur *rouge* surgisse encore une fois au regard pour imprimer une dernière teinte à cette description où miroitent les nuances les plus diverses.

C'est donc le rocher qui reste vainqueur au terme de ce drame palpitant. Drame palpitant en effet et dont l'on se demande ce qu'il convient d'y admirer davantage : la vivacité de l'action, la puissance de l'effort, le contraste des combattants, la diversité des couleurs sous lesquelles ils se rangent, la logique de la métaphore qui dresse devant les yeux, à la fin de ce récit épique dont tous les termes sont empruntés à l'art de la lutte, le spectacle des créneaux

debout encore dans leur solidité, ou bien la variété de la phrase qui tantôt range ses membres comme les bataillons d'une armée (*noie*, *sème*, *écorche*, *ronge*) tantôt les entremêle comme des régiments dans un corps à corps où l'on ne distingue plus les adversaires (*l'œil suit toujours...... azur uniforme du ciel*).

Du moins ne peut-on s'empêcher de remarquer, dans ce diptyque, la diversité du procédé de composition. Au début une même et unique scène, celle de l'armée envahissante, se déroule et se développe par accroissements juxtaposés (*foule*, *peuple*, *multitude*, *invasion*, *bataillons*, *armée*, *campagne*) ; à la fin un vrai drame s'étale avec ses trois actes coordonnés, l'attaque du glacier, les efforts de la forêt, la victoire finale du rocher. Et, malgré cette variété, tout le paysage tend à exposer une même idée, à illustrer un même tableau, celui de la vie pullulante, immense et libre comme la plaine où elle se déploie.

Troisième Tableau.

(2e poste — 2e moment).

Explication de cette vie.

“Quand, au matin, on voit le glorieux soleil se lever de l'autre côté du fleuve, monter, flamboyer au milieu de l'air, s'étaler sur leurs croupes, les quitter, les rendre à l'ombre, on sent que, selon les alternatives de son attouchement ou de son absence,

les vieux monstres de pierre se réjouissent ou s'attristent comme aux premiers jours. Ce sont des dieux, les dieux immobiles de la terre. Plongés par le reste de leurs corps en des profondeurs inconnues, leur col et leur tête arrivent seuls à la lumière. Ainsi accroupis et attroupés, ils attendent chaque jour le sourire de leur frère céleste qui les pénètre de sa chaleur et les revêt de sa clarté, à mesure qu'il avance dans le libre chemin de l'air."

De même qu'un contraste marquait la différence entre la tranquillité reposante du premier tableau et la vivante mobilité du deuxième, c'est un contraste encore qui distingue le troisième des deux autres. Sur ceux-ci la *lune* secouait sa draperie d'*argent ;* le *soleil* dissipe maintenant les *ténèbres* et anime le rocher aux mille formes. Au fond, le vainqueur final de la lutte, c'est lui! Le bloc de roches ne s'efforçait de percer le manteau de verdure et de résister aux assauts du glacier que pour s'abreuver à cette source de vie.

Source merveilleuse en vérité, puisqu'elle infuse à cet être inanimé des sentiments *humains :* à son contact les rochers "se réjouissent et s'attristent." Bien plus, ils deviennent des *dieux*, les dieux d'une terre qu'ils dominent du haut de leurs créneaux comme d'un Olympe où ils trônent.

Mais ils sont immobiles et la moitié seulement de leur être apparaît. Là-dessus l'imagination du poète fabrique une *métaphore* puissante qui en suggère

d'autres non moins puissantes. A voir ces dieux accroupis et attroupés, attendant le sourire du dieu céleste leur frère, on songe aux *menhirs* et aux *kromlechs* de Carnac en Bretagne ou du pays de Galles qui attendent, eux aussi, le sourire du dieu gaulois sur le sacrifice des druides ; on pense aux griffons enfoncés aux flancs des vieilles cathédrales et tendant vers le ciel leur tête et leur grand cou, rocailleux et menaçants.

La terre et le ciel se confondant ainsi dans une dernière étreinte, la chaleur chassant le froid et la clarté la nuit, on suit de l'œil, dans ce paysage transformé, réjoui, illuminé, la marche du soleil qui se promène en triomphateur sur le "libre chemin de l'air" (métaphore) : triomphe glorieux qui manquait seul à la perfection du drame fantastique auquel le poète nous a fait assister. Il nous y a conduits à l'aide d'une phraséologie enchevêtrée où se peint la difficulté de la victoire et dont l'embarras même double le plaisir que l'on éprouve à constater le succès final (*Quand . . . . . . jours*).

Et, maintenant que le soleil exerce son empire sur les vieux monstres de pierre vainqueurs de leur double ennemi, le tableau est achevé en ses trois parties : invasion des arbres, combat du glacier et de la forêt contre le rocher, victoire du dieu soleil. Le peintre-poète peut poser la palette et la plume.

Il resterait à montrer comment l'écrivain n'a pas atteint du premier coup cette perfection. Pour nous rendre compte que son œuvre est le résultat d'une longue patience et de retouches successives, il nous suffirait de comparer la première partie de notre texte avec la rédaction originale contenue dans les *Carnets de voyage*.[1]

Les corrections, pour être apparemment de peu d'importance, n'en sont pas moins fort heureuses. L'effort de l'écrivain a consisté à soulager le texte définitif des épithètes et expressions superflues qui alourdissaient le premier, à préciser les termes trop généraux, à concentrer surtout toute la narration autour de l'idée d'une armée en marche. A peine s'est-il permis quelques additions qui achèvent et complètent les indications sommaires de la rédaction initiale : ainsi en est-il de *bataillons*, de *noyés*, d'*occuper*.

Ces corrections une fois justifiées, on aurait plaisir à comparer la description de Taine avec celles, par exemple, de Pierre l'Ermite,[2] de Welschinger [3] ou de Barrès.[4] Cette étude nous entraînerait au delà des bornes que nous nous sommes fixées.

---

[1] Pp. 347 s. Cf. Giraud : *Pages choisies de Taine*, p. 364 en note.

[2] *La Grande Amie*, c. 17, pp. 121 et seq. (édit. de *La Bonne Presse*).

[3] *Sainte-Odile*, Introd., pp. V VIII (Poussielgue).

[4] *Au service de l'Allemagne*. Cf. *25 années de vie littéraire*, c. VIII, pp. 400-405 (Bloud).

Tous ces écrivains ont rectifié avec bonheur l'inspiration de Taine; aucun, semble-t-il, n'a insufflé à sa description une pareille intensité de vie. A travers la forêt, le glacier et le rocher, le philosophe n'a entrevu qu'une nature inintelligente et forcenée; les autres, sur cette nature, ont senti le souffle de Dieu passer et l'ont recueilli. Aussi leur œuvre l'emporte-t-elle en définitive par l'idée surnaturelle qui s'en dégage.

Quoi qu'il en soit, le chapitre de Taine a sa beauté. Que nous enseigne-t-il touchant les conditions de l'art d'écrire? D'après notre texte on peut conclure que, pour être écrivain, il faut savoir regarder, associer entre eux les fantômes de l'imagination qui entretiennent quelque rapport les uns avec les autres, traduire ces images à l'aide de mots précis et toujours enchaînés en une progression logique de manière à créer l'impression d'une masse énorme, teindre le tout des couleurs mêmes de la nature, tamiser d'ombre par l'antithèse des expressions les nuances trop voyantes, concentrer tous les détails autour d'une idée unique, enfin ne pas s'égarer dans l'abstraction et, au contraire, concréter, vivifier, dramatiser les abstractions les plus profondes.

Quand on possède ces dons, on est un grand artiste: l'on écrit, ou plutôt l'on peint et l'on chante *Sainte-Odile!*

Octobre 1909.

M. RENÉ BAZIN

LE BLÉ QUI LÈVE.[1]

Dans son *Histoire de la littérature française*, M. Gustave Lanson constate qu'à la fin du siècle dernier en France "l'écrivain dilettante a presque disparu. . . La littérature désintéressée, indifférente, ne se trouve plus guère : où la polémique fait défaut, un élément d'actualité se laisse discerner, une préoccupation inquiète ou enthousiaste des problèmes sociaux dont la France est travaillée. En même temps un souci, longtemps inconnu à nos écrivains, travaille un bon nombre d'entre eux : ils pensent au peuple. . . . Cette préoccupation nouvelle. . . contribue à détourner les littérateurs. . . vers les cas d'un intérêt humain, national et social." [2]

Cet intérêt porté aux questions sociales apparaît surtout dans le roman. Et ceux qui ont parcouru, fût-ce d'un œil distrait, le dernier volume de M. René Bazin ont reconnu sans peine que les problèmes sociaux au milieu desquels se débat la France en constituent toute la trame.

*
* *

---

[1] Bazin (René) : *Le blé qui lève* (in 12, 387 pp., Paris, Calmann-Lévy, 13e édit., 1907, 3 frs. 50).

[2] Lanson (Gustave) : *Histoire de la littér., franç.*, L. IV, c. unique, pp. 1091-92 (in 12, 1182 pp., Paris, Hachette, 8e éd., 1903, 5 frs.).

Ce que le livre raconte, c'est la scission qui existe entre la noblesse et la roture et qu'expliquent facilement la paresse et l'orgueil. Les nobles se dévergondent dans une vie toute mondaine ; ils se montrent d'une inintelligence telle qu'ils en viennent à ne plus se comprendre entre eux. Si tous entendaient leur rôle comme l'entend Michel de Meximieu, ils réussiraient, à force d'aimer le pauvre, à rétablir entre eux et lui l'égalité ; mais ils ne savent pas témoigner aux miséreux le dévouement qui ferait du monde une "admirable féodalité." Etonnez-vous ensuite de ce que les paysans déclarent "que les nobles ne valent rien" ! Ne criez point au scandale si la haine attise tous les cœurs et si, pour punir le mépris des *aristos*, les prolétaires cherchent à dresser contre eux une vaste organisation. La grève, les groupes syndicalistes sont l'aboutissement quasi nécessaire de cet état violent.[1]

Si encore le prêtre, mandataire du Dieu de paix, se donnait la peine d'intervenir, on pourrait espérer un accommodement. Mais, hélas ! la distance entre le clergé d'une part, le prolétariat et la noblesse de l'autre, semble aussi grande que profonde est la rupture entre ces deux derniers. L'abbé Roubiaux rencontre Gilbert et ne songe pas même à l'inviter chez lui : il attend dans son presbytère, dont on ignore le chemin, que l'on se présente. Le résultat

---

[1] Ce tableau est dessiné d'après les pages 198, 325, 267, 167, 348, 265, 201, 42, 177, 123, 133, 22, 106 et seq., 75.

de cet éloignement volontaire ne se fait pas attendre. Le vieux colonel de Meximieu n'admet à la caserne ni doctrine ni moralité ; le carême n'est plus à la mode ; l'église de Fonteneilles ne compte que quatre-vingt-douze fidèles à Pâques et à peine une douzaine à la Quasimodo. Les communions abandonnées comme les autres pratiques religieuses, le dogme s'effrite bientôt sous les coups de superstitions plus béates les unes que les autres. Le jour de sa première communion, Marie Cloquet ne songe qu'à relever son voile et à ne pas se salir. La foi chancelle si bien que Ravoux, constatant la croyance de son curé à sa religion, ne peut s'empêcher de le considérer comme un "drôle de calotin" ! Le vice gagne de proche en proche ; si Gilbert reste chaste, il opère cependant une conversion à rebours qui lui permet de contribuer pour sa part, comme sa fille après lui, au suicide de la race et à la dépopulation du pays. La loi devient le dieu unique. La France d'autrefois et celle d'aujourd'hui sont deux nations différentes, qui n'ont plus ni la même foi ni les mêmes têtes. Il en va tant que Michel prie Antoinette de ne pas maudire la France et... d'y vivre ! [1]

A n'en juger que par ces apparences, on croirait assister à la déconfiture d'un grand peuple. Mais M. René Bazin n'aime guère les tableaux sombres ; en regard du drame de la haine sociale il burine aussi

---

[1] Cf., pour ce deuxième tableau, les pages 52, 179, 136, 173, 175, 49, 65, 72, 237, 52, 57, 62, 99-100, 261, 40, 218.

le poème de l'amour. Le père de Michel n'a pas su s'attirer l'affection de ses tenanciers qui le redoutent et le fuient : le fils tente de ramener à lui ses serviteurs, à force de prévoyance et de bonté. Il se rapproche à la fois des roturiers représentés par Gilbert Cloquet et du clergé figuré dans la personne de l'abbé Roubiaux. Celui-ci à son tour, contraint par le besoin, poussé surtout par son évêque et à trois reprises, finira par "aller au peuple," "faire la quête pour le culte," être "prêtre à toute heure." Cette nouveauté vaut au lecteur de contempler, "muet d'émotion, cette chose *ancienne* et belle et nécessaire : les mains de l'ouvrier mêlées à celles du prêtre." Et, puisque le propre de la "sociabilité" c'est le sacrifice, on s'étonne peu de voir M. Bazin le multiplier dans son livre : sacrifice de son amour-propre chez l'abbé Roubiaux, sacrifice de sa réputation chez Gilbert Cloquet, sacrifice chez Michel de son affection pour Antoinette, de sa propriété de Fonteneilles, de sa vie même. La religion intervient elle aussi et verse le baume sur les plaies sociales. Dans une de ces retraites comme il s'en donne tous les ans en Belgique, Gilbert retrouve, avec sa foi première, l'amour de sa classe et des classes autres que la sienne. Il prouve, par un exemple frappant, que "dans le plus pauvre sang de France il y a toujours une goutte qui croit." Et le poème s'achève par la victoire que remporte la faiblesse de la religion sur

la force prolétarienne dont on avait dit qu'elle "ne céderait pas." [1]

Ce que représente donc la toile de M. Bazin, c'est la vieille dispute entre la cité du bien et la cité du mal, entre l'étendard de Satan et le labarum du Christ ; c'est aussi l'éternel triomphe de la Croix et de l'esprit de paix sur l'esprit de haine et le drapeau du mal. Véritable drame, aurions-nous raison de dire, et dont on se demande ce qu'il faut en admirer davantage : l'opportunité des leçons qu'il prêche, la sérénité et la grâce de l'expression, la variété et la précision du décor ou enfin la profondeur d'analyse qui met à nu le cœur des personnages.

*
* *

Il y a cette différence entre M. Paul Bourget et M. René Bazin que les œuvres du premier reposent d'ordinaire sur l'analyse individuelle, tandis que le *Blé qui lève* est un roman d'analyse sociale. Là nous assistons au drame lui-même tel qu'il se déroule chez les acteurs, ici on nous expose seulement l'épilogue de la lutte qui se livre dans leur âme. Les héros de M. Bazin ne dissèquent pas leur être sous les yeux du public. Ils ne s'arrêtent pas à scruter les mobiles des actes qu'ils ont posés ni à chercher des raisons pour justifier d'avance la conduite qu'ils tiendront. On ne les voit point recons-

[1] Les données de ce troisième tableau proviennent des pages 265, 231, 246, 376, 231, 260, 219, 172, 228, 316, 233, 7.

tituer la série des émotions qui les ont amenés, de proche en proche et par une *demi-fatalité*, à faire ce qu'ils ont fait. C'est le résultat de toutes ces opérations préalables que l'auteur nous présente.

Sauf cette divergence les deux romanciers se ressemblent. Chez les personnages de l'un comme de l'autre le mode d'action et la série des pensées qui l'expliquent sont "conditionnés" par une longue tradition, une inéluctable hérédité. Le père de Michel, parce qu'il est un aristocrate, ne peut pas ne pas témoigner de l'indifférence, presque de l'éloignement, au prolétaire. Il sera bien payé d'ailleurs par Gilbert et toute la bande syndicaliste ; celle-ci, descendante dégénérée des serfs féodaux, éprouve une répulsion instinctive pour ce grand seigneur qui la croit corvéable à merci. Quant à l'abbé, il est la victime presque "inconsciente" de la Révolution. 1792, tout en abattant de nombreuses barrières, a dressé entre le clergé et les autres classes un mur par-dessus lequel ni lui ni elles ne songent même plus à regarder.[1]

Et la nouveauté du drame, en quoi consistera-t-elle donc? En ceci que les derniers venus des familles sociales, fatigués de cette division sans cesse plus profonde, chercheront à secouer ce fardeau d'un passé lourd et, sous des influences nouvelles, à se

[1] *La Barricade* de M. Bourget (1909) n'est que le développement de cette image illustrant l'antagonisme des ouvriers et des patrons.

rencontrer et à fraterniser. Dans l'*Émigré* de M. Bourget c'est le souffle démocratique et républicain qui pousse l'un vers l'autre le pseudo-fils du châtelain et la modeste Valentine. La religion produit le même effet dans le livre de M. Bazin. Elle attire Michel auprès de Gilbert, Roubiaux auprès de Gilbert et Michel en même temps. Que si cette lutte se termine par le succès de Gilbert et celui de l'abbé, alors que Michel tombe victime de ses efforts stériles, c'est que le poids de ce dernier semble plus lourd : la distance est plus grande entre l'aristocratie et l'esprit républicain qu'elle ne l'est entre les aspirations démocratiques d'un côté, la roture et le clergé de l'autre.

C'est ce combat des personnages contre leur propre individualité et le sombre passé qui les opprime ; c'est ce duel intime qui prête au *Blé qui lève* comme à *L'Émigré* l'intérêt d'une épopée. Dans l'œuvre de M. Bazin on voit la religion, agent mystérieux, se réveiller ou se dilater au cœur des héros pour entrer en conflit avec un ennemi invisible, la tradition. A ses protagonistes elle insuffle une forme de courage presque oubliée : le courage de se vaincre soi-même. Grâce à cette force nouvelle, les combattants de part et d'autre remportent une victoire qui serait nouvelle également si le Calvaire n'avait pas existé : le triomphe sur la haine des classes. M. Bazin a-t-il tenu à insinuer qu'un pareil résultat est encore à l'état de rêve? Il a sacrifié Michel. Mais, puisque Michel semble le personnage sympathique

du drame, puisque ce sacrifice est conforme à la réalité, nous croyons que l'auteur a bien fait.



Qui chercherait d'ailleurs un élément naturel, au milieu de cette épopée presque divine, le trouverait sans peine. M. Bazin excelle à faire évoluer ses personnages dans un décor d'une exactitude minutieuse. On se rappelle avec quelle finesse de touche il a peint, dans *De toute son âme*, les plaines fertiles qu'inonde la Loire et surtout le Petit Liré de Joachim Du Bellay. Cette fois la Picardie, le Nivernais lui ont fourni un cadre plus sévère avec leurs collines en dos de cheval, leurs guérets profonds aux flancs desquels s'accoudent pour dormir des remblais épais. On y voit circuler les bœufs blancs de la Nièvre, ces bœufs grands et forts dont Rosa Bonheur a immortalisé les yeux doux et l'endurance au travail. D'un pinceau discret M. Bazin décrit les deux provinces ; et c'est un modèle du genre que ce tableautin de la Vigie où "les saisons mêlent tour à tour, sur les flancs de la colline, au *vert* des pâturages le *violet* des guérets nouveaux, le *blond pâle* des avoines et *l'or roux* du froment[1]". Si l'artiste multiplie les couleurs, il les pose d'un trait si léger qu'au lieu d'éblouir elles fascinent.

Sur ce tapis varié trois vies se déroulent. Dans la plaine gisent les modestes hameaux où, le soir,

---

[1] Page 50.

redescendent pour s'y reposer les travailleurs de la glèbe. La ferme s'agrippe d'ordinaire à mi-hauteur, alors qu'autour d'elle se chuchote la chanson des blés d'or, susurre le bruissement des avoines, et que l'odeur parfumée des foins flotte sur ces champs où, "pendant dix heures, douze heures, quatorze heures même, la terre boit la vie du corps *et la pensée des hommes*[1]". Au sommet des mamelons les châteaux surplombent métairies et maisonnettes: véritables veilleurs de nuit qui montent la garde sur le pays d'alentour, féroces gendarmes souvent, souvent aussi pacifiques agents de ville.

Sous leur œil scrutateur le travail bourdonne intense. Autant le calme est parfait à "l'heure des chants menus qui décroissent", autant il est troublé quand on moissonne à la faux dans la "fournaise" des épis[2] ou quand on se livre au "dur labour" sur la "vaste plaine qui a désappris l'ombre" et subit la bourrasque. M. Bazin est vraiment passé maître dans l'art d'évoquer ces domaines plantureux où le labeur forcené des bêtes, aiguillonné par l'âpre ardeur des hommes, infuse à la terre la semence de vie et la contraint à la rendre ensuite en épis mûrs d'où "se dégage déjà l'odeur du pain".

Par un effet de contraste, que M. Bazin ne dédaigne jamais et avec raison, c'est l'odeur de la paix

[1] Page 48.
[2] Pages 15-16, 239-240.
Pages 286-7, 298.

et de la vertu qui plane sur les fermes de la Belgique aux bords de laquelle l'écrivain nous promène à la fin de son livre. Mais on s'y promène en tramway, parce que l'industrie a transformé le pays. On y trouve des églises, des églises ouvertes, dont le peuple n'a pas désappris le chemin. Et comme, en ces contrées, le clergé ne s'est pas accordé le divorce avec le pauvre peuple, des maisons de retraites y abritent à la fois le prêtre et l'ouvrier. Le cœur de celui-ci s'ouvre pour déverser sa haine dans l'âme du ministre de Dieu ; la parole du prêtre descend sur le travailleur, déracine en lui cette haine et scelle, d'un mot de paix, la réconciliation du pécheur avec son Dieu et avec la société. Il convenait au drame, qui se déroulait jusque-là sur un théâtre agité, de finir dans cette atmosphère pacifiante et douce.



La douceur ! Elle constitue le caractère même du style de M. René Bazin. On lui appliquerait volontiers le mot du poète :

Pour *ta* sérénité je *t*'aime entre *tes* frères ![1]

C'est elle qui lui inspire l'harmonie de ce gracieux tableau où toutes les syllabes s'emboîtent et s'appellent mutuellement : "conduire les chevaux ; fouailler en chantant à la tête du harnais de labour, quand les bœufs blancs, Griveau, Chaveau, Montagne et Rossigneau, mollissent sur la chaîne ; herser ;

[1] Victor de Laprade : *Le Chêne.*

couper les fourrages verts et faire sa partie dans la moisson d'été[1]". M. Bazin lui doit aussi ces trouvailles heureuses d'expressions qui tombent comme des perles au bout de la phrase ou s'enchâssent comme des joyaux au milieu de la période. Michel a eu le temps de "goûter tout le soleil et *toute l'ombre de chez soi*". La terre "buvait la vie du corps et *la pensée des hommes*". Les coiffes blanches "suivaient le gars *songeant comme ses bœufs*". A une certaine distance "les âmes commencent à se toucher par leurs *antennes qui doutent et qui se replient*". Le "*type du gentilhomme*", c'est le Christ, comme le sacrifice est "le *fumier des terres éternelles*". Un des faucheurs ressemble à l'on ne sait "quelle mort *mal habillée de jeunesse* et qui se trahit sous le déguisement". Si le crieur est vêtu de noir, c'est "par déférence pour la justice *dont il était souvent le voisin*". Quand le général s'éloigne en automobile, le bruit de la corne marque "le *dernier adieu d'une race*". A peine l'auteur sacrifie-t-il de ci de là à des formes guindées : "Gilbert aurait eu toute chance de gâter sa raison *qu'il avait* saine et point fumeuse".[2]

On lui a reproché encore d'employer des couleurs disparates ou des teintes flottantes. Mais, outre que le vague de l'expression cherche d'ordinaire à traduire l'imprécision même des objets, M. Bazin

---

[1] Page 48.

[2] Pages 38, 48, 57, 215, 224, 226, 240, 253, 363, 56.

sait aussi bien "peindre" que chanter "par le rythme". Le mot est de M. Faguet au sujet de La Fontaine[1] : nous oserions dire qu'il convient à l'auteur du *Blé qui lève*. Qu'on lise, pour s'en convaincre, la description de la Vigie, de cette "ferme *enveloppée* dans le vent comme un phare et d'où la vue est en cercle. Au nord on voit Beaulieu, tout *blond*, sur une croupe *bleuissante ;* à l'ouest et au sud une vallée d'abord, des herbages et des champs, puis, au delà de Crux-la-Ville, une forêt qui monte, une *vague* énorme et longue et prête à déferler et qui porte à sa *crète* les sapins ébréchés d'un vieux parc seigneurial : du côté de l'orient un paysage si grand que les yeux mêmes de *ses enfants* ne l'ont jamais tout connu, des forêts encore, celle de Fonteneilles, celle de Vaux avec son village de Vorroux *éclatant comme un coquelicot* dans les feuilles, la courbe des grands étangs cachés par les futaies et, au delà, une *conque verte* et prodigieuse, une succession de *houles* qui semblent n'être que des bois et qui *s'élèvent*, d'étage en étage et de douceur *verte* en douceur *bleue*, jusqu'aux monts du Morvan, arrondis, transparents, changeant de *reflets* tout le jour au bord du ciel[2]". Nous nous en serions voulu d'interrompre cette page dont la fin rappelle une hardie vision de

---

[1] Faguet : *Etudes littéraires sur le XVIIe siècle ;* La Fontaine.

[2] Pages 47-8.

Taine[1]. On s'étonne qu'un pareil scintillement de couleurs s'unisse à un tel miroitement de métaphores et que le mélange harmonieux des syllabes fortes et douces accompagne si librement le récitatif.

C'est que la douceur de l'expression est, chez M. Bazin, le fruit naturel de la sérénité qui préside au choix des scènes. Ici tous les spectacles ont un air de repos. Le fond du tableau est constitué par la même toile que peignait Pierre l'Ermite dans *La Grande Amie* ou M. Bazin lui-même dans *La Terre qui meurt*. Sous l'action combinée des éléments et du travail de l'homme la terre se vivifie, se peuple d'êtres qui ont chacun leur langage, qui meurent avec l'hiver et ressuscitent au printemps. La vue du sol qui se métamorphose sous les coups sans se plaindre est aussi reposante qu'est attrayante la série des formes nouvelles dont elle se pare. Même quand cette sourde évolution fait place à des révolutions violentes, M. Bazin sait encore atténuer le caractère odieux de la tourmente. Il connaît l'éloquence épileptique des orateurs de la Bourse du travail; mais il l'"humanise" en taisant ces vocifér-

[1] "A perte de vue des arbres, rien que des arbres, toujours des arbres... peuple infini qui occupe l'espace. Ils escaladent les pentes, ils s'entassent dans les vallées, ils grimpent jusque sur les crêtes aiguës. Toute cette multitude avance, ondulant de croupe en croupe, comme une invasion barbare, chaque bataillon poussant l'autre, vers la terre des hommes, pour l'envahir et l'occuper comme aux premiers jours (*Notes sur la province*)".

tions dont elle est coutumière[1]. Un romancier ultra-naturaliste n'eût pas manqué de transformer la dispute chez l'aubergiste Blanquaire[2] en une meurtrière altercation où les flots de sang eussent coulé sous les formidables coups de poing : la réserve de l'écrivain en a fait une simple prise de bec où triomphe sans peine la haute prestance de Cloquet. L'idée de la justice corrige ce qu'aurait d'âpre, et de farouche même, la conduite que tient Gilbert dans la vente chez Lureux[3]. Et toutes ces scènes emportées, qui constituent la trame même de la vie ouvrière, se tamisent grâce à l'angélique figure d'Antoinette Jacquemin. La jeune fille projette un rayon d'idéal sur ce drame réaliste ; et le sacrifice que s'impose Meximieu de son amour pour elle idéalise davantage le rêve pacifique de l'auteur.



C'est dans ces aspirations vers la paix que se résume la thèse même du *Blé qui lève*. Quelques membres de l'école sociologique considèrent comme un fait la lutte entre les ouvriers et les patrons. Pour eux le contrat de travail est un contrat de vente, non de louage. De même qu'entre le vendeur et l'acheteur il existe une irréductible opposition, le second voulant payer le plus bas prix possible pour la marchandise et le premier ne consentant à la

[1] Pages 106-110.
[2] Pages 363-370.
[3] Chapitre IX.

livrer qu'au plus haut prix possible[1] : ainsi entre le chef d'atelier et ses manœuvres il semble que le régime de la concurrence empêche toute entente au sujet du salaire. Les deux armées, celles du travail et du patronat, doivent donc rester béatement en présence l'une de l'autre et s'observer d'un œil louche comme le faisaient "les frères ennemis".

Aux bons résultats de cette paix armée M. Bazin ne croit pas. Il estime sans doute, à l'exemple de tous ceux qui ne sont pas aveugles, que la guerre sociale est un fait. Mais, cette situation violente, il pense avec raison qu'on peut la dénouer[2].

La solution qu'il propose a été préparée par une étude attentive des conditions au milieu desquelles se débat la société actuelle en France. Le mal provient de ce que la démarcation qui sépare les classes, au lieu de s'atténuer et de s'effacer, s'accentue chaque jour davantage. L'aristocratie capitaliste a remplacé l'aristocratie nobiliaire ; la soif des dignités s'étanche, mais avec la fureur plus grande encore de l'argent. En face de cette ploutocratie se dresse la horde des gueux, d'autant plus ardente à détrôner l'aristocratie de l'or qu'elle possède moins du pré-

---

[1] L'*Eclair* (18 janvier 1908), de Paris, résume très clairement cette théorie nouvelle du contrat de travail et distingue entre l'idée patronale traditionnelle (louage) et l'idée ouvrière ambiante (achat et vente) en matière de travail."

[2] En cela surtout son livre se distingue de *La Barricade* où M. Bourget prétend n'avoir voulu *qu'observer le fait* de la lutte entre les classes.

cieux métal. Faire disparaître de part et d'autre cette ambition fébrile de richesses matérielles, expliquer à la démocratie la nécessité des inégalités sociales et à la ploutocratie son devoir de justice et de charité à l'égard des miséreux : tel serait le moyen d'enchaîner la révolution qui menace de bondir sur le monde.

Justice et charité sont affaire avant tout de religion. C'est à celle-ci qu'il appartient de rappeler aux foules ces devoirs méconnus. Malheureusement les chefs de la seule vraie religion se tiennent si éloignés des armées en présence que leur voix ne se fait plus entendre. Il faut donc que le prêtre descende vers le peuple, qu'il lui dise à l'oreille les paroles de paix et de réconciliation. Comme de Meximieu s'est rapproché de Cloquet, l'abbé Roubiaux doit redevenir à son tour l'ami de Gilbert et de Michel. La paix sera une réalité le jour où le ministre de Dieu, se plaçant entre les deux combattants, aura poussé le riche à donner au pauvre de son superflu, en outre du juste salaire, et le pauvre à aimer le riche, même si celui-ci lui accorde seulement ce qui lui revient de droit.

Si l'on ne peut guère compter sur un accord entre les nobles et les gueux, on n'est pas un utopiste pour penser que le régime de la séparation religieuse, en forçant le prêtre à attendre sa subsistance de ses ouailles, le contraindra par là même à se rapprocher de la noblesse et du peuple. Il sentira

mieux, quand il sera sustenté directement par les fidèles, le besoin de se dévouer pour eux. Et, puisque cent ans de révolution ont créé dans les vieilles couches de la société une situation qu'il n'est guère possible de changer, il s'attachera à prémunir contre le virus socialiste les générations qui montent à la vie : l'enfance et la jeunesse. Il aidera ces deux forces à se développer dans le calme en empêchant la foi de s'effriter, comme s'effrita la religion de Gilbert Cloquet : "Il abandonnait peu à peu des idées qu'il avait eues, sans éclat et *sans se vanter du changement ;* car il n'était pas sûr de bien faire en changeant de la sorte.... Il cédait à de petites raisons et à *l'universel entraînement*, parce que son esprit n'avait que *peu d'amour* et que sa force était *sans direction*[1]".

*
* *

Dieu merci ! nous n'en sommes pas encore là. Notre suffisance n'est pas arrivée à "se vanter du changement", quand nous laissons se dissoudre notre foi. "L'universel entraînement" nous tourne de préférence au respect de l'autorité, de la religion, de la morale individuelle et sociale. Par le fait même "l'amour" n'est pas éteint dans nos cœurs. Et si, par hasard, la force de notre jeunesse s'était jamais dépensée "sans direction", on peut croire que la concentration des énergies juvéniles qu'opère l'*Association Catholique de la Jeunesse Canadienne*

[1] Page 57.

et la ferme poussée que nos pasteurs ont imprimée à cette œuvre la garantiront pour longtemps contre la séduction des doctrines socialistes. Il lui suffit pour cela de continuer à marcher la main dans la main avec le clergé comme il suffit à ce dernier de ne pas se tenir à distance des jeunes.

Cette union étroite de la jeune génération et de l'autorité religieuse se fait d'autant plus nécessaire que les questions sociales commencent à devenir plus aiguës dans nos centres ouvriers surtout. Pour l'une et pour l'autre, le livre de M. Bazin contient une excellente leçon de choses. Si nos frères du sacerdoce se demandaient quel rôle il leur convient de tenir dans cette lutte qui s'ouvre à peine, ils apprendraient là qu'ils en sont par essence les pacificateurs. L'exemple d'ailleurs leur est venu de haut, si tant est que les deux chefs de notre épiscopat furent les premiers à tendre aux foules aigries le rameau d'olivier. Quand ils auront relu les solutions que fournirent aux questions ouvrières Nos Seigneurs les archevêques de Québec[1] et de Montréal[2], ils connaîtront le meilleur moyen de faire *lever le blé* de la paix sociale.

Février 1908.

---

[1] Turmann (Max.) : *Activités sociales*, P. IV, c. 1, pp. 307-315 (in-12, 393 pp., Paris, Lecoffre, 1906, 3 f. 50).

[2] *Semaine Religieuse*, Montréal, 24e année, V. 47, No 12, 19 mars 1906, pp. 185-195.

M. MAURICE BARRÈS

Le 2 novembre en Lorraine et le régionalisme.

Longtemps la mode voulut, à Paris surtout, qu'on se moquât de ce qu'on appelait "la province". En particulier, les efforts des petits bourgeois pour se distinguer de la plèbe et se hausser jusqu'à la noblesse offrirent un thème aux railleries faciles. La manie devint telle qu'on put entrevoir le moment où, après s'être ridiculisés les uns les autres, Français de la capitale et Français de "la province" finiraient par se méconnaître et s'ignorer.

Un mouvement de protestation commença au siècle dernier. Ce fut à l'heure où un inconnu, ce Mistral dont le nom aujourd'hui enchante l'Europe entière, présenta à Lamartine son idéale *Mireio*. Le poète reprit son instrument des grands jours pour célébrer la touchante beauté de l'œuvre[1]. Il affirma que "la province" elle-même pouvait enfanter des génies et sonna pour elle peut-être l'heure de la rétribution. Le bruit argentin de sa voix fut répercuté en un écho sonore lorsque, en 1854, naquit le *Félibrige*, cette union des lettrés de la Provence qui attira sur les œuvres de ses membres l'attention de la France. En 1900, M. René Bazin

---

[1] *Entretiens de littérature*, 40. — Cf. *Revue hebdomadaire*, 29 mai 1909.

vint à leur aide en blâmant les romanciers assez malappris encore pour puiser dans "la province" les caractères faux de leurs élucubrations[1].

En même temps que la capitale apprenait ainsi la survivance de sa voisine, celle-ci s'agitait pour prouver aux Parisiens la vérité de son existence. Cette restauration se produisit dans la littérature surtout. C'est elle que l'on entend désigner quand on parle de *régionalisme* ou de *provincialisme*.

I

La tendance régionaliste crée, chez les habitants des provinces, une exaltation qui les leur fait aimer, les pousse à s'y attacher, à n'en point sortir, à dédaigner même ce qui n'est pas elles. Pour un berrichon, il est presque exact de le dire, le Berry est toute la France, comme la Normandie l'est pour un normand. De cette fidélité naît une propension chez les provinciaux cultivés : ils cherchent à perpétuer les traditions qui ont fait leurs petites patries ce qu'elles apparaissent. Pour cela, ils étudient leur province dans ses hommes d'Etat, ses écrivains, ses artistes, dans son climat et sa végétation, dans ses monuments, ses institutions et ses coutumes, celles du passé comme celles du présent.

"Documentés" de la sorte, s'ils manient la plume, au lieu de s'adresser à la France entière pour lui emprunter des sujets d'inspiration, au lieu de pein-

[1] *Questions littéraires et sociales*, art. IV.

dre l'âme et la vie humaine en général, ils se confinent chez eux. Leurs œuvres reproduisent des impressions locales, décrivent l'existence de la province, restaurent le langage de ses habitants, exaltent ses héros, ressuscitent les scènes militaires dont elle fut jadis le théâtre, en un mot exhibent un corps alsacien, breton, provençal ou vendéen, revêtu du costume vendéen, provençal, breton ou alsacien. Aucun genre plus que le roman n'a vite pris ce caractère, si ce n'est la poésie descriptive.

Un rapide développement suivit l'éclosion tardive de cette tendance régionaliste. M. Charles Brun en a marqué les étapes dans une monographie récente que complétera bientôt une étude plus théorique[1]. Les données en sont *illustrées* par l'esquisse d'une géographie littéraire de la France provinciale dont M. de Beaurepaire-Froment a pourvu le mince volume. On y voit figurer, après le défilé de trois cents poètes ou prosateurs, tout un groupe d'anthologies régionales, la liste des provinces poétiques à l'heure actuelle et le catalogue des deux cents écrivains environ qui composent le *Félibrige* provençal.

Certains de ces écrivains se sont tellement identifiés avec leur terroir que leur œuvre en est devenue

[1] *Les littératures provinciales* (in-12 carré, 101 pp., Paris, Bloud, 1907, 2 fr. 50). Voir aussi la *Bibliothèque Régionaliste* de la librairie Bloud et *Les Pays de France* (Librairie Nationale, Paris, 85, rue de Rennes), ou encore Casella et Gaubert : *La Nouvelle Littérature*, 1895-1905, P. II, c. 5, pp. 221-231 (in-12, 307 pp., Paris, Sansot, 1906, 3 fr. 50).

comme l'expression vivante. Le reflet des Ardennes perce à travers les pages de Taine ; celles de Le Goffic et de Botrel distillent le parfum des landes de la Bretagne ; Mistral, Aicard et Praviel chantent les gais paysans de Provence ; l'âme attristée de l'Alsace-Lorraine pleure entre les lignes de M. Barrès et d'Erckmann-Chatrian ; avec Ferdinand Fabre on parcourt les Cévennes comme on suit, avec M. René Bazin, les méandres de la Loire et les routes du pays nantais ou angevin. Et, parmi tous ces écrivains, ce sont presque les plus fervents adeptes du régionalisme qui portent aujourd'hui les plus grands noms de la littérature française, du roman surtout : de quoi ne manquent guère de se gaudir les champions de la cause provinciale.

Cette cause compta des soldats jusqu'en dehors de France, dans les pays qui y tiennent par l'origine, la mentalité ou la langue. Sans parler de la Suisse romane ou de la Belgique flamande[1], elle n'a pas eu de peine à obtenir en Canada la faveur des lettrés. Crémazie, malgré sa lettre paradoxale sur l'impossibilité de créer une littérature canadienne[2], la seconda cependant. On connaît les efforts assez maladroits de l'abbé Casgrain, les tentatives un peu plus heureuses de Fréchette et de M. Pamphile Lemay, les *Aspirations* de M. Chapman et l'annonce de ses *Rayons du Nord*.

---

[1] Rossel (V.) : *La littérature française hors de France*, ouvrage peu recommandable par l'esprit qui l'anime.

[1] *Œuvres*, préface.

Depuis quelques années surtout on s'est avisé qu'il était temps de "nationaliser" davantage notre littérature. Si l'on exagéra en défendant presque à nos écrivains de sortir de leur terroir et d'exprimer des sentiments généraux, on nous demandait avec raison de faire la part plus large à l'étude et à la description de notre pays, à la manifestation de l'âme canadienne. C'est la thèse ainsi comprise que développa M. l'abbé Camille Roy dans une de ses conférences sinon les plus claires, du moins les plus nourries d'idées[1] ; c'est la doctrine que nous avait enseignée déjà un de nos amis étrangers, M. Charles ab der Halden[2].

La réalité répondit bientôt à ces aspirations. La *Société du Parler français* s'acharnait à conserver notre vieux langage et à le débarrasser de la gangue dont menaçaient de l'encercler les infiltrations d'un argot modernisant. L'on vit les collèges ne plus proposer, aux concours du baccalauréat, que des sujets empruntés, pour la composition française, à l'histoire canadienne. Des professeurs songèrent à rédiger des manuels exprès pour nous et à les illustrer de spectacles de chez nous. *L'Enseignement Primaire* ouvrit une source nouvelle d'information aux enfants de nos écoles et l'*Association Catholique de la Jeunesse* inscrivit les études nationales en tête de son programme d'action. Ce fut une poussée générale qui semble ne devoir plus se ralentir.

[1] *Essais sur la littérature canadienne*, 1ère série, pp. 345-76.
[2] *Études sur la littérature canadienne française*, p. 124.

L'on a raison d'orienter de ce côté l'effort littéraire. Si la thèse régionaliste a produit en France un effet merveilleux, on ne voit guère pourquoi, la même cause persistant, le même et heureux résultat n'en découlerait pas parmi nous.

*
* *

A force de s'attacher à leur province par leurs études, les écrivains de l'école s'aperçurent qu'on avait laissé s'enfouir, sous les massifs apports de la capitale et de l'étranger, tout un dépôt de traditions, de vérités et de sentiments, qui jadis constituaient la plus respectable part du domaine régional. Ils comprirent que, pour s'être *déracinés*[1], les habitants des provinces avaient vu s'étioler le meilleur d'eux-mêmes. Et ils en conclurent que, si le mal empirait, on ne transmettrait aux descendants qu'un héritage amoindri de ses éléments les plus purs et grossi d'autres parts qui l'appauvrissaient au lieu de l'enrichir.

En même temps, la désorganisation politique et morale menaçait de bouleverser la grande patrie française. La ruine s'annonçait par la désertion des campagnes, l'abandon du pays natal, la dispersion des familles terriennes et la dilapidation des biens patrimoniaux. La grandiose idée de la tradition et le sentiment de la solidarité qui unit les membres de la petite patrie s'éveillaient aussi dans les âmes.

[1] Barrès (M.) : *Les Déracinés.*

Toutes ces causes soufflant en même temps poussèrent les régionalistes vers d'autres bords et firent surgir une doctrine qui semble capable de régénérer la France et de la sauver peut-être. N'y eût-il que ce fait pour prouver l'influence au moins partielle de la littérature sur la société, à lui seul il suffirait à établir cette vérité. Cette constatation devrait engager les lettrés à mieux comprendre le rôle considérable que leur art leur permet de tenir dans le drame social.

Les fondements de cette doctrine se réduisent à quelques propositions. Le capital des richesses intellectuelles, matérielles et morales, que nous détenons aujourd'hui, ce n'est pas nous qui l'avons accumulé. Il est le résidu des sacrifices que se sont imposés les générations successives de nos ancêtres pour nous préparer, à nous leurs descendants, une vie de loisir, d'étude et de pensée. Quand elles nous l'ont transmis en héritage, elles nous tracèrent le double devoir et d'en conserver intactes toutes les parcelles et de l'accroître par notre labeur personnel, afin que nous le déversions plus considérable aux mains de nos fils chargés de l'augmenter à leur tour. Dès lors, si chaque province s'applique à développer ses ressources régionales, si chaque famille de ces provinces s'efforce d'amplifier son apanage domestique, la grande patrie, issue de l'agrégat de toutes les familles et de toutes les provinces, verra son patrimoine national non plus s'effriter, mais se dilater en étendue et en quantité.

Or, rien ne diminue autant la valeur individuelle, familiale ou provinciale, que la manie de *se déraciner*, d'abandonner l'enclos paternel, de déserter la petite ville ou le hameau natals, pour chercher dans la grande cité une vie plus luxueuse. On y cueille, avec des idées auxquelles son esprit n'est pas naturellement adapté, un amoindrissement de sa valeur morale qui n'aboutit qu'à désemparer la nation elle-même en disloquant ses membres.

La conclusion légitime, c'est qu'il faut couver le patrimoine familial, ne pas fuir la province où ont vécu ses ancêtres non plus que le champ funèbre où ils dorment, y revenir sans cesse, si on a dû les quitter, pour y entendre la voix de ses morts qui y parlent, pour y prendre conseil, avant d'agir, de toute son ascendance et y songer à ceux qui viendront après soi. Ainsi, la force de chaque province se soutiendra par le maintien même de la communauté de vie entre ses enfants passés, présents et futurs. La nation tout entière conservera sa pleine vigueur et saura mieux défendre, contre les invasions latentes de l'étranger, l'intégrité de son génie comme de son territoire.

De cet enseignement fécond Auguste Comte avait déjà posé le principe quand il disait : "L'humanité se compose de plus de morts que de vivants". C'est sur lui que s'appuyait M. de Voguë en écrivant son livre au titre assez énigmatique : *Les morts qui parlent*. Brunetière le développait dans la plupart de

ses conférences, surtout dans le discours qu'il prononçait au lycée Lakanal le 31 juillet 1894[1]. La même théorie inspirait l'allocution sur *La solidarité* que M. Jules Lemaître faisait entendre le même jour au lycée Charlemagne[2]. Récemment enfin l'historien Pierre de la Gorce la rappelait aux membres de la Conférence Olivaint[3].

Le produit nouveau trouva un débouché dans le roman surtout. Par une mystérieuse coïncidence, à l'heure même où la France n'avait besoin de rien tant que d'une réforme sociale, le genre se tournait à l'exposé des problèmes sociaux et plusieurs de ses principaux représentants s'étaient formés à l'école de Le Play, l'école du retour à la tradition. Aussi, quoique venus de points fort différents, MM. Henry Bordeaux, Maurice Barrès et Paul Bourget se rencontrèrent-ils sur le même terrain.

Le dernier, s'inspirant de la doctrine, écrivait dès 1888 cette page si expressive de ses *Études anglaises:* "Des aïeux, nobles ou roturiers, nous en avons tous, dont le sang coule maintenant encore dans nos veines... Ils allaient, venaient, pensaient, sentaient et de ces allées et venues, de ces pensées et de ces sentiments, une portion ou grande ou petite revit en nous, indestructible. Mystère effrayant, que la trame dont est fait notre être ait été tissée à une

---

[1] *Éducation et instruction*, appendice. — *Discours académiques*, II.

[2] *Les Contemporains*, VI, pp. 377 et seq.

[3] *Les Facultés catholiques de Lille*, 5e année, No 10, oct. 1909.

époque si éloignée de nous et pourtant si voisine, époque où nous existions déjà en un certain sens puisque les éléments dont est composée notre personne s'y trouvaient tous formés et identiques à ce qu'ils sont aujourd'hui ! Cette rêverie qui me tourmente à cette minute a peut-être commencé dans la tête d'un de mes ancêtres inconnus, dans un paysage que je ne verrai jamais et qui cependant influe sur moi... *Il y a de la mort derrière toute notre existence vivante d'aujourd'hui.* Nos passions et nos bonheurs sont comme des habits de louage et qui ont déjà servi. Nous en userons quelques jours à peine, pour les passer à d'autres, et ainsi de suite jusqu'à l'accomplissement des temps[1]". Puis, omettant les autres déductions qu'appelle cette prémisse, il en concluait, ouvertement dans *L'Etape*, plus discrètement dans *L'Emigré*, qu'on a toujours tort de briser avec sa province ou au moins avec sa caste.

M. Barrès, parti de l'égoïsme le plus absolu[2], se ressaisit le jour où il reprit contact avec sa terre d'Alsace-Lorraine et, dès ce moment, entreprit une campagne de prosélytisme. Des *Déracinés* à *Colette Baudoche*, son dernier livre, toute son œuvre se résume en un cri : "Alsaciens et Lorrains, si vous voulez demeurer de bons Français, ancrez-vous à la terre de vos morts, prêtez l'oreille à leur voix d'outre-tombe et restez fidèles à ses prescriptions !"

---

[1] Pages 204-5 de l'édition définitive (1906).

[2] *Le culte du moi* (*Sous l'œil des Barbares*. — *Un homme libre*. — *Le Jardin de Bérénice*).

Le même enseignement se dégage des quatre derniers romans de M. Henry Bordeaux[1]. Rien [illegible] surtout comme *Les Roquevillard*. Pour libérer son fils accusé de détournement, un vieux notaire doit vendre le patrimoine que se sont transmis de main en main vingt générations d'ancêtres. Avant de s'y résoudre, il monte sur la butte qui surplombe le domaine entier. Tout à coup il voit surgir l'armée formidable de ses ascendants qui l'interpellent avec énergie : "Perds la Vigie, s'il le faut : mais sauve l'honneur de notre nom. Une terre se rachète, la vertu d'une race ne se rachète pas"[2]. Rentré chez lui, il se rend à l'audience où Maurice va comparaître, évoque le souvenir des grands morts de sa famille et sauve ainsi à la fois sa propriété, son fils et sa race. Mais alors, prenant par la main l'insensible défalcataire, il le conduit sur les tombes où côte à côte dorment ses aïeux. Là, appuyé sur l'épaule du prodigue, il l'adjure en ces termes qui résument toute la théorie sociologique et tout le roman : "C'est ici l'image de ce qui dure. Le culte des morts, c'est le sens de notre destinée immortelle. Qu'est-ce que la vie d'un homme, qu'est-ce que ma vie *si le passé et l'avenir ne leur donnaient leur véritable sens ?* Tu l'avais oublié lorsque tu poursuivis ton désir individuel. *Il n'y a pas* [illegible] et il n'y a de bonheur que dans la terre-

[1] *La peur de vivre.* — *Les yeux qui s'ouvrent.* — *La croisée des chemins.* — *Les Roquevillard.*

[2] Pages [illegible] et p. [illegible].

tude. On sert sa famille, sa patrie, Dieu, l'art, la science, un idéal. Honte à qui ne sert que soi-même ! Toi, tu trouvais en nous ton appui, mais aussi ta *dépendance*. L'honneur de l'homme est *d'accepter sa subordination*"[1].

Sous cette forme nouvelle on reconnaît pourtant le dogme catholique qui s'enveloppe. Il n'y a rien là qui doive étonner. Une doctrine qui prêche la fidélité aux traditions nationales, quand elle s'applique à un pays d'un catholicisme quinze fois séculaire comme l'est celui de la France, doit rencontrer la tradition catholique à la base même de sa structure. En fait, c'est la foi chrétienne qui inspire la vie comme l'art de M. Bordeaux[2]. Elle a ramené à sa pratique le traditionaliste Paul Bourget. Elle conduira tôt ou tard au bout du chemin le romancier Barrès qui a écrit *Au service de l'Allemagne* et *Colette Baudoche*, le député Barrès dont la voix se faisait à la Chambre française, le 28 octobre 1901, le porte-parole si convaincu de l'Eglise[3].

Il faut l'entendre lui-même exposer comment il écoute et comprend le langage de ses morts, avec quelle passion il aime son Alsace-Lorraine, pour savoir quel fervent adepte il est devenu du régionalisme ou provincialisme. Malgré sa terminologie

---

[1] Page 363 (6e édition).

[2] Réserve faite, bien entendu, de certaines peintures que gâtent des couleurs trop crues. La même observation vaut pour les deux autres auteurs que nous citons.

[3] *Vingt-cinq années de vie littéraire*, appendice.

parfois abstraite, le chapitre est un des plus émus qu'ait produits la littérature sociologique de notre temps[1].

II

"Le jour des Morts est la cime de l'année. C'est de ce point que nous embrassons le plus vaste espace. Quelle force d'émotion si la visite aux trépassés se double d'un retour à notre enfance! Un horizon qui n'a point bougé prend une force divine sur une âme qui s'use. — *Le 2 novembre en Lorraine*, quand sonnent les cloches de ma ville natale et qu'une pensée se lève de chaque tombe, toutes les idées viennent me battre et flotter sur un ciel glacé, par lesquelles j'aime à rattacher les soins de la vie à la mort."

Deux idées, l'une générale, l'autre propre à l'écrivain, composent cette entrée en matière. M. Barrès note d'abord la puissance universelle d'évocation que possède le jour des Morts : il compare cette date au sommet d'une montagne. De la hauteur l'œil s'étend sur le vaste espace qu'occupèrent jadis les trépassés auxquels on fait visite ce jour-là ; leur souvenir, qui envahit aujourd'hui la solitude, monte soudainement à la mémoire. Instinctivement on descend dans son propre cœur pour se mesurer avec eux. Constatant, par cet examen, que l'horizon si longtemps perçu par les aïeux n'a point changé alors

[1] *Amori et Dolori sacrum* (*La mort de Venise*), p. 275 et seq.

qu'on n'a cessé soi-même d'évoluer en s'usant, de ce *constraste* on tire une conséquence : la pensée des ancêtres, qui au début émouvait l'âme seulement, finit par l'étreindre comme si pesait sur elle la force d'un Dieu.

L'auteur est fils de la Lorraine. Cette force divine semble doubler quand elle le circonvient sur le sol natal où dorment ses morts. Chaque son de la cloche qui s'agite (*élément physique* de la description) suscite une pensée de chaque tombe *(élément moral)*. Toutes ces pensées réunies forment comme un nuage qui flotte dans l'air gris (1ère *métaphore*) ou comme une vaste mer dont les vagues viendraient le battre au visage (2ème *métaphore*). L'observateur coordonne ses pensées personnelles à celles qui jaillissent des tertres ; il console les soucis d'un présent qui le tourmente par le souvenir d'un passé qui l'apaise.

*
* *

Il affirme ainsi l'heureuse influence qu'exerce sur l'orientation de l'esprit et la conduite de la vie la familiarité avec les défunts en général, avec les morts surtout de la terre natale. C'est la *thèse* que M. Barrès entreprend de démontrer.

"Certaines personnes se croient d'autant mieux cultivées qu'elles ont étouffé[1] la voix du sang et

[1] L'équilibre de la phrase exigerait peut-être que M. Barrès eût écrit : "d'autant *mieux* cultivées qu'elles ont *davantage* étouffé."

l'instinct du terroir. Elles prétendent se régler sur des lois qu'elles ont choisies délibérément et qui, fussent-elles très logiques, risquent de contrarier nos énergies profondes. — Quant à nous, pour nous sauver d'une stérile anarchie, nous voulons nous relier à notre terre et à nos morts."

Cette action mystérieuse de l'outre-tombe sur la vie, il est des hommes qui cherchent à la nier en s'y soustrayant. Une *métaphore* biblique compliquée d'un *zeugma* nous les montre s'évertuant à "étouffer la voix du sang" et à réprimer "l'instinct du terroir". Pourquoi s'imposent-ils un impossible labeur? Avant tout, c'est pédantisme : on croit paraître ainsi "plus cultivé". C'est encore affaire d'égoïsme orgueilleux : on estime qu'on se conduira mieux si on met au rancart la manière de penser et de vivre des ancêtres pour soumettre son existence à des lois qu'on s'est forgées soi-même.

Contre un tel aveuglement M. Barrès proteste avec énergie au nom de l'expérience. La ligne de conduite qu'on se trace sans suivre celle des aïeux peut être conforme à la raison, elle développe peut-être la puissance de l'individu, mais elle ne concourt pas à l'expansion de la race dans le sens de ses traditions. Au contraire, elle place l'individu en rupture de ban avec le passé : dès lors elle maintient dans l'anarchie. L'anarchie, au lieu d'édifier, ne sait jamais que détruire.

L'écrivain veut encore protester par sa conduite personnelle. A ses yeux, c'est un crime pour l'in-

dividu de vivre détaché des siens, de s'isoler d'eux comme une branche séparée du tronc sur lequel la nature même l'avait entée. On n'est qu'un anneau dans une longue chaîne : on devient un anarchiste quand on la rompt en s'en arrachant. Pour échapper à cette anarchie, il *veut* "se relier à sa terre et à ses morts", reprendre donc la mentalité et le genre de vie des siens. M. Barrès insinue ainsi l'inspiration qui dorénavant guidera toute sa carrière : la fidélité aux traditions familiales et régionales. Puisque ses pères ont été religieux, il le sera ; catholiques, il le sera ; amis de l'ordre, il le sera ; soucieux de la prospérité nationale plus que de leur intérêt personnel, il le sera !

C'est un spectacle touchant de voir cet homme, concentré jusque-là dans la contemplation et l'exaltation de son moi, briser ainsi avec un passé qui lui a fait verser bien des sueurs, jeter au loin sa défroque coûteuse et s'abriter sous le manteau de ses aïeux. "O ma Lorraine !" semble-t-il dire," quand bien même tous relâcheraient les liens qui les unissent à toi, je ne romprai pas les miens : *etiamsi omnes, ego non !* Anneau, séparé de la chaîne atavique par mon orgueil, *je veux* m'y rattacher par conviction".

En fait, si M. Barrès consent à rentrer dans la ligne, il n'obéit pas à un pur sentiment. C'est la raison plutôt qui l'a conduit à ce qu'il appelle la *discipline de l'acceptation.* Les motifs se font pres-

sants sous sa plume et s'ordonnent en une solide et *philosophique dissertation :*

"Quelque chose d'éternel gît en nous dont nous n'avons que l'usufruit, mais cette jouissance même est réglée par les morts. ...L'individu, son intelligence, sa faculté de saisir les lois de l'univers! Il faut en rabattre! Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous. Elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions physiologiques. Il n'y a pas d'idées personnelles! Les idées même les plus rares, les jugements même les plus abstraits, les sophismes de la métaphysique la plus infatuée sont des façons de sentir générales et apparaissent nécessairement chez tous les êtres de même organisme assiégés par les mêmes images. Notre raison, cette reine enchaînée, nous oblige à placer nos pas sur les pas de nos prédécesseurs ;... c'est que nous sommes le prolongement et la continuité de nos pères et mères."

Si la forme de cette démonstration est empruntée, pour sa partie principale, à la langue du droit, le fond même en repose sur la théorie de la connaissance et de l'origine des idées.

Ne nous cachons pas cependant l'apparence de concession que fait M. Barrès à la doctrine sensationniste. Que celle-ci confonde l'idée avec une image, une portion d'image ou une fusion d'images semblables, elle laisse inexpliquée la force de géné-

ralisation de l'intelligence[1]. M. Barrès ne l'ignore sans doute pas. Aussi, en considérant nos idées comme une résultante de nos "dispositions physiologiques", il entend, croyons-nous, n'en délaisser que pour l'instant l'aspect proprement spirituel afin d'insister davantage sur le rôle préparatoire que tiennent, à l'égard de notre connaissance, les sensations et les images qui en sont le point de départ nécessaire. Cette relégation partielle est un besoin de sa thèse.

Le même besoin lui fait exagérer, semble-t-il, l'influence qu'exercent sur nos jugements des dispositions physiques "très anciennes". Si, dans l'élaboration de nos images et sensations, il attribue à l'hérédité ou atavisme une part tellement prépondérante qu'"il n'y ait point en nous d'idées personnelles", il faut donner à cette affirmation une valeur non pas métaphysique et absolue, mais relative et morale. L'hérédité, M. Barrès le sait encore, n'exerce pas sur nous une pression assez inéluctable pour que nous ne puissions penser sans recourir aux images familières à nos ancêtres. Elle agit peut-être sur la nature de nos sensations, sources premières de l'idée : nous ne voyons guère qu'elle puisse intervenir dans l'opération intellectuelle proprement dite.

Abrités derrière cette double réserve, nous sommes à l'aise pour reconnaître l'enchaînement logique de l'argumentation.

[1] Peillaube (Père) : *Théorie des concepts*, Parties I et II (in-8, 466 pp., Paris, Lethielleux, 7 fr. 50).

Nous croyons parfois que nos idées nous viennent de nous-mêmes et nous nous en glorifions comme un maître de sa propriété. Honte à nous ! Oublions-nous donc que nous avons reçu la vie d'une longue lignée d'ascendants et que, dès lors, les pensées que nous estimons nôtres sont en réalité leurs pensées infusées en nous avec leur chair et leur sang ? Nos idées procèdent d'images, les images naissent des objets qui nous entourent : ces spectacles, qui donc nous permet de les contempler si ce n'est nos aïeux ? N'est-ce pas eux qui, avec la vie, nous ont transmis l'héritage du domaine familial et provincial où notre enfance a cueilli ses premières et ineffaçables impressions ? Si nous étions nés au sein d'autres familles et sur un autre territoire, aurions-nous été frappés des mêmes objets et concevrions-nous les mêmes idées que celles dont nous nous attribuons le mérite ? Vous le voyez bien ! conclut le logicien : "quelque chose d'éternel gît en vous", dans votre esprit, des images qui ne s'y seraient pas fixées sans votre ascendance tout entière et dont la présence vous empêche de revendiquer la *propriété* de vos idées. Vous en avez la *possession*, c'est vrai, mais à la façon d'un usufruitier. Celui-ci jouit du domaine parce que seulement le maître y consent et dans la mesure encore où il autorise la jouissance. Et ce domaine enfin, l'usufruitier doit le restituer au propriétaire, après l'avoir non seulement conservé intact, mais accru, augmenté, développé, enrichi ! Ainsi de nos idées, de nos pensées, de nos

jugements, de toute notre "métaphysique infatuée".

Mais à qui répondre de l'emploi que nous aurons fait de cet apanage héréditaire et à qui le restituer, puisque les propriétaires sont morts? Leur disparition même ne nous en constitue-t-elle pas les dispensateurs souverains? Et l'impitoyable dialecticien de répondre : A Dieu ne plaise! Vos aïeux ont disparu, vous disparaîtrez à votre tour : croyez-vous que votre famille, votre province, votre nation s'aboliront avec vous? Comme vous ne formiez qu'un avec vos pères, vous ne formez qu'un aussi avec vos descendants. C'est entre leurs mains, comme il est passé aux vôtres, que doit tomber le domaine ancestral. De fait, non seulement nous continuons les morts "qui pensent et parlent par nous", mais notre postérité nous continuera. Et ainsi, ancêtres qui ont fondé le domaine, vivants qui le détiennent actuellement, descendants qui en hériteront : ces trois anneaux se soudent en une seule chaîne, ces trois êtres se confondent en un même être. Si donc nous voulons que nos fils nous continuent et nous restent fidèles, il faut que, nous, nous demeurions d'abord fidèles à nos aïeux et que nous les continuions.

Pour vaincre les dernières hésitations et faire mieux comprendre sa pensée, M. Barrès ajoute, à ces *comparaisons* tirées du droit, des arts mécaniques et de la biologie sociale, d'autres *exemples* qu'il emprunte à l'art de l'architecte et de l'entrepreneur. Accumulez sur un monument les motifs d'ornemen-

tation : vous n'en changerez pas le type architectural. Bouleversez les dispositions primitives d'une maison : la demeure reste la même sans que varient les moellons ou les assises. Ainsi en est-il des générations familiales. Telle branche de la famille, tel individu de cette branche acquerront dans l'avenir des qualités que les membres vivants ne possèdent pas : nous, les membres actuels, nous en possédons que nos ancêtres n'avaient pas acquises : c'est là "une plus grande complexité" due à "l'action de la vie ambiante". Mais le fond, l'esprit familial ou provincial, n'en est pas changé ; cette action ne nous enlève pas notre nature atavique et nous formons toujours la même et unique famille, la même et unique province. Nous n'avons pas le droit de perdre cet *air provincial ou familial* que nous avons reçu non pour le défigurer, mais pour l'embellir et le transmettre plus radieux à notre postérité.

Appuyé sur une démonstration aussi serrée, le dialecticien peut lancer sa conclusion comme un cri de victoire. Il la transforme en une *image* encore. Notre raison est une reine sans doute ; elle est une esclave aussi. Les principes l'enchaînent comme ses menottes un prisonnier. Le principe, nous l'avons posé : *Tout ce que nous possédons, nos idées surtout, nous a été transmis par nos pères et en simple usufruit.* Il ne reste qu'une seule conséquence possible : *Nous devons remettre à nos descendants le domaine dont nous n'avons que la jouissance et dont nos aïeux demeurent éternellement les proprié-*

taires, dès lors l'accroître ou au moins le conserver intact; pour cela, placer nos pas sur les pas de nos prédécesseurs. Cette expression finale, si pleine de sens et essentielle dans le vocabulaire barrésien, M. Bourget ne la rejetterait certainement point, lui qui intitule l'un de ses livres *Les pas dans les pas*[1].

Ainsi se clôt cette thèse que nous avons décomposée et détaillée pour la faire mieux entendre. S'il s'agit d'en apprécier la valeur, il faut d'abord reconnaître qu'elle n'est guère originale en son fond. Elle repose sur une des assertions les plus éprouvées de la philosophie sociale. D'après cette science, l'individu n'est pas le fondement de la société civile et politique; c'est la famille qui constitue la vraie *cellule sociale.* L'individu ne vaut donc qu'en considération de la solidarité qui l'unit aux autres membres de sa famille. Sur cette prémisse devenue un truisme[2] les philosophes régionalistes ont étayé leur argumentation. Ils poursuivent: Or, la famille ne se compose pas seulement de ses membres actuels: elle comprend, unis malgré la distance des lieux et l'intervalle des temps, tous ceux qui l'ont commencée jadis, tous ceux qui la continuent aujourd'hui, tous ceux qui la perpétueront jusqu'à son extinction définitive. On en est donc un membre défalcataire si on laisse se perdre un seul élément des traditions

[1] *L'Eau profonde. — Les pas dans les pas.*

[2] Antoine (Père): *Cours d'économie sociale*, 2e édition, 1899, pp. 91-2.

qui en soutiennent la vie morale, traditions de foi, d'honneur, de pensée ou d'action.

M. Barrès relève, par un accent vraiment personnel, l'exposé de cette théorie partiellement assez ancienne. On aura été frappé de sa rigueur logique. La pointe sèche d'ironie qui s'y tourne contre les prétentions de l'individu n'est pas là pour déplaire : le grand adversaire de l'individualisme contemporain, le critique Brunetière, a dû sourire d'aise en la saisissant. Assez rarement, nous semble-t-il, M. Barrès a su atteindre à cette netteté des divisions, à cette simplicité des transitions. Sous sa plume les images s'entassent, métaphores ou comparaisons ; à travers elles miroite la pensée. Les figures venues de partout, du droit, de la physiologie, des arts libéraux, y voisinent avantageusement avec le vocabulaire abstrait requis par le ton même de la dissertation philosophique. Et des expressions largement significatives, comme "quelque chose d'éternel gît en nous", "placer ses pas sur les pas de ses prédécesseurs", complètent l'évocation magique de cette page où domine la grande ombre de la famille, chaîne immense dont les anneaux se tiennent solidement unis pour parer les coups du temps.

"Celui qui se laisse pénétrer de ces certitudes abandonne la prétention de sentir mieux, de vouloir mieux que ses père et mère. Il se dit : Je suis eux-mêmes. De cette conscience quelles conséquences

dans tous les ordres il tirera! quelle acceptation! Vous l'entrevoyez : c'est tout un vertige délicieux où l'individu se défait pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation, dans des milliers d'années que n'annule pas le tombeau. — *Je dis au sépulcre : Vous serez mon père.* Parole abondante en sens magnifiques! Je la recueille de l'Eglise dans son sublime Office des Morts. Toutes mes pensées, tous mes actes essaimeront d'une telle prière — effusion et méditation — sur la terre de mes morts."

Pour M. Barrès, et pour ses lecteurs peut-être, l'exposé qu'il vient d'établir est à base de "certitudes" : le mot nous apporte comme le résumé de sa pensée. Quand ces vérités ont conquis un esprit, les *conséquences* en sont des plus bienfaisantes.

D'abord, constatant qu'on ne saurait socialement rompre avec ses ancêtres, on renonce à l'orgueil d'être autre qu'ils ne furent : pour employer encore un terme essentiel de la langue barrésienne, on *accepte* de ne penser ni n'agir autrement qu'eux. C'est le coup de mort donné à l'individualisme moral et intellectuel. On se dépouille donc de ses idées personnelles, on se "défait" de soi ; et, de même que l'alpiniste malheureux, emporté par l'effrayant vertige de l'avalanche, abandonne à chaque arête du glacier un lambeau de son être jusqu'à ce qu'il se confonde enfin, au terme de la chute, avec la grande mêlée des morts ses devanciers, de même,

quand on se livre au vertige, "délicieux" cette fois, d'un retour vers le passé de sa famille et de sa province, c'est au contraire avec joie qu'on dépose peu à peu sa propre personnalité pour s'assimiler aux siens, à sa race et à sa nation, les seuls êtres "que n'annule pas le tombeau". Par cette *métaphore* grandiose M. Barrès semble protester humblement contre la manie orgueilleuse qu'il éprouva, au début de sa carrière, de pratiquer le *culte* exclusif *du moi*[1].

La figure se complète par la suivante, véritable effusion : le chrétien y exprime, à l'aide d'un souvenir pieux, le résultat qu'opère, dans son âme à lui, la doctrine nouvelle. Dorénavant il fera du tombeau de ses pères l'école de sa vie, la source de ses pensées, la ruche où il distillera ses idées et d'où elles s'envoleront, comme un essaim d'abeilles, pour faire entendre de par le monde leur gracieux bourdonnement. C'est une seconde phase qui s'ouvre dans la carrière de l'écrivain ; la rupture avec son propre passé le rattache au passé de sa famille et de sa race, passé de foi sincère et de patriotisme chevaleresque[2]. On le voit aussi : le soin de l'image pittoresque n'est pas moins constant chez lui que la recherche des idées traditionnelles et donc élevées.

---

[1] Cf. ses trois volumes cités plus hauf.

[2] S'il n'est pas arrivé au bout de son évolution religieuse, on sent l'énorme distance que M. Barrès a déjà parcourue quand on lit ses discours contre l'antimilitarisme, contre l'accaparement par l'État des fondations de messes (28 octobre 1907), contre le monopole de l'enseignement officiel (janvier 1910).

La métaphore qui nous occupe ne serait-elle pas un souvenir de Virgile? On se rappelle que le poète des *Géorgiques* fait naître les abeilles des cadavres en putréfaction des animaux.

"Les ancêtres que nous prolongeons ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne. C'est en maintenant sous nos yeux l'horizon qui cerna leurs travaux, leurs félicités ou leurs ruines, que nous entendrons le mieux ce qui nous est permis ou défendu. De la campagne, en toute saison, s'élève le chant des morts. Un vent léger le porte et le disperse comme une senteur. Que son appel nous oriente! Le cri et le vol des oiseaux, la multiplicité des brins d'herbe, la ramure des arbres, les teintes changeantes du ciel et le silence des espaces nous rendent sensible, en tous lieux, la loi de l'éternelle décomposition; mais le climat, la végétation, chaque aspect, les plus humbles influences de notre pays natal nous révèlent et nous commandent notre destin propre, nous forcent d'accepter nos besoins, nos insuffisances, nos limites enfin et une discipline; car les morts auraient peu fait de nous donner la vie, si la terre, devenue leur sépulcre, ne nous conduisait aux lois de la vie."

Cette grande leçon donnée par les morts, ne l'entend pas qui veut: ces conséquences de leur enseignement ne se produisent pas chez le premier venu. Il faut se soumettre à certaines *conditions* pour bien comprendre la voix des trépassés.

La condition essentielle, c'est qu'on ne se *déracine*[1] pas, qu'on reste soumis à l'action de la terre natale, qu'on garde ses yeux fixés sur l'horizon qui circonscrivit l'existence, heureuse ou malheureuse qu'importe, mais nécessairement laborieuse, des ancêtres.

Pourquoi? C'est là surtout, du fond de la terre où ils reposent, que les morts chantent leur leçon[2]; c'est que, ce chant que distille leur tombe comme la rose son parfum, aucune brise ne l'apporte plus fidèlement que celle du terroir où il prend naissance. Plus loin, on est trop loin pour en percevoir la véritable intensité.

En une phrase parfaitement cadencée M. Barrès aligne toutes les mesures et toutes les notes de ce cantique : par une *antithèse* ingénieuse il en distribue les parties entre deux voix, celle de la nature environnante qui proclame la destruction de toute matière, celle de la nature provinciale qui affirme la persistance du lien entre les ancêtres et leurs descendants de tous les temps et de tous les lieux. Cet hymne alterné se résume dans le cri de victoire que lance à la mort individuelle et physique la famille convaincue de sa survivance collective et morale. *Vous périrez comme nous périssons*, disent en chœur

[1] Barrès, *Les Déracinés*, livre premier du *Roman de l'énergie nationale*.

[2] Allusion probable à la promenade des morts le 2 novembre (cf. Crémazie).

aux environs les oiseaux, les brins d'herbes, les arbres, les aspects du ciel, les espaces, tous êtres qui changent ; c'est "la loi de l'éternelle décomposition". Et le climat, la végétation, les influences et les aspects de la nature provinciale, choses toujours renaissantes, répondent en chœur aussi : *Durez comme nous en recommençant chaque jour l'œuvre de vos aïeux* : c'est la loi de l'universel recommencement[1].

Cette voix finale exprime deux vérités en lesquelles se condense toute la théorie du régionalisme. Le philosophe intervient à la suite du poète pour la résumer encore une fois. Non seulement nos ancêtres nous ont donné la vie comme un héritage à faire fructifier, mais de leur tombe ils nous prêchent à quel usage nous devons l'employer, à quelles lois nous sommes tenus de soumettre notre vie. Et l'on entend assez qu'il s'agit *d'accepter* "les besoins, les insuffisances et les limites", qu'ils avaient eux-mêmes acceptés d'abord. Penser et vivre comme ses aïeux : c'est là, selon le mot essentiel toujours de la terminologie barrésienne, la plus impérieuse, mais aussi la plus féconde des *disciplines*.

Autant M. Barrès avait écarté le sentimentalisme de l'argumentation de sa thèse, autant il le prodigue dans le double développement que nous venons d'analyser. De sèche qu'elle apparaissait, la phrase devient vive et prend même l'allure solennelle de la

[1] Cf. de Guérin (Maurice) : *Le Centaure*. — Hugo (Victor) : *Stances à Villequier*.

période. Le chœur final respire une émotion profonde qui contraste avec la froideur du raisonnement initial. Pour nous, c'est dans cet habile mélange de logique pressante et de patriotique sentimentalité que réside surtout la beauté de cette page.

*
* *

"Venant de Charmes-sur-Moselle, quand j'atteins le haut de la côte sur Gripport, au carrefour où passe la voie romaine, soudain, dans un coup de vent, je reçois sur ma face tout le secret de la Lorraine. Au loin s'étendent devant moi les solitudes agricoles et, dans un ciel froid, brusquement émerge, isolée de toute part, la falaise que spiritualise le mince clocher de Sion. Quel enchantement sous mes yeux! quel air vivifiant me baigne! quelle vénération dans mon cœur! Sainte colline nationale! elle est l'autel du bon conseil. Dans toutes les saisons elle nous répète ce que Delphes disait aux démocrates mégariens: *de faire entrer dans le nombre souverain leurs ancêtres, pour que la génération vivante se considérât toujours comme la minorité.* Mais, en novembre, quand d'épais nuages l'enserrent et que le vent y jette les voix de cent cloches rurales, je vais vers elle comme vers l'arche salvatrice qui porte, sur les siècles et dans le désastre lorrain, tout ce qui survit à la mort."

Puisque la petite patrie est le lieu où l'on perçoit le plus distinctement la voix de ses défunts, quelle leçon va prêcher à M. Barrès sa terre natale de Lorraine? C'est l'*hypothèse* succédant à la thèse.

l'*application* après la théorie. On voit comme l'auteur est conduit naturellement de l'une à l'autre.

Au contact de sa Lorraine, plus encore que Chateaubriand dans les solitudes d'Amérique, le provincial sent ses oreilles et ses yeux frappés à la fois. Son regard se pose avec complaisance sur la petite ville, dont le nom même dit le "charme", sur la plaine couchée au pied de la côte, sur la voie romaine, dont l'antiquité évoque tant de majestueux souvenirs, sur les champs ensemencés où perce, comme une tige toute droite, la falaise de Sion.

Son oreille surtout s'ouvre toute grande. Un coup de vent vient de balayer la solitude ; il s'est accroché en passant au beffroi qui domine le rocher et lui donne l'aspect d'un doigt levé vers le ciel ; il semble qu'il ait mis en branle le carillon du mince clocher. A ce bruit, l'enfant du terroir "s'enchante" et "se vivifie". Des *exclamations* enthousiastes s'élancent de son cœur. Il se prosterne avec "vénération" pour mieux entendre le secret lorrain que les cloches lui murmurent et lui jettent à la face.

Peu à peu la colline s'anime. En tout temps elle lui apparaît comme un autel sur la table duquel, à l'aide d'une *métaphore historique*, il installe un oracle comme celui qui trônait à Delphes. Et le dieu lui enseigne que, "l'humanité se composant de plus de morts que de vivants" et la famille provinciale de même, les défunts constituant la majorité, les vivants la minorité, c'est la voix des trépas-

sés qui doit orienter la conduite des vivants. Toute la théorie générale du régionalisme se trouve ainsi résumée une fois de plus.

Mais, en novembre, l'autel se transforme en une arche : *métaphore biblique* destinée à corriger la nature païenne de la première. La colline, enveloppée de nuages comme le vaisseau de Noé, agitée par le son des cloches comme il l'était par le va-et-vient des flots, abrite et protège, ainsi que l'arche son dépôt humain, la grande famille lorraine qu'aurait engloutie sans elle le déluge de l'invasion allemande. Elle invite ainsi le fils de ce terroir à s'enfermer derrière ses murs protecteurs pour y vivre en contact avec la famille entière de ses morts lorrains et des survivants du désastre, qu'elle gardera jusqu'à la fin des siècles. Ainsi s'applique, au territoire provincial, la doctrine spéciale du régionalisme.

Ces deux *images*, autour desquelles la description tourne tout entière comme sur un double gond ; la dernière surtout, avec sa signification si précise et si artistement soutenue jusqu'au bout de la phrase ; ces deux images, disons-nous, nous paraissent devoir être comptées parmi les plus heureuses inspirations de la fantaisie féconde de M. Barrès.

*
* *

"Ma pensée française a trois sommets, trois refuges : la montagne de Sion-Vaudémont, Sainte-Odile et le Puy-de-Dôme... Pourquoi ne dirais-je pas un jour les beaux dialogues que font ces trois

divinités, quand le massif central français contrôle et redresse la pensée de nos hardis bastions de l'Est? — Mais le 2 novembre m'invite à des soins plus étroits : ma piété filiale ordonne qu'en ce jour je me préoccupe d'adapter mieux encore mon esprit aux vérités qui sont le fruit lentement mûri de la terre de mes morts."

Maintenant que la thèse est solidement démontrée et logiquement appliquée, quelle *résolution* pratique ce pèlerinage au tombeau de ses pères va-t-il suggérer au moraliste? Nous touchons au terme naturel de cette méditation philosophico-religieuse.

Du tertre, où il prie et réfléchit, M. Barrès aperçoit l'horizon de trois provinces que symbolisent trois montagnes : Sainte-Odile d'Alsace, le Puy-de-Dôme en Auvergne, Sion de Lorraine. Avec les monuments qui les dominent, croix, statues ou chapelles, elles apparaissent à l'imagination du poète comme trois divinités dressées sur leur piédestal. Déesses animées par sa fantaisie, elles vont même jusqu'à tenir entre elles une conversation dont l'oreille habituée du provincial réussit à percer le mystère. Elles se disent que la frontière française a été déplacée en 1870 ; discrètement, oh ! si bas ! elles proposent de la repousser. Il faudrait la redresser d'après la ligne que tracent les bastions de l'Est encore épargnés par la pioche germanique....[1].

[1] Avec une grande défiance de notre perspicacité littéraire nous risquons cette interprétation d'une demi-phrase assez obscure pour nous : "Le massif central français contrôle et redresse la pensée de nos hardis bastions de l'Est."

S'il écoutait les inspirations de sa piété nationale, M. Barrès recueillerait l'écho de leurs voix, il le fixerait dans ses livres, il communiquerait ces projets à la France pour l'induire à reconstituer au plus tôt ses anciennes frontières. L'écrivain prend ainsi d'avance un engagement qu'il tiendra partiellement plus tard. Sous le titre général *Les Bastions de l'Est* il racontera, dans *Au service de l'Allemagne* et dans *Colette Baudoche*, les aspirations de son Alsace-Lorraine.

Pour l'instant, à l'occasion du 2 novembre, c'est la "piété filiale" qui fait battre son cœur. Elle lui inspire la résolution de s'attacher à mieux comprendre la théorie qu'il vient d'esquisser. Cette théorie, une dernière *métaphore* nous la présente comme un fruit qu'auraient produit les tombes de ses aïeux. La terre où ils reposent est un jardin. Sur chaque tertre s'élève la même plante où pend le même fruit ; et ce fruit, c'est la conviction que l'énergie nationale sera recomposée le jour où chacun des membres actuels de la race aura "replacé ses pas sur les pas" de ceux qui formèrent autrefois sa famille domestique et provinciale. Avant de le faire goûter aux autres, M. Barrès s'oblige à se l'assimiler d'abord lui-même. Le fruit a été "lentement mûri" ; le fils des planteurs primitifs doit, lui aussi, le déguster lentement afin que l'œuvre de résurrection et de restauration s'en opère plus sûrement dans son âme individuelle.

*
* *

Arrivé au terme de cette étude sur *Le 2 novembre en Lorraine*, oserons-nous tenter un jugement d'ensemble? En l'entreprenant, nous pensions bien expliquer une page de saine et forte doctrine sociologique : nous n'aurions pas cru qu'il nous arriverait d'y constater tant de perfection littéraire. Nous l'avouerons cependant avec franchise : s'il nous fallait exprimer une préférence entre la valeur de la thèse et la qualité de l'exposé, notre choix serait tôt fait.

Nous louerions sans doute, et hautement, la variété de la phrase, l'abondance et la justesse des images empruntées à tous les ordres, la diversité des procédés de composition et la solidité de l'enchaînement. Notre critique se garderait de relever l'excessive condensation de certaines pensées, l'incorrection apparente qui unit deux termes nullement exclusifs l'un de l'autre en réalité (les beaux *dialogues* que font ces *trois* divinités) et la terminologie abstraite où se complaît visiblement l'écrivain. La fièvre d'émotion qui circule à travers presque tout le chapitre et la patriotique chaleur qui s'en dégage, tout comme l'ardente fidélité au respect de la tradition dont l'auteur y fait preuve, tout cela nous autoriserait à laisser dans l'ombre ces vétilles.

Par contre, nous croirions ne pas pouvoir rendre suffisamment l'admiration qu'excite en nous la noblesse de cet enseignement philosophique et social. Et nous fermerions le livre en prenant la résolution

à notre tour de fréquenter davantage la terre de nos ancêtres et le sol où ils dorment pour apprendre d'eux la grande leçon de leur vie et rendre, à leur exemple, notre vie plus utile à notre patrie qu'à nous-même. Nous nous jurerions de ne jamais les oublier sans remords et nous nous redirions les conseils récents d'un grand historien : "Si vous avez ce grand bonheur de posséder un coin qui soit bien le vôtre, je vous en supplie, ne l'abandonnez pas, revenez-y ! Ne soyez pas volontairement des transplantés, des *déracinés*.... Oui, si vous avez cette fortune, grande patrie ou petite patrie, revenez-y ! On aime aujourd'hui à évoquer *les morts qui parlent*. Il me semble que, si ceux qui vous ont précédés dans la vie pouvaient parler, ils vous diraient : Revenez près de nous, nous vous communiquerons notre force. Nous en avons une même au fond de notre tombe, celle de nos exemples, celle de la solidarité qui unit dans une même famille les vivants et les morts[1]."

Si nous étions assez heureux pour ne pas faillir à ces résolutions, même pour les inspirer à d'autres, nous estimerions nous être préparé suffisamment à servir, avec la cause du régionalisme littéraire, la cause aussi du nationalisme religieux et patriotique.

Janvier 1910.

---

[1] Pierre de la Gorce: Allocution à la Conférence Olivaint (*Les Facultés catholiques de Lille*, 5e année, No 10, octobre 1909).

M. L'ABBÉ GEORGES BERTRIN

LOURDES[1]

Les événements extraordinaires qui, durant un demi-siècle, se sont déroulés sous les roches de Massabielle ont attiré de ce côté les regards de l'univers entier. Depuis les plus hauts dignitaires de l'Église jusqu'aux plus humbles fidèles, des milliers ne cessent d'accourir, comme jadis les bergers à Bethléem, pour "contempler la merveille qui leur est annoncée." Les incrédules eux-mêmes, les revêches qui n'admettent aucune vérité s'ils ne l'ont constatée de leurs propres yeux, ont tenu à se rendre compte en personne de ces prodiges. Les uns, âmes de bonne foi, en reviennent convaincus et disent, avec un médecin bien connu : "J'ai vu, je crois." D'autres, trop orgueilleux peut-être pour s'incliner, s'en vont répétant ces mots vagues d'hallucination, de suggestion, d'ignorance des forces naturelles.

C'est à ces derniers que s'adresse d'abord l'ouvrage magistral de M. l'abbé Georges Bertrin. Mais il intéresse également tous ceux qui, pour une raison

---

[1] *Histoire critique des événements de Lourdes — Apparitions et Guérisons.* — par M. l'abbé Georges Bertrin, Chanoine honoraire de Tarbes, Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres, Professeur à l'Institut Catholique de Paris (in-8, 564 pp., Paris : Lecoffre, rue Bonaparte, 90, 1906, 3 fr. 50).

ou pour une autre, n'osent se rendre à l'évidence : esprits tourmentés par la peur de prodiguer le miracle, intimidés par des négations plus audacieuses que sincères, troublés surtout par les affirmations hautaines de prétendus savants. A toutes ces consciences timorées M. Bertrin, écrivain de "bonne foi", espère donner la foi, comme il tend à l'augmenter en celles qui se flattent de la posséder.

Nous n'avons plus à faire ici avec un livre d'histoire pure, mais avec un ouvrage de discussion serrée, consciencieuse, disons le mot, à une œuvre d'apologétique. M. Bertrin s'est placé devant les ironistes, les négateurs, et leur a dit : "Les merveilles de Lourdes sont un fait : vous devez donc en admettre la réalité. Cette réalité, il reste à l'expliquer. Consultons donc ceux qui représentent la science la mieux *informée* : empruntons-leur des raisons qui rendent compte de ces prodiges. Si aucune de leurs explications ne satisfait notre souci de la vérité, vous devrez admettre avec moi, par delà les horizons de la science humaine, un agent surnaturel seul capable de produire pareils résultats". Dès lors l'ouvrage se distingue de tous ses prédécesseurs et l'on aurait mauvaise grâce à dire, comme tant d'autres qui n'ont osé le lire : "Un nouveau livre sur Lourdes ! A quoi bon?"

Ceux qui croient à la manifestation d'une puissance supérieure dans les événements de Lourdes peuvent se contenter des ouvrages déjà publiés sur

la question. Celui de M. Estrade leur racontera, avec une ingénieuse candeur, les *apparitions* dont il fut le témoin ; avec M. Henri Lasserre ils assisteront à un drame passionnant ; dans les *Grandes Guérisons* du Dr Boissarie ils verront plutôt comment Dieu, dont la force fut toujours au service des faibles et des déshérités, se plaît à leur prodiguer ses faveurs. Quant à Zola, son roman, parce qu'il décrit les scènes avec le réalisme répugnant des Rougon-Macquart, répond trop bien à la théorie de l'auteur sur la manière de représenter des personnages : sous prétexte de dire la vérité toute nue, il a traité ses héros à sa fantaisie. L'aveu, venu de lui, n'en est que plus précieux.

M. Bertrin a voulu faire plus et mieux. Il étudie le double fait des apparitions et des guérisons. Non content de les raconter, il cherche à les expliquer à l'aide d'une science puisée à ses sources les plus récentes : il s'est mis à l'école des médecins les plus en vue et leur a demandé le secret de ces guérisons sans nombre. Son ouvrage est donc nettement et hardiment scientifique. Il répond à ce courant de recherche précise qui entraîne notre époque et lui défend ou l'empêche de croire jusqu'au jour où elle a touché du doigt, pourrait-on dire, les causes secrètes des phénomènes.

C'est donc une explication qu'il faut chercher avant tout dans l'*Histoire critique* : le titre même y invite. Et, puisque toute l'histoire de Lourdes se résume dans les apparitions et guérisons, c'est à

interpréter ces deux faits que s'attache l'auteur avec une rigueur que confirme l'abondance des documents placés à la fin du volume.

On ne nie pas plus les apparitions que les guérisons, dans le monde des incroyants. Mais, comme les visions de la Pucelle, on cherche à expliquer les premières par une hallucination chez la bergère de Massabielle. M. Bertrin n'a pas de peine à démontrer que l'hallucination n'a ici absolument rien à voir, étant donnés et le caractère de Bernadette et la multitude des témoins et la concordance de leurs témoignages et l'absence totale chez tous des marques ordinaires de cette maladie. — C'est aux guérisons surtout que l'on s'en prend ; les médecins indifférents ou hostiles ont fait flèche de tout bois pour en diminuer ou en supprimer le caractère merveilleux. Ils se sont appliqués à y voir l'effet de la suggestion intense si puissante sur les névropathes ; et, quand la suggestion n'a pu leur rendre un compte exact des phénomènes, ils ont recouru à ce dernier argument d'une science aux abois, les forces inconnues de la nature. Sur ce double terrain M. Bertrin les suit d'un pied alerte. Il a demandé au chef de l'Ecole de Nancy, le Dr Bernheim, à quelles limites extrêmes s'arrête l'influence de la suggestion ; il en a cherché avec lui la loi constante, qui est la collaboration du temps. Puis, rapprochant de cette théorie, la plus avancée jusqu'à nos jours, les guérisons de Lourdes, marquées presque toutes au coin de l'instantanéité, il n'a pas eu de peine à montrer que

la suggestion, si elle explique certains faits, n'a jamais pu dire le dernier mot sur des guérisons instantanées comme celles que l'on constate sans cesse à Lourdes. — Il faut lire surtout le dialogue imaginé par l'auteur entre un médecin et un théologien. A l'aide de ce cadre platonicien M. Bertrin étale toute la vanité du dernier moyen imaginé par les libres-penseurs pour échapper à la reconnaissance du miracle : l'énergie cachée et inconnue de la nature. Il met une certaine complaisance à établir comment cette dernière ressource n'est qu'un procédé dilatoire et une arme antiscientifique, comment surtout, sous prétexte d'en appeler à une science future touchant des faits qui lui échappent, la libre-pensée avoue par là son impuissance à les expliquer.

C'est la partie théorique du livre, la plus nourrie pour un esprit philosophique. La partie pratique attirera davantage ceux qui préfèrent la discussion immédiate des faits ; elle n'est pas moins convaincante. — Zola avait interprété selon sa fantaisie quatre faits merveilleux : les guérisons de Clémentine Trouvé (Sophie Couteau dans le roman), Mme Gordet (Mlle de Guersaint?), Marie Lemarchand (Élise Rouquet), Marie Lebranchu (la Grivotte). M. Bertrin suit l'écrivain pas à pas ; il constate le réalisme outré des peintures du romancier, mais corrige au fur et à mesure, d'après les témoignages des assistants, les erreurs du critique dans l'exposé de la maladie et l'interprétation de la guérison. Bien des gens, influencés par les

assertions de Zola, ont déclaré avoir perdu en lui toute confiance le jour où ils ont vu M. Bertrin le convaincre d'illogisme ou de parti pris, et cela avec une sincérité, un calme, une charité toute sacerdotale. La réfutation du livre de Zola a été maintes fois entreprise ; nulle part elle ne paraît aussi puissante, parce que ce sont les témoignages des savants eux-mêmes qui taxent d'erreur le romancier réaliste. — A ces quatre faits M. Bertrin en a ajouté trois autres : guérisons vraiment merveilleuses de Pierre de Rudder, de Madame Rouchel, de Gabriel Gargam. Encore ici la science médicale elle-même s'est déclarée impuissante devant la guérison subite de maladies reconnues d'avance comme humainement incurables.

L'appendice de deux cents pages qui termine le volume en complète le caractère volontairement critique. Il forme un ensemble compact de certificats, de témoignages constatant l'acuité des maladies avant l'immersion des patients dans la piscine, puis l'instantanéité d'une guérison presque toujours radicale après le voyage à Lourdes. D'autres documents répercutent le cri de foi arraché à des médecins même incroyants au retour de leurs malades guéris ; d'autres enfin continuent, par des citations heureuses, la discussion théorique commencée dans l'ouvrage.

En somme, ce n'est plus seulement le fidèle qui défend ici une position acquise ; c'est le savant qui, non satisfait de réponses hautaines et vides, en ap-

pelle à la science mieux *informée* et lui arrache un aveu d'impuissance à la fois et d'ignorance. Mais la foi de l'auteur lui permet de découvrir sans peine la cause cachée de ces faits mal expliqués ou prétendus inexplicables : cette cause, il la suggère plutôt qu'il ne la proclame. Cette réserve dans l'affirmation du vrai, on ne serait pas fâché qu'elle fût moins prononcée.

Il faut constater encore comment M. Bertrin, désireux de parler en savant, emprunte à la science son vocabulaire le plus particulier. On s'étonne qu'un homme, assez étranger par état à ces questions, ait employé toujours le mot technique pour exposer les cas les plus différents. Ou bien M. Bertrin a fouillé en bénédictin les ouvrages les plus récents de la science médicale ou bien la langue de la profession lui a été révélée par un instinct secret. Et cette précision rend son livre des plus attachants pour les médecins : ils sentent qu'ils ont à faire à un auteur désireux d'être compris par eux, parlant leur langage et ne craignant pas d'aborder même les questions réservées en apparence aux seuls membres du docte corps.

Ne parlons pas du style. L'écrivain qui, dans sa thèse sur la *Sincérité religieuse de Chateaubriand*, employait une langue si pure et une phrase si correcte ne pouvait mentir à son passé. Ici il fait mieux encore : ce n'est plus une réputation humaine seulement que l'auteur veut sauvegarder, il lève le bouclier pour défendre sa Mère et la Mère de tous

les hommes. Grâce à la foi du chrétien, le style de l'auteur s'anime d'une chaleur plus communicative encore. A travers les lignes on sent courir non plus seulement la conviction personnelle, mais la vie : et, quand on pose le livre sans avoir pu s'empêcher de le lire d'un trait, on sent la persuasion infiltrée dans l'âme depuis longtemps. La foi du prêtre et l'art de l'écrivain se sont unis pour assurer la victoire du savant.

On ne s'étonne plus dès lors du succès obtenu par l'apologiste. Les témoignages les plus flatteurs l'ont récompensé de sa peine. Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes, signale la "clarté dans l'exposé des événements, la vivacité élégante du récit..., l'accent de foi... contenu et réglé par les exigences d'une sage critique, la rigueur toute scientifique de la discussion (Lettre à l'auteur, 11 février 1905)". Il déclare le livre "un vrai chef-d'œuvre" et le considère comme "l'histoire définitive de Lourdes". Sa Grandeur tint à présenter Elle-même l'ouvrage au Congrès Marial de Rome en octobre 1904 et nomma M. Bertrin chanoine honoraire de sa cathédrale pour reconnaître sa bonne action. Le Saint-Père, au mois de décembre suivant, déclarait que "l'œuvre se distingue par la vérité du récit, qu'appuient toutes les ressources de la critique ; c'est une arme puissante pour défendre et promouvoir la religion : car l'auteur use, pour en établir les doctrines, d'une manière de raisonner très solide et tout à fait digne d'admiration". On le voit, le caractère sur lequel

insistent ces deux témoignages, c'est la valeur critique de l'ouvrage : à cette valeur il devra, en fait, sa plus grande fortune.

Les éditions, enlevées avec une rapidité presque inouïe, ont confirmé ces appréciations honorables. Une année à peine après l'apparition du livre, l'auteur avait dû déjà préparer une neuvième édition : chose rare pour un ouvrage de ce genre, écrit pour des incroyants surtout qui ne lisent guère des livres pareils. Evidemment il est "fait de main d'ouvrier". Les traductions bientôt ne se compteront plus : espagnole, italienne, portugaise, allemande, anglaise, tchèque, une foule de nations veulent bénéficier de la science et de la piété de l'auteur. Spectacle étrange : c'est un *franc-maçon* qui a réclamé la faveur de traduire en espagnol l'*Histoire critique* de Lourdes !

A ceux donc qui s'intéressent à ces questions, aux âmes croyantes désireuses d'affermir leur foi comme aux âmes agitées par le doute nous disons : "Allez à Lourdes et rendez-vous compte *de visu !* Si l'occasion ou les moyens vous font défaut, prenez et lisez l'*Histoire critique* de M. l'abbé Bertrin ; après une lecture poursuivie de bonne foi, il vous sera difficile de n'être pas confirmées dans votre foi ou arrachées à vos doutes." Ceux-là surtout doivent la lire qui ont eu l'esprit faussé par le roman de Zola, les médecins aussi, obligés par leur profession à discuter ces graves questions, tous ceux enfin que leurs relations avec des protestants ou des libres-

penseurs exposent à subir des attaques de ce côté. Nous croyons que les protestants, renseignés par l'esprit critique de M. Bertrin, se rendront volontiers à des faits qu'ils nient ou qu'ils expliquent mal quand ils les acceptent. Les membres de l'*Association catholique de la Jeunesse canadienne-française* y trouveront un arsenal pour leurs études apologétiques ; on concevrait difficilement qu'une seule de leurs bibliothèques fût privée d'un pareil trésor.

Avril 1906.

THÉODORE BOTREL AU CANADA

I

Comme la marquise de Sévigné s'en allait *en* Bourdaloue, nous sommes allés *en* Botrel. *Brona Botrel!* Devant le barde, toutes les portes se sont ouvertes pour laisser passer des auditeurs nombreux. La verdure elle-même semblait prendre part à la fête : sur le passage du Breton les bourgeons et les corolles s'entrebaîllaient et des embryons de feuilles émergeaient. Pendant trois jours ce fut une cohue naturelle et humaine.

Dégageons quelques-unes des raisons de cette effervescence. En précisant le profil du poète, elles nous éclairent aussi sur notre tempérament national.

*
* *

Connaissez-vous les *Chansons en sabots?* Examinez, au verso, cette couverture enluminée. Accoudé sur un calvaire de Bretagne, un pâtre joue du biniou. Son œil baissé témoigne de son indifférence pour les objets d'alentour. Il ne songe qu'à une chose : traduire sur son chalumeau le rhytme intérieur de sa pensée. Il porte fièrement le costume national : sabot traditionnel, pantalon bouffe, justaucorps dégagé assis sur la ceinture de toile rus-

tique, chapeau à franges. Voilà Botrel, comme nous l'avons vu, moins les sabots. Tout cela dit qu'il est du peuple d'abord et nous devient une raison de l'aimer. Nous sommes peuple, nous aussi : ou du moins la meilleure partie de nous-mêmes, celle qui a le mieux sauvegardé les caractères de la race, c'est encore celle que nous appelons le peuple.

*
* *

Quiconque a approché Botrel s'est senti attiré vers lui. On le chante depuis longtemps à notre sujet : le Canadien est, par nature,

poli, galant, hospitalier.

Qui l'est plus que Botrel? Ce port martial avec lequel il se présente, cette tête solidement plantée sur un cou de breton, ces yeux noirs qui plongent dans le lointain et semblent s'y fixer sur une invisible croix provoquent déjà l'affection ; sa gaillarde poignée de mains achève la sympathie en disant la facilité avec laquelle il permet qu'on l'aborde. Il s'intéresse à tout : les questions se pressent sur ses lèvres. On devine qu'il se retrouve chez lui et tient à s'assurer par lui-même de la correspondance entre nos mœurs et celles de son pays d'Armor. Entend-il chanter chez nous? le chant de son âme s'harmonise avec le nôtre et les clignements de son œil, l'épanouissement de sa figure en battent la cadence.

*
* *

Mais il chante en poète. La poésie ! voilà la muse de Botrel. Elle l'accompagne partout et lui souffle à l'oreille tantôt des épopées guerrières, tantôt des cantiques et chansons de paix. Ce n'est pas que ses thèmes lyriques se distinguent par leur variété : son doigt ne touche que deux cordes, mais elles vibrent sous sa main avec une extrême intensité. Il exalte la patrie française et la foi de Clovis : et nous, en qui le sentiment de la vieille France se réveille au moindre choc, nous, les fils de l'Eglise avant d'être les enfants de la France même, nous nous prenons à le compter des nôtres. Ce double thème se résume chez lui dans le culte de la tradition. Il dirait volontiers, avec le grand chevalier de la pensée française à l'heure présente : "tout ce que nous laisserons faire ou ferons au détriment du catholicisme, nous le ferons et le laisserons faire pour le malheur de l'influence française dans le monde[1]." Comme Brunetière, il est le tenant de la tradition : bien qu'il procède par des voies différentes, il burine, lui, des *chansons de combat* en faveur de tout ce qui fit la France si grande dans le passé. Et, parce que la tradition pour nous est encore chose sacrée, nous lui rendons grâces, dans le secret, de nous le redire sous une forme si alléchante.

*
* *

Si toute vraie poésie se résout en une peinture,

---

[1] Brunetière, *Discours de combat*, 1ère série. Les éléments de l'âme française.

celle de Botrel n'échappe pas à cette loi. Il peint la réalité ; ce qu'il représente, il l'a vu et le reproduit tel que son œil l'a perçu. Ainsi repassent devant nos yeux les vieilles mœurs apportées de Bretagne par nos ancêtres : *La Ronde des Châtaignes*, *La Sabotière* sont choses presque de chez nous. Le domaine de la légende lui fournit également des croquis enlevés : qui ne connaît *Le grand Lustukru*, notre *Bonhomme sept heures*, ou encore le *Vœu à Saint-Yves* tant de fois accompli par nos grand'mères dans d'autres circonstances à peine différentes? Tableaux de terre, tableaux de mer : le musée est complet. Nous nous retrouvons là partout, sinon tels que nous sommes et devrions être encore, au moins tels que nos annales nous représentent nos ancêtres. Que si Botrel emprunte ses esquisses à l'histoire, ses souvenirs savent encore découvrir le sentier de nos cœurs. On en jugerait de reste par les applaudissements dont furent soulignés *La France héroïque*, *Les loups bretons :* scènes guerrières où se retrace en traits indélébiles toute l'épopée militaire de la Bretagne et de la Gaule. Puisque la nature demeure toujours la grande inspiratrice, le poète s'attache aussi à la reproduire : l'harmonie qui palpite dans *Le vent de la forêt* ou *La nuit en mer* traduit, avec un charme exquis, et la fureur qui parfois agite la nature et le calme dans lequel plus souvent elle s'endort. Mais le barde revient toujours, et de préférence, à ses frères les travailleurs de la glèbe, pour leur emprunter quelque solide leçon de philosophie

populaire : rien en ce sens n'est plus parfait que le dialogue entre les deux héros de *Fume ta pipe, mon gâs*, ou *Marie ton gâs quand tu voudras, ta fille quand tu pourras*. Le spectacle se clôt sur cette scène de la mère qui, près du berceau où s'ébat le chef-d'œuvre de sa création, lui chante sur un rhytme presque mélancolique : *Dors, mon p'tit gâs*.



A ces tableaux la chanson prête son cadre. La chanson ! forme naïve dans laquelle l'âme populaire enferme sa pensée ; la chanson ! dont l'allure légère va si bien au cœur toujours sautillant du Canadien. Ne l'oublions pas : notre littérature s'ouvre par elle. Quiconque nous l'apporte nous entraîne avec lui vers les heures lointaines où nos pères se consolaient de leur tristesse en scandant avec la cadence du pied... leur chanson. Botrel chansonnier nous ressemble donc encore. Tout, dans son œuvre, rappelle nos hymnes populaires. Le rhytme balance les notes les plus simples ; mais les accords n'en gardent pas moins leur magique harmonie. La strophe varie à l'infini : pas une qui ressemble à la précédente et surtout ne s'accorde, par son élargissement ou ses vers rétrécis, avec le sentiment à exprimer. Le vers n'a rien de classique, hors dans l'épopée martiale : il se brise pour mieux se conformer à la mesure. Et j'imagine assez facilement Botrel non pas composant ses vers pour les adapter ensuite à un air quelconque, mais les rhytmant sur la musique

elle-même qui déjà se joue sur le clavier de son cœur.

Souvent le mot à effet y éclate comme pour mieux les graver dans l'esprit. On le retrouve, même dans les morceaux rédigés pour être dits seulement : telle la finale de son *Salut au Canada :*

> Nous l'y camperons l'an prochain, oui-dà,
> Pour nous redécouvrir un nouveau Canada
> Là haut... derrière les étoiles !

L'on n'aura pas moins senti la conclusion des *Loups bretons :*

> Et les grands loups... te vengeront !

ou celle des *Bretons têtus :*

> Eh bien ! nous irons la dire aux étoiles :
> Abattez-les, si vous pouvez !

Ajouterons-nous que certaines clausules, *youp la la larira ; ron don dé ; vire au vent, vire, vire ; lon lon laire ; ô gué*, reproduites dans beaucoup de nos propres chansons, établissent entre celles-ci et les airs du barde breton un nouveau lien de parenté assez original ?

*
* *

Botrel est artiste. Sa voix exprime toutes les nuances du sentiment : elle s'enfle avec le gonflement des voiles, devient stridente sous le vent qui siffle à travers la forêt, s'apaise enfin dans le calme de la *Nuit en mer*. Prie-t-il ? Sa prière, on le sent, est bien l'élévation d'une âme vers le Dieu qu'elle adore. Il raconte une cavalcade guerrière : et la

voix se presse pour dire la vivacité des coups d'estoc, entasser les uns sur les autres les héros ou accumuler les prodiges de la valeur. Sa taille qui se redresse ou fléchit ; sa main, quand elle dessine les contours d'un tableau vivant ou pointe l'endroit de la scène ; son œil tour à tour brillant de joie ou voilé de tristesse : tout parle en lui. En ce sens, il est le français que nous nous connaissons nous-mêmes, incapables de rester froids même dans le récit le plus simple.

*
* *

Cette animation, au reste, se légitime grâce au sentiment d'où elle procède. Botrel croit : sa foi seule explique tout Botrel. Il croit en Dieu et son Eglise. Avez-vous examiné celle de ses cartes illustrées où on l'aperçoit assis avec sa *doulce* aux pieds d'un grand calvaire breton, rêvant peut-être quelque chanson nouvelle? Le poète en a écrit le commentaire :

Assis à l'ombre de la Croix,
J'aime, je chante et je crois.

Botrel vit tout entier dans sa devise : aimer, chanter et croire, il ne se reconnaît aucun autre rôle. C'est comme une mission sainte à lui confiée par sa muse : la *Chanson de l'Echo* le proclame. Et la manifestation la plus noble de cette foi active, on la reconnaît dans cette scène de la Haute-Cour rappelée au poète lui-même par l'abbé Elie Auclair lors de son passage à Sherbrooke[1].

[1] *La Croix*, Montréal, 17 mai 1903.

Il croit à la France et à sa vitalité. D'aucuns, à l'entendre dire son *Sursum corda* ou sa *France héroïque*,

Je crois à la France
Comme je crois en Dieu,

ont crié à l'optimisme, d'autres au blasphème. Comment voulez-vous qu'un Breton parle autrement? On fait toujours les autres, surtout les siens, à son image : Botrel ne saurait se figurer que tous les Français n'aient pas la foi des Bretons. Aussi, malgré les tristesses de l'heure présente, tristesses nécessaires à toute nation pour la purifier, l'œil fixé sur le passé de sa *douce patrie*, il augure pour elle encore des jours de force et de grandeur.

Botrel croit à la puissance des vertus rustiques pour conserver la masse saine. Il les prône partout, sous forme sévère ou humoristique, peu importe : *Le Diable en bouteille* prêche la tempérance, *Fume ta pipe, mon gâs*, la fidélité aux traditions populaires :

Ma pipe te dira :
Sois bon, sois fort, travaille et prie ;
Aime ta douce et ta patrie !

Marie ta fille, la fuite du luxe dans l'union de l'homme et de la femme.

Ces vertus, des mécréants cherchent à les ravir au cœur du peuple ! Voilà pourquoi la chanson du barde se transforme souvent en un fouet vengeur pour flageller ces baladins. Sa protestation s'élève

vibrante tantôt en faveur de l'auguste sacrifice dans *La messe en mer*, une idylle vraiment sublime, tantôt au profit des grands Christs et des clochers d'Armor dans *Les Bretons têtus*.

Nous aussi, nous croyons! Malgré les attaques des *francissons* qui déversent leur bave sur sa foi, l'âme populaire est restée chrétienne. Même, si notre pratique a perdu de sa naïveté première et de sa fidélité native, quiconque chante notre foi patriotique ou religieuse se fraye une voie sûre dans nos cœurs. Et voilà enfin, à part bien d'autres encore, une des raisons, non la moindre, pour expliquer l'enthousiasme de notre accueil au "barde des gâs de chez nous."

*
* *

L'impression de son passage restera-t-elle longtemps gravée dans l'âme canadienne? Nous le souhaitons et l'espérons. Quoi qu'il en soit, le monument élevé par le missionnaire à notre ancêtre de Saint-Malo constituera un lien de plus entre l'âme bretonne et la nôtre. L'or des Canadiens, destiné à en asseoir les bases, produira un trésor de souvenirs suffisants pour perpétuer ici sa mémoire. Et, quand Botrel viendra nous redire encore les chansons de Bretagne, qu'il se flatte de se sentir toujours, *chez nous, bien chez lui!*

En attendant, ses airs égayeront nos veillées : on les redira partout dans les cercles. Ils remplaceront avantageusement dans nos salons bien des

chants grivois indignes d'errer sur les lèvres des descendants d'Armor !

Mai 1903.

II

J'aime Paimpol et sa falaise,
Son église et son grand *Pardon ;*
J'aime surtout la Paimpolaise
Qui m'attend au pays breton !

Les notes à demi mélancoliques de cet air, poussées avec une juvénile ardeur, sortaient de trois cents poitrines, le 10 mai 1903. Quand le refrain eut une dernière fois souligné ce que l'on croyait être jusque-là la dernière strophe, un homme fièrement cambré dans son costume étrange s'avança sur la scène. "Mes jeunes amis, vous allez oublier le couplet final : souffrez que je vous le chante." Et, d'une voix mâle qu'adoucissait déjà l'émotion, il entonna :

Merci de ces belles aubades
Que vous lancez à pleins poumons.... !

Ce fut un remerciement de poète, un merci d'autant plus cordial qu'il était plus spontané : l'homme venait de le composer sous l'œil de l'auteur, en s'appuyant sur le clavier d'un piano dans la salle voisine, et cela, pendant que tintaient à son oreille les derniers échos de *La Paimpolaise*.

L'ardeur juvénile, c'était celle de nos jeunes gens : dans l'homme, le poète, le chanteur, on reconnaît Théodore Botrel alors tout frais arrivé de Port-Blanc.

La soirée fut idéale : ceux-là se la rappellent qui, accourus de partout par centaines, se pressaient comme des grappes autour de notre scène collégiale[1]. Botrel lui-même ne put s'empêcher de déclarer le lendemain que nulle part encore il n'avait été reçu avec cette fraternelle cordialité.

Du programme Botrel et sa *doulce* exécutèrent leur large part. Tour à tour s'envolèrent, de leurs lèvres vibrantes, de leurs âmes patriotiques et pieuses, les strophes émues du *Vœu à Saint-Yves* ou du *Cantique à Sainte-Anne*, les épisodes guerriers que racontent *La messe en mer*, *Le petit Grégoire*, *La lettre du gabier*, *Les gâs de Morlaix*, les légendes bretonnes que le poète a recueillies dans *Lustukru*, *Dors, mon gâs*, *La nuit en mer*, l'éloge des usages locaux comme en décrit *La ronde des châtaignes* ou enfin les historiettes amoureuses telles que *Par le petit doigt*.

L'auditoire frémissait littéralement, comme l'orgue sous la pression de l'artiste. C'était la rencontre de deux âmes sœurs, éloignées depuis longtemps l'une de l'autre, se retrouvant tout à coup et constatant qu'elles n'ont rien perdu de leurs affections, de

---

[1] Séminaire de Saint-Hyacinthe.

leurs espoirs, de leurs croyances. La correspondance était si parfaite que Breton du Canada, écrivant quelques jours après dans *La Tribune* de notre ville, pouvait intituler son article *Botrel et l'âme canadienne*[2].

Quand la voix du chantre se tut, l'on entendit celle de l'enfance. Nulle ne convenait mieux pour remercier celui qui avait mis tant d'âme à célébrer le *P'tit Grégoire*. Ils étaient deux qui bravement s'approchèrent. L'un soutenait ferme un plantureux bouquet pendant que l'autre disait :

"Ah ! Madame, pourquoi *mon astre en naissant* ne m'a-t-il pas *formé poète*, comme le vaillant et catholique barde d'Arvor qui, à mon âge, déjà *moult bien kantait* de l'Armorique et de l'Eglise, ces deux patries de tout vrai Breton. Il sentit bientôt, le chantre formé par la nature, *du ciel l'influence secrète*. A travers les éclairs qui jaillissaient de son âme inspirée nous pûmes entrevoir une figure, entendre un nom : la figure et le nom de la *doulce Paimpolaise* à qui nous avons le plaisir de souhaiter la bienvenue ce soir.

"Hélas ! je ne sais pas chanter... Autrement, je dirais sur une lyre les étonnements attendris de notre théâtre de collège, qui s'est vu escaladé pour la première fois et emporté d'assaut par une héroïne jusqu'ici toujours victorieuse.

---

[2] C'est l'étude qui précède celle-ci.

"Je ne sais pas chanter ; mais Madame, ces fleurs boréales, que mes camarades vous présentent par mes mains, vous diront que vous avez conquis d'emblée tous les cœurs en paraissant parmi nous : victoire pacifique, Madame, victoire gagnée aussitôt que nous avons entendu votre voix unir ses accents harmonieux aux nobles chants de celui que la vieille Armorique envoie aujourd'hui vers les régions que jadis un Breton de Saint-Malo ouvrait à la religion chrétienne et à la vraie civilisation.

"Et ces pensées, que je vois mêlées aux roses, elles sont là pour vous donner l'assurance, Madame, que le souvenir de votre gracieuse apparition dans les murs de notre Séminaire ne s'effacera point de notre mémoire. Nous vous suivrons, *doulce* compagne du barde apôtre de Jacques Cartier, dans votre course trop rapide à travers les vastes régions d'un continent qui jadis presque en entier appartint à la France. Nous vous accompagnerons, par une pensée d'espérance, jusqu'à votre retour heureux aux rivages

De Saint-Malo, beau port de mer,

que les mains patriotiques du barbe voyageur et de sa vaillante autant que *doulce* compagne embelliront encore quand elles y

Camperont dès l'an prochain, oui-dà !

la statue de Jacques Cartier

Face à l'immensité

. . . .

Que son regard sonda.

"Et alors, Madame, en ce moment solennel d'une réparation que la grande mémoire de Jacques Cartier attendait, puisse une de nos pauvres petites pensées se retrouver sous votre blanche main pour être déposée par vous aux pieds de votre illustre compatriote et cousin à la façon de Bretagne, *notre* ancêtre de Saint-Malo.

"Notre pensée fidèle sera donc avec vous toujours : elle ne cessera plus de nous inspirer des prières pour votre bonheur et celui de votre barde breton, qui est désormais *nôtre* aussi.

"Nous ne vous verrons plus ici, couple glorieux et charmant ; mais notre pensée constante, regardant l'avenir, vous donnera le rendez-vous

Là-haut.... derrière les étoiles !"

Deux échos répondirent à ce compliment : l'un fut l'allocution qui jaillit toute vive du cœur du barde ; l'autre, et c'est celui qui parut le plus éloquent, le baiser sonore que le couple appliqua au front des deux enfants. Ce contact fraternel produisit sur Botrel l'effet de l'éclair. "C'est comme rien," s'exclama-t-il en les regardant fixement, "vous devez être frères, vous vous ressemblez trop !" On lui apprit qu'il parlait à des frères jumeaux : "J'ai composé le *P'tit Grégoire ;* c'est une chanson à refaire : je chanterai les *Deux P'tits Grégoire.*" On imagine les applaudissements qui accueillirent ce trait d'esprit si spontané du barde.

Le temps a emporté les acteurs de cette scène touchante. Le chanoine Ouellette, le supérieur d'alors dont la plume avait tourné avec tant de grâce le compliment, payait à la mort son tribut, le 4 octobre 1904. Des p'tits Grégoire jumeaux l'un, disons que c'est l'aîné, se nomme aujourd'hui le Frère Joachim Primeau et se prépare, au noviciat du Sault-au-Récollet, à pourfendre les *bleus*; l'autre, appelons-le le cadet, se dispose au Séminaire, sous le nom de l'abbé Léonide Primeau, à convertir bientôt les *peaux-rouges*, s'il en est encore qui hantent les vastes plaines du Manitoba.

Quant à Botrel et sa *doulce*, ils sont rentrés à *Ti Chansonniou*, la demeure du barde. Sur la pointe de Saint-Malo ils ont planté, formant un biais avec le tombeau de Chateaubriand et face au port de Québec, le monument du découvreur. La province les a vu passer, comme deux messagers de la bonne nouvelle, et chanter la foi des aïeux, la naïveté de la vie d'autrefois, l'incomparable bonheur d'une existence simple, l'amour de la patrie et le respect de la tradition. Sur les planches d'un théâtre nous avons contemplé nous-même, en pleine capitale française, Botrel qui tentait de réveiller l'esprit chevaleresque de jadis en ressuscitant la mâle figure de Duguesclin[1].

[1] *Notre Dame Guesclin*, pièce en trois actes, par Théodore Botrel.

Hélas! il semble que la vertu antique du lion soit pour longtemps encore endormie. Aux appels du barde d'Arvor l'âme des auditeurs ne paraissait plus vibrer, malgré les applaudissements qui faisaient s'entrechoquer les mains. Des circonstances malheureuses ont même fermé à Botrel bon nombre des asiles de la vaillance, bon nombre de ces châteaux où, troubadour réincarné, il disait les gestes des preux. Sa province elle-même, sa Bretagne chérie, paraît fatiguée d'un genre qui passionnait les âmes idéalistes d'autrefois.

Aussi le rhapsode quitte-t-il de moins en moins la paix de sa lande et l'or de ses genêts : à quoi bon chanter pour des oreilles qui ne vous entendent plus, pour des esprits devenus volontairement incapables de vous comprendre? Mais, dans la retraite où il rêve du passé en compagnie de sa *doulce*, bien souvent, il l'a confié à l'un de nous qui le visitait, le souvenir de ses tournées canadiennes remonte à sa mémoire. Qui sait même si la silhouette des deux enfants ne se dessine pas devant sa fantaisie errante et ne lui inspire pas la chanson des *P'tits Grégoire ?* Le rideau de notre scène est demeuré levé pour livrer passage au poète le jour où il s'avisera de venir nous la faire entendre........

Mai 1910.

DEUXIÈME PARTIE

DANS LE CHAMP DES LETTRES FRANCO-CANADIENNES



TOMBEAU D'OCTAVE CREMAZIE (1909)

D'après une photographie communiquée par M. C.-J. Magnan, de Québec.

AU TOMBEAU DE JULES FONTAINE

(OCTAVE CREMAZIE)

Premier Pèlerinage.

A l'entrée du cimetière j'aperçus le gardien serré dans sa redingote officielle.

—Monsieur, lui dis-je en le saluant, voudriez-vous me faire conduire derrière la chapelle, 41ème division, lettre Z, N° 25?

—Monsieur est Canadien? s'empressa de questionner le personnage.

En observant mon sourire ébahi, l'homme ne put s'empêcher de sourire à son tour. "Ne soyez pas étonné," reprit-il. "Il y a dix ans j'ai dû examiner minutieusement le cadastre pour retrouver l'indication que vous me demandez : vous la tenez de moi en fin de compte. Peut-être l'avez-vous obtenue par l'entremise d'un de vos compatriotes, que j'ai accompagné au tombeau de Jules Fontaine il y a quelque six ans? Je vous y ferai conduire volontiers. Seulement, je vous préviens que vous ne découvrirez aucun vestige de votre compatriote : nos registres seuls m'ont permis de retrouver l'endroit précis où il fut déposé."

*
* *

Le brave gardien avait raison. Lorsque, en 1896, un mouvement s'organisa dans notre pays pour y réintégrer les restes de Jules Fontaine, M. Chicoyne, alors député de Wolfe, avait chargé M. Jules Siegfried de tenter les démarches nécessaires auprès des autorités du Hâvre. Le 12 septembre de la même année, M. Maillard, adjoint au maire, écrivait à M. Chicoyne une lettre décourageante que M. Siegfried, par une note à M. Fréchette, s'empressait bientôt de confirmer. Jules Fontaine avait bien été enterré au cimetière d'Ingouville, commune du Hâvre ; mais, comme on reprit le terrain plus tard pour d'autres sépultures, on conclut que les restes avaient été transportés dans l'ossuaire commun où il devenait impossible de les recouvrer.

Quelques années après, un Canadien, de passage au Hâvre, voulut étudier par lui-même la situation. Il se rendit donc au cimetière ; le 22 novembre 1900, le *Courrier du Hâvre* publiait le résultat de son enquête. Le visiteur y racontait qu'il avait retrouvé l'endroit exact de la sépulture et l'indiquait comme "voisin de celui où repose Mme Leroy, décédée le 15 juillet 1895" et déposée "derrière la chapelle, 41ème division, lettre Z, N° 25." Il annonçait de plus que les autorités canadiennes se proposaient d'y élever un monument à celui qui, avant d'être Jules Fontaine l'exilé, avait chanté son pays sous le nom d'Octave Crémazie, le poète national. Le visiteur s'appelait M. Philippe Mazurette.

Était-il vrai que toute recherche n'était pas inutile, malgré la lettre en apparence définitive de l'adjoint Maillard? Ou bien fallait-il voir en M. Mazurette un habile fumiste exploitant ou la crédulité publique ou l'enthousiasme des lettrés? Le *Journal* de Montréal, en reproduisant, le mercredi 16 avril 1902, la note de son confrère du Hâvre, osait presque pencher pour cette dernière hypothèse. L'opinion du *Journal* semblait justifiée et par le silence de M. Mazurette, dont on n'avait plus entendu parler, et par le peu d'émoi qu'avait soulevé la découverte. Si les plus ardents admirateurs de Crémazie ne s'y intéressaient point, il fallait bien croire qu'ils en avaient leurs raisons! M. Mazurette s'était fait illusion. Et le *Journal* demandait : "Qui donc contrôlera la vérité de ces dires?"

Quand je m'embarquai, le 13 octobre 1903, à bord de la *Lombardia*, j'avais depuis longtemps résolu qu'une de mes premières courses en France serait un pèlerinage au tombeau du poète. Je voulais m'assurer si vraiment ce monsieur Mazurette avait fait une apparition au Hâvre, si ses données étaient fantaisistes ou réelles, si enfin il restait quelque espoir de retrouver les restes de l'exilé. Surtout il me semblait utile d'effacer le point d'interrogation qu'avait posé le défunt *Journal* à la fin de son article. Quelques-uns de ces désirs au moins auront été satisfaits pendant ma visite du 10 juillet dernier.

*
* *

Donc, accompagné d'un guide, je me rendis en hâte à l'endroit signalé. Ce ne fut pas chose facile que de se faufiler à travers les broussailles entrelacées, les aubépines aux pointes aiguës, les herbes et les arbustes qui se sont dressés depuis onze ans sur ce terrain. Nous atteignîmes enfin le N° 25 et je lus :

Ci-gît

LOUISE MAINDRON,

ÉPOUSE DE CHARLES LEROY,

décédée le 15 *juillet* 1895.

C'était tout ! Au moins j'étais sûr que M. Mazurette était venu au Hâvre et n'avait pas fabriqué les pièces. Rien ne restait pour signaler à la France la sépulture d'un homme dont la lyre n'avait jamais vibré avec autant d'amour que quand elle chantait le pays des aïeux ! Et la clôture modeste dont Faucher de St-Maurice, au dire de M. Chicoyne, avait entouré le terrain deux années environ après la mort du barde? Plus de trace.... J'écartai le guide et, chapeau bas, le cœur serré devant un pareil abandon, pour celui qui avait dit que sur la tombe de l'exilé

Nul ne viendra verser une prière amie,

je murmurai au nom de mes compatriotes l'hymne des morts si touchant et si lugubre : "*De profundis clamavi..... Requiem æternam dona ei, Domine!*"

Je revins à la loge du gardien. — "Et vous êtes sûr, lui dis-je, que les ossements de Jules Fontaine

ont été transportés dans l'ossuaire commun? — Pardon, monsieur, je suis même assuré du contraire. Un pareil transport n'a lieu que pour les cadavres qui n'ont pas été ensevelis dans un terrain privé; quant aux autres, nous ne les déplaçons jamais. Seulement, lorsque nous reprenons les terrains pour de nouvelles sépultures, après une période d'environ quinze ans, si le premier cercueil tient encore nous le rangeons pour faire place au nouveau; si, au contraire, il s'est effrité, nous en distribuons les débris le long du nouveau cercueil avec les ossements qui s'y trouvent. Mais comptez pour acquis que nous ne retirons jamais les ossements des morts qu'on a enfouis dans un terrain privé. — Mais on pourrait donc retrouver ceux de Jules Fontaine? — Dame, oui et non. D'abord, il serait impossible à l'heure présente de bouleverser la fosse: la famille Leroy s'y opposerait sans doute et la mairie n'autoriserait peut-être pas un pareil procédé. Si la demande en avait été adressée en 1895, quand nous reprîmes le terrain, il n'y aurait eu rien de plus simple. Peut-être aussi les recherches seront encore possibles quand, vers 1910, après les quinze ans révolus depuis la sépulture de Mme Leroy, nous creuserons de nouveau de ce côté. Seulement, sommes-nous bien sûrs de retrouver quelque chose? Si, en 1895, le cercueil de Jules Fontaine tenait encore, il doit être aujourd'hui disloqué; à supposer que celui de Mme Leroy le soit aussi, voilà les ossements mêlés

de telle sorte qu'il devient impossible de les reconnaître. Si, d'autre part, on n'a plus rencontré en 1895 que des ossements, on les a rangés le long du nouveau cercueil et ils doivent être aujourd'hui réduits en poussière. En somme, vous le voyez, les chances sont assez restreintes. — Vous pensez donc que l'on se chargerait de faire des recherches quand on bouleversera le terrain pour la troisième fois vers 1910! — Pourquoi pas? Et croyez bien que, si j'occupe encore mes fonctions actuelles à cette époque, je serai heureux de m'y employer à condition qu'on me le rappelle par l'entremise de la mairie. — Nous vous en serions fort obligés, Monsieur. Si vous réussissiez, vous nous rendriez les restes d'un homme que mon pays se doit de retrouver. — Il fut donc bien grand? — Bien noble surtout. Malgré le lâche abandon qu'un de vos rois fit de notre pays, Jules Fontaine chanta vos gloires et pleura vos défaites!" Le gardien me tendit la main.

Je repris cette avenue ravissante qui du cimetière d'Ingouville conduit, par une pente prolongée, jusqu'à la ville du Hâvre. Et je songeais à part moi combien souvent Crémazie avait dû promener sur cette même colline ses rêves et ses deuils, s'accouder à la balustrade d'où l'on domine toute la cité, les quais et la mer, poursuivre de sa pensée et de son cœur les vaisseaux qui se détachent de la jetée pour ancrer enfin dans le port de Québec dont le nom seul indique aux matelots qu'ils ne sont plus...

au Hâvre! Québec, le Hâvre: qui connaît l'une connaît presque l'autre. Et l'on se demande si la Providence n'était pas elle-même intervenue pour conduire l'exilé sur un cap qui lui permît de contempler, avant d'y mourir, l'image de sa petite patrie.

*
* *

Il me restait à m'acquitter d'un devoir de reconnaissance. S'il est mort dans l'exil, Crémazie eut du moins la consolation de posséder à son chevet des âmes pieuses et dévouées qui adoucirent l'amertume de son agonie. On sait, par la dernière lettre qui figure dans les œuvres du poète, avec quelle charité la famille Hippolyte Malandain, qui tenait alors un modeste hôtel au No 19, rue Bernardin de St-Pierre, s'était employée auprès du mourant. Rendre visite à la famille, c'était à la fois un devoir et une bonne fortune: je pouvais après d'autres la remercier de ses bons offices et obtenir peut-être des renseignements plus précis sur la vie du poète au Hâvre et sur ses derniers jours. Grâce encore aux indications de M. Mazurette, je n'avais pas à chercher longtemps pour découvrir le nouveau logis de la famille.

En chemin j'aperçus l'hôtel-de-ville. Mettre pied à terre et enfiler les vastes escaliers fut l'affaire d'un instant. Sur ma demande le clerc préposé aux registres de l'état civil me communique le volume des actes pour l'année 1879. A la date du 16 janvier j'y lis que Jules Fontaine, célibataire,

âgé de 48 ans, issu de parents inconnus, a été déclaré mort par Messieurs Hippolyte Malandain, tailleur d'habits[1], 50 ans, et Auguste Regnault, employé de commerce, 31 ans. Jusque-là il n'y avait rien que l'on ne sût. Mais le registre disait encore que le défunt était né à Richmond, ajoutant, avec une connaissance géographique qui n'étonne guère à cette époque, *Etats-Unis d'Amérique*. Le déclarant avait-il reçu une pareille confidence de Crémazie lui-même? Avait-il tiré ce renseignement de lettres mal comprises ou ne l'avait-il pas inventé de toutes pièces? Je l'ignore ; pour ceux qui croient à l'origine québecoise de Crémazie il y aura là un problème biographique à élucider.

Il n'y avait rien de plus à extraire de cette source. Je quittai la place en riant à part moi de l'ébahissement du clerc quand il apprit qu'il interpellait un Canadien. Le pauvre homme n'en avait jamais vu ; aussi, ayant probablement fréquenté l'éternel Fenimore Cooper, il se demandait sans doute où je pouvais bien cacher… mes plumes!



"325, route Nationale, commune de Graville!" criai-je au cocher. La course est longue et peu intéressante ; elle se poursuit à travers une des parties les plus malpropres de la ville. Au coup de cloche

[1] En fait, M. Malandain tenait le double rôle d'hôtelier et de tailleur, comme me l'a expliqué sa veuve.

une dame tout de noir vêtue, un peu ridée, petite, entrebâilla timidement la porte. — "Je suis bien chez M. Hippolyte Malandain, Madame? — Chez sa veuve. Mon pauvre vieux est mort il y a quatre ans déjà. Je vois que Monsieur arrive de l'étranger? — C'est bien vous qui avez assisté aux derniers moments de Jules Fontaine, il y a 26 ans? — Jules Fontaine!... Vous êtes Canadien, Monsieur? Je le devine... Que vous me faites plaisir! Depuis la mort de ce bon M. Jules, vous êtes seulement le deuxième Canadien qui m'ait rendu visite. Quel plaisir, Monsieur, quel plaisir de vous voir! Entrez, nous causerons de lui longuement. Voyez-vous? je n'ai jamais pu l'oublier.... il était si bon, surtout pour les enfants! Vous m'apportez des nouvelles de sa famille peut-être?... Non... Eh bien! entrez quand même. Mes enfants et moi, nous nous rappelons souvent le séjour qu'il fit chez nous pendant dix-neuf mois. Mais, comme je suis heureuse d'en causer encore une fois avec un Canadien comme lui! Le cher M. Jules!"

Tout en conversant, la dame m'avait introduit dans son modeste logis. — "Eh bien! oui, me dit-elle. Pendant plus de vingt ans, après la dernière lettre de son frère, je n'avais plus entendu parler de ce bon M. Jules. Il y a cinq ou six ans, un Monsieur du Canada est venu solliciter des renseignements. Il s'appelait, je crois, M. Mazurette. Il m'avait promis qu'on reviendrait, lui ou quelqu'un

de ses amis : même on devait élever un monument sur le terrain. Depuis, je n'ai plus revu personne. C'est lui peut-être qui vous a envoyé chez nous? — Non, Madame ; mais peu importe. J'ai cru que c'était mon devoir de ne point passer au Hâvre sans prier sur la tombe d'un exilé, sans remercier la famille qui consola ses derniers moments et m'entretenir avec elle de celui que vous semblez avoir tant aimé. — Vous avez bien raison, Monsieur. Ah ! si mon pauvre mari était encore de ce monde, il serait bien heureux de vous voir ! Mais le bon Dieu me l'a pris... Par bonheur, j'ai assez de mémoire et, si cela vous rend service, je vous dirai volontiers tout ce que je sais."

Il me tenait à cœur de connaître le genre de vie du poète au Hâvre, les circonstances de sa mort et les souvenirs qu'il avait pu laisser à la famille. Si j'allais déterrer quelque pièce inconnue? Par ce temps où la fièvre de l'inédit sévit un peu partout, c'eût été vraiment bonne fortune.

"Donc, commençai-je, M. Jules a vécu chez vous pendant quelque temps? — Oui, Monsieur, dix-neuf mois. Mais quelle existence ! Vous savez qu'il représentait au Hâvre la maison Bossange. Or, à peine était-il rentré de son bureau qu'il se retirait dans sa chambre. Il avait sur sa table toute une collection de livres ; il devait écrire beaucoup, car avant sa mort il nous avait remis pour sa famille deux ou trois gros paquets de documents qui sem-

blaient tous écrits de sa main. Après le repas il s'assevait près du foyer ; il s'amusait à converser avec nous, à nous transmettre les nouvelles de la journée, à provoquer les questions des petits. Il leur répondait avec simplicité, tâchant toujours de mettre son langage à leur portée. Les enfants l'adoraient, Monsieur, ni plus ni moins. Encore aujourd'hui, quand nous sommes réunis, c'est un de leurs plus grands plaisirs que de causer de lui ! Qu'il était bon, Monsieur ! Il badinait avec eux comme s'il avait été un enfant lui-même... Jamais il ne pouvait refuser une position quand on s'adressait à lui, surtout les jeunes gens ; s'il n'avait pas pour eux de poste libre dans son bureau, il se donnait de la peine pour les placer ailleurs. Aussi tout le monde l'aimait. Il devait avoir une instruction *princière* : car il parlait de tout et il paraissait si bien renseigné !... En dehors des réunions de famille, pourtant, il conversait peu. Il avait dû souffrir beaucoup, Monsieur ; car, quand il recevait une lettre de ses frères, au lieu de se réjouir il pleurait souvent et longtemps. Cela se voyait sur sa figure : son front large se plissait, surtout quand il restait seul les pieds étendus devant le foyer. Il se promenait rarement ; et, quand il sortait, c'était pour aller sur la côte là-haut. Le dimanche il s'enfermait ; ce jour-là il recevait ordinairement des lettres de sa famille et y répondait tout de suite. C'est par ce moyen, Monsieur, que j'ai deviné quelque chose. Il m'avait montré une lettre signée Joseph Crémazie, en me

disant qu'elle lui venait de son frère. Comme je paraissais surprise, il s'aperçut qu'il s'était compromis et m'expliqua qu'ils n'étaient pas nés tous deux du même père. J'ai toujours cru que c'était une petite supercherie ; seulement je compris qu'il voulait nous faire un mystère et je ne l'ai jamais questionné. Quand il recevait des lettres comme cela, il nous entretenait de sa famille, de son pays. Puis il partait pour la messe de midi ; à son retour il nous disait chaque fois : Mais c'est étonnant comme il y a peu de toilettes à l'église !... Bien qu'il souffrît beaucoup, nous ne l'avons jamais entendu se plaindre amèrement, excepté parfois de sa violente migraine.... et puis, avant de mourir, il exprima souvent son chagrin de ne pas pouvoir revenir à Paris pour remercier M. Bossange de ses bontés."

"Et il est mort en bon chrétien, Madame? — Oh ! oui, Monsieur. Il savait qu'il ne vivrait pas longtemps, malgré sa forte constitution : car il était d'une force et d'une taille si remarquables, Monsieur, que *je reconnaîtrais ses os seulement à leur grosseur*, si jamais on venait à le déterrer ! (sic). Avant sa mort, il avait appelé le prêtre ; un vicaire de notre paroisse vint le visiter plusieurs fois et fut grandement édifié. Sa dernière pensée, après qu'il eût reçu l'extrême-onction et communié, fut pour sa mère qu'il aimait tant et dont il ne parlait jamais sans pleurer. Après sa mort nous lui fîmes des funérailles très simples : il eut un petit cortège de ceux

qui l'avaient le mieux connu. Je choisis moi-même l'endroit du cimetière où il repose : je reconnaîtrais encore la place aujourd'hui, bien que tout cela soit très changé. Autour de la fosse nous plaçâmes une grille en bois qui s'est affaissée depuis ce temps-là et de temps en temps, jusqu'à ce que le terrain ait été repris, j'allais y planter des fleurs : je me disais que, si sa mère avait été à ma place, elle aurait fait la même chose..... Alors nous avons enfermé dans une caisse tout ce qui lui appartenait et nous l'avons expédié à sa famille : il y avait bien plus de livres et de papier que de linge. La famille nous a remboursé toutes les dépenses que nous avions faites.... Ce fut un grand vide, Monsieur, dans notre maison, quand M. Jules nous eut quittés : les enfants le redemandaient souvent et s'étonnaient de ne pas le voir revenir."

"Et M. Jules ne vous a rien laissé en souvenir de son séjour? — Oui, Monsieur. Comme il était très lié avec la famille Bossange, il avait composé une poésie pour fêter leurs noces d'or. Il l'avait écrite dans un petit cahier bleu. Il me dit, avant de mourir : Tenez, Mme Malandain ; je ne puis rien vous donner qui vous récompense de vos services. Gardez au moins ceci en reconnaissance de vos bontés pour moi. Cela n'est rien, mais plus tard cela vaudra peut-être quelque chose."

C'était le moment d'aborder la question délicate. — "Et vous avez conservé le cahier bleu? — Oh !

oui, Monsieur ; j'y tiens *comme à mes yeux.* Souvent, quand je passe la veillée avec les enfants, nous le reprenons pour y relire la pièce ensemble ; cela nous donne occasion de parler encore de M. Jules. Nous voudrions qu'il eût écrit là d'autres poésies, mais il n'y en a qu'une. Tenez, je vais vous le montrer. . . ." La bonne dame revint bientôt toute chagrine d'avoir laissé le trésor chez un de ses fils quelques jours auparavant ; elle n'y pensait plus, tant elle est sûre que la famille ne laissera pas disparaître le "souvenir de M. Jules". — "D'ailleurs, continue-t-elle, je l'ai montré à M. Mazurette ; il pourra vous renseigner mieux que moi." Et elle me promit de m'adresser une copie de ce texte primitif. Il sera intéressant de le comparer plus tard avec celui qu'on a reproduit dans les *Œuvres.* Je le reçus, en effet, quelques jours après. J'y retrouvai le même début :

Ils sont bien loin de nous ces premiers jours du monde

et la même finale :

A vos noces de diamant.

Sur ce je me hasardai : "Et vous entendez bien que le petit cahier bleu se conserve? — Bien sûr, Monsieur. Je le laisserai à mes enfants. Ils en seront si heureux qu'ils ne voudraient pas pour tout l'or du monde le laisser égarer. — Et quand vos enfants disparaîtront à leur tour, vous ne craignez pas

que le trésor se perde? — Oh! alors, Monsieur, je n'y serai plus!... — Pourquoi donc, repris-je en souriant, ne pas le mettre en absolue sûreté avant de mourir? Je connais une institution qui serait certainement jalouse de le préserver. Le Séminaire de Québec, où Crémazie, je crois, fit ses études, vous rendrait de fameuses actions de grâces s'il tenait de votre main un pareil manuscrit. Voyez-vous? Québec est le rempart de nos traditions et de nos souvenirs; vous comprenez que nous cherchions à y réunir tout ce qui touche de près ou de loin à notre nationalité. Pensez-vous que le cahier bleu, si modeste qu'il soit, ne figurerait pas bien à côté de tant d'autres reliques du passé? — Vous avez raison, Monsieur. Nous verrons... mais pour le moment..." La vieille dame sourit à son tour; mais dans son sourire perçait un peu du chagrin qu'elle éprouverait à se détacher du seul souvenir qui lui reste de M. Jules. Je compris et n'insistai pas, regrettant de n'être point artiste pour photographier au moins le manuscrit....



Quand je rentrai dans la ville, je fus ébloui par l'aspect féerique de l'illumination; c'est la Grande Semaine, époque de fêtes nautiques dont Bordeaux et le Hâvre se partagent les honneurs tous les deux ans. J'oubliai de m'intéresser au spectacle; j'oubliai même la visite que j'avais projeté de faire au Père Monsabré dans ce couvent du Hâvre où il cache

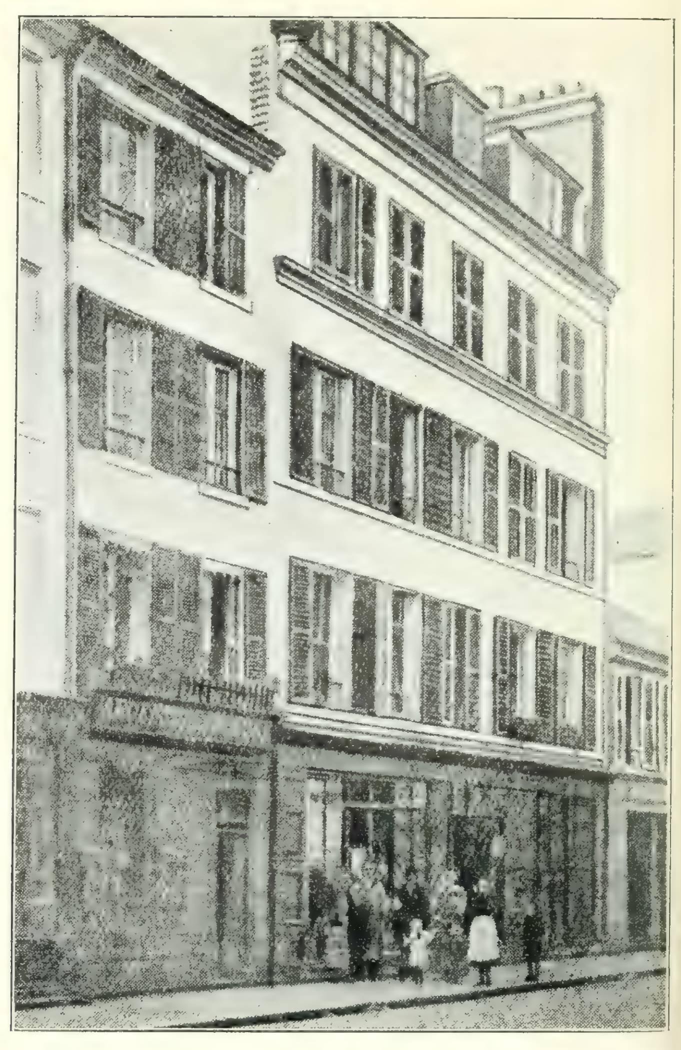
la gaieté de sa verte vieillesse ; j'oubliai enfin de retourner à la Bibliothèque Municipale pour y consulter les manuscrits de Bernardin de St-Pierre, grâce auxquels Monsieur Souriau[1] nous a révélé l'an dernier un personnage nouveau dans son auteur préféré.



Et lorsque, à minuit, le bateau quitta la rade pour me transporter sur les côtes d'Albion, je jetai un dernier regard plein d'émotion sur une ville où repose une si noble part de l'âme canadienne. J'admirai à loisir la fidélité de cette humble famille où se perpétue le souvenir d'un homme que l'hospitalité seule avait uni jadis à ses membres. Je me rappelai quel éclair de joie illumina la figure de la vieille dame quand je lui annonçai l'érection récente faite à Montréal du monument de "M. Jules" et avec quelle effusion elle me remercia quand je lui promis de lui envoyer des journaux décrivant la fête ; elle ajouterait cela au "souvenir"!... Et je m'engageai enfin à prêcher à mes compatriotes que l'érection d'une statue à Montréal ne saurait compenser l'absence d'un monument dans ce cimetière du Hâvre où dort le poète[2]. J'inviterais aussi tous ceux d'en-

[1] *Bernardin de St-Pierre*, d'après ses manuscrits déposés à la Bibliothèque du Hâvre (Lecène et Oudin, Paris, rue de Cluny, 1905, 3 fr. 50).

[1] Ce désir a été compris. La *Société St-Jean-Baptiste* de Quebec acheta le terrain l'année suivante, y fit dresser une croix temporaire (voir la gravure) et organisa une souscription nationale destinée à l'érection d'un marbre funéraire.



Ancienne auberge Malandain (19, rue Bernardin de St-Pierre, Le Hâvre).
Maison où mourut Octave Crémazie. Le poète logeait au troisième
de la maison où se tient le groupe.
Photographie communiquée par M. le consul Gaulin à M. C.-J. Magnan,
de Québec, et publiée dans *L'Enseignement Primaire* (mars 1910).

tre eux que le ciel conduirait en France à visiter la famille Malandain et à prier au cimetière d'Ingouville sur la tombe de celui qui pleura si souvent la solitude des *Morts!*

Août 1906.

Second pèlerinage.

Ceux qui pour leur pays sont morts en combattant
Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie.

(Victor Hugo)

Crémazie n'est pas tombé sous les coups de l'épée ; mais, ses *Œuvres* le démontrent, ses *Lettres* surtout en font foi, il fut un vaillant chevalier de la plume.

C'est pourquoi, après nous être agenouillé une première fois sur sa tombe au Hâvre le 10 juillet 1906, nous tenions, au retour de notre voyage d'études en Europe, à y renouveler, le 1er juillet dernier, l'hommage de notre prière et de notre admiration[1].

*

Première station : cimetière Sainte-Marie, côte d'Ingouville.

On devine de quel cœur nous nous acheminâmes vers le tertre de la 41e division, lettre Z, N° 25, que nous avions découvert sans peine l'année précédente, grâce aux indications précises de M. Mazu-

---

[1] Nous étions accompagné, pendant cette deuxième expédition, de l'abbé J. O. Maurice, vicaire à Villeray, licencié ès lettres de la Sorbonne.

rette. Il nous fut impossible d'abord de le retrouver. Pendant trois quarts d'heure nous piétinâmes en vain un sol devenu boueux et gluant sous les pluies de la veille et l'abondante rosée du matin. Toute trace avait disparu, jusqu'à celle de l'inscription qui recouvrait les tombes de Crémazie et de Mme Leroy.

La vue de la terre fraîchement remuée, à l'endroit même où nous nous étions dirigé avec tant d'assurance, nous donna l'éveil. Nous nous empressâmes de recourir encore une fois à l'obligeance du gardien qui avait, l'année précédente, mis à notre disposition sa bonne volonté. Il ouvrit donc son registre à la date du 15 juillet 1895, époque où fut inhumée Mme Leroy dans le terrain occupé par la dépouille du poète.

Qu'on imagine notre stupéfaction et notre joie quand nous apprîmes que le cercueil de la défunte avait été exhumé quinze jours auparavant, le 19 juin 1907 ! La disparition de la pierre sépulcrale et l'affaissement du tertre s'expliquaient d'eux-mêmes. Mme Leroy exhumée ! C'était dire que le terrain où repose Crémazie redevenait libre. Dorénavant, s'il reste quelque chose de son cadavre, il sera facile d'en entreprendre la recherche sans que rieure, soit au maire du Hâvre, soit à la famille de
rieure, soit au maire du Hâvre, soit à la famille de
Mme Leroy.

Avec des larmes aux yeux nous récitâmes le *De Profundis* sur la fosse de celui qui avait tant pleuré les morts. Et nous nous mîmes en frais de poursuivre notre enquête, non sans avoir prié le gardien de nous prévenir le jour où l'on réclamerait le terrain pour une nouvelle sépulture.



Deuxième station : Mme Vve Malandain, 35 Route Nationale, commune de Graville.

La vieille dame n'a pas changé d'aspect. Elle nous accueille avec la même cordialité et sa langue tarit à peine en nous entretenant de "ce bon Monsieur Jules", d'elle-même et des sympathies que le récit de notre premier pèlerinage a provoquées en sa faveur.

C'avait été pour elle une consolation sans égale de recevoir, quelques semaines plus tôt, la visite d'un Père Jésuite du Canada en promenade au Hâvre. Pendant toute l'année une dame canadienne lui avait adressé une série de cartes illustrées. Le comité du monument Crémazie venait de lui faire tenir la plaquette où l'on décrivait l'érection de la statue. Ces marques d'estime, qu'elle attribue au seul souvenir du poète, lui sont allées au cœur. Elle n'éprouve qu'un regret : c'est que ces personnes ne lui aient pas été connues vingt ans plus tôt. "Alors il eût été possible de s'entendre pour restituer à sa patrie les restes de ce bon M. Jules!"

Mme Malandain nous parle des relations amicales qui unissaient Crémazie et M. Derancourt, de Bordeaux, les seules que le poète ait cultivées au Hâvre. Elle nous retrace encore une fois les dernières souffrances de M. Jules, son incurable chagrin causé par la ruine imminente de la maison Bossange, sa mort consolée par la religion. Elle nous redit la bonté de son hôte pour les enfants, l'étendue de ses connaissances, la tranquillité de sa vie et le calme plus grand encore de sa fin. Mais c'est en vain que nous tentons de lui soustraire le modeste cahier bleu où Crémazie consigna son dernier adieu à celle qui lui tint lieu de mère plus que de garde-malade. Elle, elle n'oubliera pas M. Jules ; ses enfants, eux, ont besoin de ce signe sensible pour perpétuer dans la famille le souvenir du noble ami qui fut un peu leur grand frère !

Lorsque nous lui tendîmes la main une dernière fois, le cœur gonflé d'émotion elle nous pria de dire avec quel bonheur elle recevrait les Canadiens de passage au Hâvre pour causer de M. Jules. Qu'il en vienne ou non, elle reste là près de sa tombe comme la lumière qui veille au temple sur le repos du Vivant.

*
* *

Troisième station : ancienne auberge Malandain, 19, rue Bernardin de Saint-Pierre[1].

---

[1] Voir la photographie plus haut.

Là, pendant dix-neuf mois, Crémazie eut sa pension et son logement. Là il rendit le dernier soupir, dans une chambre du troisième étage, au milieu des lettres de sa famille et de ses propres écritures qui encombraient son secrétaire.

L'apparence de la maison s'offre des plus modestes. La couche de stuc qui la recouvre s'est noircie sous les torrents de pluie et de fumée. Sur ce pâté, percé d'étroites fenêtres et caché dans une ruelle déserte, planerait un silence lugubre si la proximité du canal n'y faisait arriver quelque bruit. Son air attristé suffit à expliquer qu'il ait servi de refuge à un écrivain dont toutes les œuvres, comme sa vie, respirent la mélancolie.

La dame qui y recueillit le souffle suprême du poète se chargerait d'indiquer la chambre même où il mourut. Et nous pensions à ce propos que le comité du monument ferait acte de patriotisme en appliquant sous la fenêtre une inscription qui rappelât le séjour et la fin de Crémazie sous ce toit hospitalier. Les passants y puiseraient une précieuse leçon de sympathie nationale. Les Canadiens que la Providence conduirait de ce côté songeraient, devant cet ex-voto, à offrir une prière pour l'exilé qui emporta, dans les plis de sa prodigieuse mémoire, tant d'harmonies en l'honneur de son pays lointain.

*

Quatrième station : consulat des Etats-Unis, place Gambetta.

De la rue Bernardin à la résidence du consul américain il n'y a qu'un pas. La bienveillance connue de Monsieur Alphonse Gaulin, ancien maire de Woonsocket, nous invitait à le franchir. Nous n'eûmes point à regretter notre démarche.

Des souvenirs qui rattachent M. Gaulin à la république voisine et à notre commune *Alma Mater*, le collège de Sherbrooke, l'entretien devait infailliblement dévier vers les préoccupations qui provoquaient notre seconde excursion au Hâvre. M. le consul écouta, avec une attention profonde, nos observations sur l'affaire Crémazie. Il promit de s'intéresser à nos démarches. C'est à lui que nous devons la plus heureuse suggestion qui nous ait été faite à ce sujet.

Quelque temps avant l'entrevue, M. le consul eut l'occasion de faire ensevelir, dans ce même cimetière d'Ingouville, un de ses compatriotes. Pour acquérir le terrain à perpétuité il lui en avait coûté 266 francs. Et notre interlocuteur de conclure : "Pourquoi le comité du monument Crémazie n'agirait-il pas de même? Qu'il s'adresse à l'*Entreprise Générale des Pompes Funèbres*, administrée par G. Delaunay et Cie, Hôtel-de-Ville du Hâvre, Seine Inférieure. Celle-ci consentira certainement à céder, pour la somme de 300 francs tout au plus, le terrain devenu vacant. Le comité, concessionnaire

à perpétuité de l'emplacement, pourrait plus tard y élever au moins une pierre à la mémoire du poète. Ce serait un palliatif à l'impossibilité qui semble réelle de rapporter ses restes au pays, même s'il en subsistait. Mais que le comité s'empresse : vu le grand nombre de mortalités, le lot peut être réclamé d'un jour à l'autre par une famille quelconque. Et la difficulté qu'a levée l'exhumation de Mme Leroy reparaîtrait peut-être plus insoluble qu'auparavant."

Nous nous promîmes, on le pense bien, d'attirer l'attention de nos compatriotes, surtout celle du comité du monument Crémazie, sur ce nouvel aspect de la question. Notre premier moment de liberté après notre retour y aura été consacré. Nous osons espérer que MM. Louis Fréchette et Gonzalve Désaulniers, qui avaient bien voulu s'intéresser à notre première communication, ne tarderont pas à s'aboucher avec les autorités du Hâvre en vue d'une prompte solution[1].

Ce serait un beau jour que celui où l'inspiration patriotique et le sentiment de la justice littéraire dresseraient, sur la tombe du poète mort en exil, un monument, si modeste fût-il. Le trophée formerait une réplique heureuse de celui que le comité fit ériger l'an dernier au sein de notre métropole

[1] Nous rappelons que la *Société Saint Jean-Baptiste* de Québec a pris la tâche à son compte. On nous dit cependant qu'il lui en a coûté environ $400.

commerciale. M. le consul des Etats-Unis au Hâvre contribuerait avec plaisir par ses démarches à la réalisation de ce patriotique projet.



Notre tâche était terminée. Il nous restait à déposer un dernier hommage sur la tombe du Père Monsabré : la mort l'avait récemment couché sous les dalles du couvent dominicain où l'ancien orateur de Notre-Dame abritait son éloquence persécutée. Nous saluâmes au passage les statues de Bernardin de St-Pierre et de Casimir Delavigne, les deux poètes d'allure si différente auxquels le Hâvre se glorifie d'avoir donné le jour.

Et nous quittâmes le Québec d'outre-mer en apportant, de nos pérégrinations dans ses murs, cette vision touchante : celle d'une tombe, protégée par la Vierge noire des Hâvrais, où monte la garde depuis trente ans bientôt une octogénaire défaillante et, sur ce tertre, se dressant comme un appel aux Canadiens en voyage, un monument splendide à la gloire du patriote et du lettré que fut Jules Fontaine *alias* Octave Crémazie !

Août 1907.

M. L'ABBÉ CAMILLE ROY

LA LITTÉRATURE CANADIENNE

I[1]

Alors que l'*histoire littéraire* s'attache à dresser "l'inventaire méthodique de toutes les œuvres écrites dans une langue" déterminée, l'*histoire de la littérature* ne retient, de tous les ouvrages ainsi catalogués, "que ceux qui ont droit de passer à la postérité". C'est à la *critique littéraire* qu'échoit la rude mais noble tâche d'établir le départ entre les livres anodins qui doivent demeurer dans le domaine de la première et ceux que leur mérite destine à faire partie de la seconde[2]. Le rôle du critique ressemble donc à celui de l'officier civil qui délivre au voyageur le passe-port grâce auquel celui-ci devient libre de franchir les bornes de son pays d'origine.



---

[1] Roy (l'abbé Camille) : *Essais sur la littérature canadienne* (in-12, 377 pp., Québec, Garneau, 1907, $1.00).

[2] Nous abrégeons l'exposé de cette distinction très fine et très claire. On la trouvera développée dans l'ouvrage de M. Giraud (Victor) : *Livres et questions d'aujourd'hui*, pp. 238 9 (in-12. 283 pp., Paris, Hachette, 1907, 3 f. 50).

M. l'abbé Camille Roy cultive ces trois genres à la fois. C'est au premier qu'il s'adonne dans ses *Etudes sur l'histoire de la littérature canadienne*, pierres qu'il dissémine périodiquement à travers les pages d'une de nos revues les plus instructives[1] et dont il formera bientôt, espérons-le, une mosaïque complète. Son dernier ouvrage ressortit en même temps à l'histoire de la littérature et à la critique littéraire. L'auteur ne se contente plus d'y raconter l'évolution de nos lettres canadiennes. Armé de la critique, il apprécie nos livres les plus récents, les juge et les classe. Il prépare du même coup la tâche de ceux qui plus tard voudront leur donner droit de cité dans l'histoire de notre littérature.

Cette tâche leur sera facile et agréable vu que l'ouvrage de M. l'abbé Roy unit la variété à la solidité. On pourrait le partager en trois sections. La première comprendrait son étude réflexe sur *Notre critique littéraire* ainsi que la conférence sur la *Nationalisation de notre littérature* qui clôt le volume. Entre ces deux extrêmes se déploient deux groupes d'essais, de longueur inégale. L'un se compose d'appréciations qui toutes portent sur les œuvres actuelles de nos écrivains, l'autre de considérations

---

[1] *Bulletin du parler français au Canada*, V. II (1903-04), Nos 5, 10 ; V. III (1904-05), Nos 8, 10 ; V. IV (1905-06), Nos 1, 3, 8 ; V. V (1906-07), Nos 1, 3, 8, 10 ; V. VI (1907-08), Nos 2, 4. Ces études ont été depuis réunies en un volume : *Nos origines littéraires*, que nous apprécions plus loin.

pratiques sur nos deux genres préférés, le journalisme et l'éloquence.

Or, soit qu'il examine des livres, soit qu'il étudie des genres, l'auteur sait varier on ne peut mieux ses procédés. Il est avant tout dogmatique à la façon de Taine et de Brunetière. Les pages où il traite de M. Chapman[1] montrent qu'il se défie de l'impressionnisme. Il tient à la vieille doctrine qui admet pour le goût une règle supérieure, extérieure au juge et indépendante de ses variations quotidiennes. Par ailleurs la critique biographique, celle que pratiqua Sainte-Beuve et qu'a si lucidement exposée M. Louis Arnould[2], est habilement mise à profit dans l'article consacré à l'abbé Casgrain[3]. Ce chapitre, le plus long de tout le volume, est aussi celui où passe davantage le courant de l'émotion.

Nous parlerions volontiers des essais où l'auteur apprécie le rôle de la presse et de l'art oratoire en Canada, ainsi que de la conférence qui termine le volume. Mais le mot même de "nationalisation" a été si mal interprété qu'il nous faudrait d'abord nous entendre sur le sens que lui attribue l'auteur. Et, quand celui-ci reproche à notre éloquence canadienne de nager dans la rhétorique fausse et grandiloquente, lorsqu'il accuse notre journalisme de tourner si facilement à la jaunisse, il a si évidem-

---

[1] 263-90.

[2] *Correspondant* (25 déc. 1904 — 25 nov. 1905). — *Quelques poètes, introduction* (in 12. Paris. Oudin. 1907. 3 fr. 50).

[3] Pages 29-104.

ment raison, en général du moins, qu'on perdrait son temps à lui chercher noise sur ce sujet. Les deux essais d'ailleurs soulèvent des questions de principes littéraires que M. l'abbé Roy résume dans les pages de l'introduction, le seul chapitre auquel nous croyons devoir nous arrêter un instant.



Aussi bien l'art de M. Roy nous paraît s'y révéler tout entier. Si le critique ne dédaigne pas les questions de fait, c'est surtout qu'elles lui servent de tremplin pour s'élancer en plein courant doctrinal et se plonger dans les idées générales. Dans l'occurrence l'usage du tremplin devenait une nécessité.

Avant de rechercher le caractère d'une littérature ou d'un genre, il faut bien admettre d'abord que l'un et l'autre existent ; et, si l'on en conteste l'existence, il faudra bien d'abord la démontrer ! C'est à quoi l'auteur s'applique en suivant deux voies bien diverses. M. Benjamin Sulte prouvait jadis la vitalité de notre littérature en accumulant les statistiques[1] ; de même c'est en condensant des faits, des dates et des noms, que M. Roy confirme d'abord[2] la réalité de notre critique littéraire. Il lui arrive ainsi de renverser sans trop d'efforts la thèse qu'a-

[1] Taché (Louis) : *La poésie française au Canada,* introduction, pp. 5-37 (in-8, 288 pp., St. Hyacinthe, *Courrier,* 1881).

[2] Pages 5-7.

vaient péniblement échafaudée certains de nos écrivains, évidemment dépités ou malmenés par quelque Zoïle[1]. Brunetière se fût reconnu dans cet argument par lequel M. Roy les éconduit : Elle existe, puisqu'elle vit ! En apparence il n'y a là qu'une brutale affirmation : le livre entier offrira la preuve tangible de cette vitalité et de ce développement. Quand même son ouvrage n'aurait que sauvé du naufrage la thèse de notre existence littéraire, il faudrait savoir grâce à M. Roy de l'avoir écrit après l'avoir si bien pensé.

Mais il nous a rendu un autre service ! La vie ne coule pas chez tous à doses égales, pas plus la vie littéraire que la vie naturelle. En littérature comme ailleurs, s'

Il n'est point de degrés du médiocre au pire,

il est vrai aussi qu'il faut en gravir de nombreux pour s'élever du médiocre au bien. Or, nos critiques se sont trop souvent bornés à conquérir des brevets de médiocrité ; trop souvent aussi nos écrivains se sont arrêtés au premier échelon du progrès. Si donc M. Roy reconnaît la vitalité de notre critique et de nos lettres, il distingue pourtant et signale les boulets qui les rivent au degré inférieur de la vie littéraire. Il fournit même la clé mystérieuse qui dénouera la chaîne et permettra aux prisonnières qu'il aime de s'envoler au sommet.

---

[1] Fournier (J.) : *Comme préface* (*Revue Canadienne*, 1er août 1906 — Cf. *Ibid.*, février 1907).

Cette étude doctrinale, où M. Roy expose les raisons de notre indigence dans le passé, les symptômes qui annoncent le progrès à venir et les moyens de le favoriser, est la partie la plus neuve, la plus vivante du volume. Nulle part ailleurs le style de l'auteur ne revêt davantage cette "vigoureuse simplicité" qu'il considère[1] à bon droit comme la marque du grand écrivain. Le critique s'y fait médecin, philosophe et homme pratique à la fois.

Du premier il possède la sûreté du coup d'œil qui diagnostique sans erreur la maladie : indigence ou impropriété de la langue, lâcheté de la composition, éloquence ambitieuse du ton, vague des idées[2].

Avec la profondeur d'analyse de l'autre il découvre sans peine les causes de ces défauts. Tantôt c'est le peu de fermeté de notre goût, faiblesse qu'expliquent elle-même "un entraînement trop tôt suspendu" et une formation littéraire incomplète ou mal dirigée[3]. La perte du sens de la mesure contribue pour sa part à les accroître et de cette emphase nos orateurs abusent à qui mieux mieux. Nos critiques de journaux surtout affectent une "allure plus combative que soucieuse de comprendre". Et nos régents d'opinion enfin ont trop exclusivement pratiqué la "critique verbale", celle qui ne connaît que les questions de style ou de grammaire[4].

---

[1] Page 328.

[2] Pages 20-21, 19, 21, 326, 328, 22.

[3] Pages 20, 325.

[4] Pages 326, 23.

En esprit pratique, M. Roy suggère alors les moyens propres à contrebalancer ces influences pernicieuses. S'il n'entretient pas une prédilection exagérée pour l'étude des procédés de l'artiste, pour la "critique d'art et de métier" chère à M. Albalat[1]; si encore il ne tient pas plus que de raison aux "formules esthétiques et autoritaires où s'enfermait la critique classique" d'un Nisard ou d'un Villemain, il affiche hautement son admiration pour cette autre critique, fille de celle-ci, qui comprend d'abord les intentions d'un écrivain, juge la valeur de ses idées et classe son livre d'après la nature même et le degré de l'évolution qu'il a fait subir à l'esprit humain. C'est à la méthode même de Sainte-Beuve, complétée par Taine et amendée par Brunetière, que l'auteur déclare ainsi se ranger en définitive[2].

Mais qui ne voit quelle somme de connaissances, quelle érudition, quelle solidité de jugement, quel goût enfin suppose une pareille méthode ! Il nous faudra donc nous intéresser davantage aux choses de l'esprit, de la littérature et de l'art[1], nous déli-

---

[1] Albalat (Antoine) : *L'Art d'écrire — Ouvriers et procédés*, c. 1, 6, 8, 9, (in-12, 347 pp., Paris, Havard, 1896, 3 fr. 50).

[2] Pages 22-23.

[3] Cette idée, l'une de celles auxquelles il s'attache le plus, M. Roy l'avait déjà longuement exposée dans son livre : *L'Université Laval et les fêtes du cinquantenaire*, P. I, conclusion (in-8, 395 pp., Québec, Dussault et Proulx, 1903). M. le chanoine Choquette y insistait lorsqu'il s'adressait récemment aux membres du *Canadian Club* de Toronto dans sa conférence *On liberal education* (13 avril 1908).

vrer de l'emphase et du faux lieu commun[1], réformer pour cela les procédés mêmes de notre enseignement littéraire, nous habituer aussi à juger "avec sérénité, suffisante bienveillance, intelligence et sincérité[2]."

*
* *

Sur ce dernier point personne, à notre avis, n'osera contredire l'auteur. L'on aura beau expliquer l'emportement de nos critiques par le tempérament combatif que nous ont créé les circonstances ou même par le *snobisme*, il faudra bien reconnaître que nous ignorons la mesure dans l'approbation comme dans le blâme. Qu'on lise, pour s'en convaincre, les *Guêpes canadiennes*[3] ou les comptes-rendus bibliographiques de nos journaux !

Il est évident aussi qu'une lutte active contre la grandiloquence contribuerait à nous procurer cette sérénité. Le jugement est le fruit du naturel : rien ne nous empêche de l'atteindre et de le conserver autant que l'emphase et la fausse rhétorique. Que si par hasard quelqu'un voulait nier l'existence de ce dernier fléau, nous l'inviterions à ouvrir les re-

---

[1] Car il y a un lieu commun dont l'emploi est légitime, nécessaire même. Voir là-dessus Brunetière : *Théorie du lieu commun*, dans *Histoire et littérature*, V. I, art. 2 (in-12, 373 pp., Paris, Calmann-Lévy, 1893, 3 f. 50).

[2] Pages 11, 325-7, 327-8, 24.

[3] Laperrière (Aug.) : *Les guêpes canadiennes* (2 vols, in-8, 404 et 352 pp., Ottawa, Bureau, 1881-82).

cueils des discours prononcés par nos hommes publics, disons ceux de M. Bellerive[1], ou même à prendre connaissance des travaux que nous fournissent les concurrents au baccalauréat, à la fin de chaque année scolaire !

La rhétorique ampoulée aura-t-elle reçu son coup de mort parce que nous aurons substitué au discours la dissertation ou que nous les aurons fait alterner[2]? C'est ce que beaucoup peut-être n'admettront pas d'emblée. Si la dissertation procure d'incontestables avantages, elle comporte de telles difficultés, elle expose à de si grands périls que nous ne croyons guère le remède efficace. Nous avouerons cependant que, si elle donne sans doute ses coudées franches à l'érudition facile ou creuse et même au plagiat, elle nous rendrait de précieux services. L'heure est au style simple et vigoureux, à la langue précise et pittoresque, à l'idée originale et nette, à l'ordonnance architecturale : ce sont là précisément les qualités qui distinguent la dissertation. Puisque nous " composons par le dehors ", comme faisait Massillon au dire de Brunetière[3] ; puisque

---

[1] Bellerive (G.) : *Conférences et discours de nos hommes publics en France* (in 8, 206 pp., Québec, Brousseau, 1902) — *Orateurs canadiens français aux Etats-Unis* : Conférences et discours (in 8, 231 pp., Québec, Chassé, 1908). — Cf. un article de M. Omer Héroux : *Un peu de mesure* (*Action Sociale*, 13 janvier 1908).

[2] Page 328.

[3] *Etudes critiques sur l'hist. de la littér. franç.*, 2e série, art. 3, p. 82 (in 12, 335 pp., Paris, Hachette, 5e édit., 1897, 3 f. 50).

l'indigence de nos idées se drape mal d'une langue incorrecte et d'un ton boursouflé, la dissertation guérirait donc la plupart de nos infirmités littéraires? C'est vrai peut-être ; mais elle dépasse de si haut les bambins de nos collèges[1] et si peu de nos professeurs sont habitués à sa structure que nous persistons à ne pas la prôner comme le remède infaillible.

Si d'ailleurs nous exprimons mal nos pensées, ce n'est pas d'ordinaire l'imprécision même de l'idée qui en est la cause. Nos maladresses tiennent bien plus souvent à ce que nous ne savons pas manier l'instrument de notre esprit, "la langue révérée",

> Sans *laquelle*, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

La funeste habitude que nous caressons d'employer des termes impropres ou des mots détournés de leur sens entraîne ensuite, comme conséquence fatale, l'imprécision de la pensée. Aussi est-ce au perfectionnement du langage, du parler écolier surtout, qu'il importe selon nous de s'attacher d'abord. Rien n'y sert autant que la multiplicité des exercices lexicologiques et syntaxiques dans les classes de grammaire, l'explication des auteurs dans les

[1] Dans un de ses cours à la Sorbonne, M. Gazier allait même jusqu'à s'apitoyer sur les maux intellectuels dont la dissertation aurait été la source dans les lycées de France !

cours de lettres. La dissertation couronnera ce travail éminemment littéraire, plus tard, quand nous aurons des élèves susceptibles de la manier et des maîtres capables d'en enseigner le mécanisme.

Quoi qu'il en soit du procédé, nos *écrivassiers* n'éprouveront guère l'ambition de devenir des écrivains si Apollon ne cesse d'être pour eux

le cheval
Qui conduit les grands hommes à l'hôpital.

Avant tout, le public doit en venir à considérer la littérature comme une des formes les plus nobles et les plus enviables du progrès national. Il lui faut secouer l'indifférence morbide qui a jusqu'ici paralysé la verve de nos artistes et arraché à quelques-uns de nos écrivains des reproches parfois amers, mais mérités[1]. M. Roy a raison d'insister sur ce point[2] comme aussi de constater avec joie les symptômes qui annoncent chez nos compatriotes un réveil de l'intérêt en faveur de nos hommes de lettres. Son livre contient sur ce chapitre une page alléchante[3], parce qu'aucune ne révèle davantage l'optimisme raisonnable qui soutient l'auteur dans sa tâche.

---

[1] Ducharme : *Ris et croquis*, pp. 359 74 (in 12, 464 pp., Montréal, Beauchemin, 1889) — Hon. T. Chapais : *Discours et conférences*, p. 191.

[2] *Essais*, etc., p. 12 — *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne française*, pp. 20, 27 (in 12, 83 pp., Québec, *Action Sociale*, 1907).

[3] Page 11.

* * *

C'est cet optimisme bienveillant qui caractérise la tournure d'esprit de M. Roy. Il y puise la sérénité qu'il exige du critique et la tendance à généraliser ses études. Mais ces généralisations ne l'égarent pas, comme il arrive à tant d'autres, dans les nuages et les abstractions. Il sait d'ailleurs nous rappeler sans cesse à la vie réelle. A cette fin contribuent sans doute les suggestions pratiques de l'auteur, mais aussi les traits que lui fournit une bonhomie toute gauloise. Tel est cet argument à la façon de Brunetière par lequel il proclame la possibilité pour la critique d'exercer sur le public une influence heureuse : "Elle lui a bien déjà été dommageable et nuisible !" Telles aussi ces malices qu'il nous décoche au sujet de nos députés ou ministres ; nous en faisons des Démosthène, des Hortensius, parce qu'ils auront "un jour... tout simplement moins mal parlé que ne font d'ordinaire nos députés ou nos ministres !" Telle enfin cette réflexion, excuse charmante pour la faiblesse de notre critique littéraire dans le passé : "il eût été difficile parfois de descendre bien avant dans des œuvres qui sont sans profondeur[1]."

Les traits de ce genre, dont la pointe acérée perce sournoisement çà et là, forment le côté agréable de cet esprit gaulois. L'élément utile au lecteur, l'élément instructif pour lui, c'est la simplicité même du style que M. Roy prêche et de parole et d'exemple,

---

[1] Pages 24, 25, 9.

la fermeté aussi avec laquelle la période s'avance sans dévier[1], cet art discret qui rattache les paragraphes les uns aux autres par le lien même des idées et non par des fils grossiers apportés du dehors[2], la précision du terme qui traduit la pensée, cette bienveillance conciliante enfin qui exprime, avec des manières toujours polies et le sens parfait de la mesure, des jugements parfois sévères mais dont on a pu dire que la justesse en est presque partout absolue.



Nous voudrions avoir usé de cette même sérénité à l'égard de M. Roy en examinant l'introduction surtout de son livre. Elle convenait d'autant plus que l'ouvrage est "la meilleure étude critique qu'ait écrite un Canadien sur la littérature canadienne[3]."

Mai 1908.

II[4]

Il existe deux manières entre autres, pour un historien de la littérature, d'aborder son sujet. L'un, convaincu que le passage du 31 décembre 1799 au

---

[1] Page 19.

[2] Le Père Lejeune, un connaisseur, parlant précisément de l'art si difficile des transitions, renvoie un de ses collaborateurs "au style de M. l'abbé Camille Roy, dans la *Nouvelle France*. Voilà l'art des transitions! (*Revue littéraire* de l'Université d'Ottawa, 3e année, 1902, pp. 217-8)".

[3] Hodent (M.): *Bulletin de la Canadienne* (février 1908, p. 294). L'éloge nous semble trop amplement mérité pour que nous n'y souscrivions pas des deux mains.

[4] *Roy* (abbé Camille): *Nos origines littéraires* (in 12, 355 pp., Québec, *L'Action Sociale*, 1909).

1er janvier 1800 par exemple dresse une cloison étanche entre deux périodes littéraires, divise bravement sa narration selon les différents siècles ; ou encore, estimant que les genres sont séparés entre eux par une irréductible différence, il enfile, à la suite les uns des autres et sans trop d'ordre, des chapitres sur les romanciers, les poètes, les philosophes, les savants. C'est la méthode *chronologique*, la pire qui soit, celle qui nous a valu l'*Histoire de la littérature canadienne* de Lareau. L'autre méthode ne croit pas, au contraire, que les œuvres de l'art naissent comme les champignons sur le sol de la forêt vierge. Pour ses partisans l'existence des écrits est *conditionnée* par une série continue d'influences, telles que le tempérament même de leur auteur, le *milieu* social et politique dans lequel il vit, les sympathies qu'il obtient ou les antipathies qu'il provoque, l'éducation qu'il a reçue et les lectures dont se nourrit son esprit. Ceux-ci estiment enfin que les divers genres d'écrits s'appellent et se suscitent les uns les autres et qu'il en est de leur existence — toujours d'après eux — comme de la vie humaine qui se transmet en se perfectionnant jusqu'à un point au-delà duquel elle se transforme ou se flétrit. On reconnaît là la méthode *évolutive*, celle d'où le factice est à jamais banni et que confirme chaque jour l'observation de la réalité.

———

Ce sera le premier mérite de M. l'abbé Roy d'avoir, le premier aussi chez nous, appliqué cette règle à l'étude de *Nos origines littéraires*. Elle lui a rendu, comme à nous, cet énorme service de vivifier un passé peu animé et peu chargé, de classer les faits dont se composent nos premières périodes littéraires, de les expliquer surtout par le récit de nos ambitions nationales, de nos luttes politiques ou de notre effort social. M. Roy a ainsi dressé une série de jalons qui nous permettent de suivre le développement logique de notre naissante littérature. Si l'apparition de la *Gazette littéraire* (1778) en marque le premier bégaiement, la bataille constitutionnelle de 1792 devait mettre aux lèvres de nos hommes publics la trompette oratoire, dans leurs mains la plume du gazetier, comme la guerre de 1812-14 allait allumer les fusées de la poésie militaire. Et enfin ce sont les dangers auxquels est exposée notre langue, en 1818, 1822 et 1828, qui décuplent notre activité littéraire et nous poussent à lui imprimer un caractère de plus en plus national.

Cet effort vers la nationalisation en littérature est l'un des traits qui ont le plus et avec le plus de raison frappé l'auteur. Il y revient à deux fois[1], avec un sensible plaisir. Et pourtant, il n'a pas moins raison quand, après avoir expliqué ainsi l'allure

[1] Pages 179, 212.

combative de nos écrits, il voit dans une autre influence, celle de l'esprit français[1], le motif de la *légèreté* gracieuse qui distingue plusieurs de nos premières œuvres. L'on éprouve je ne sais quel agrément à voir ainsi jaillir la littérature canadienne de deux sources qui peuvent presque également réclamer l'honneur de l'avoir engendrée. De la sorte M. Roy se trouve à l'aise pour faire place dans son livre à deux hommes que leur origine et leurs tendances nous rendraient étrangers si l'œuvre de Quesnel et de Mermet[2] n'avait préparé celle de Bibaud et constitué avec elle la première période de notre poésie canadienne. Nous voyons ainsi notre littérature évoluer, par une imitation trop servile souvent, de la poésie badine d'un Mermet, par quoi elle se rattache à la fin du XVIIIe siècle français, jusqu'à la prose compassée et sévère d'un Bibaud, par où elle se raccroche à la période classique.

Cette étude attachante nous montre nos premiers écrivains mettant leurs bonnes intentions, leur phrase touffue, leur langue parfois incorrecte, leur versification prosaïque au service de l'unité nationale. On leur pardonne, pour cette raison, les pages où ils exagèrent nos défauts pour les mieux fustiger, qu'il s'agisse d'anglomanie, d'intempérance, d'indolence ou de superstition. On aime encore la rudesse de leurs conseils à la jeunesse et l'on s'enorgueillit de

---

[1] Pages 68, 235.
[2] Pages 156, 194.

ce que les lettres, comme les armes, aient été mises ici à l'emploi de la plus inébranlable loyauté[1].

Après leur avoir fait l'honneur de cette constatation, l'auteur ne pouvait guère s'empêcher d'être lui-même loyal. De la loyauté la franchise est un des éléments et l'historien ne manque pas de s'en parer. Sans doute il se fait discret et réservé souvent, soit qu'il indique doucement l'influence voltairienne, soit qu'il traite de l'influence française, romantique ou sociale. Mais, le jour où Bibaud s'avise de manifester ses tendances bureaucratiques et ses préjugés antinationaux, il trouve en son historien un vengeur qui, avec mille précautions, lui dit clairement son fait. Elle n'est pas moins loyale la noble revendication qui se lit aux pages 84 et 85 ; et la chaleureuse éloquence n'en est guère plus attrayante que l'éloquence même de la phrase où elle s'exprime[2].

Au surplus, nous avons déjà suffisamment dit en quelle haute estime nous tenons le style de M. l'abbé Roy pour que nous n'ayons pas à y insister. A ceux qui voudraient se rendre compte comment il sait conduire une étude nous recommandons la lecture des pages qu'il consacre aux comparaisons

[1] Pages 146 et 225, 223, 222 et 291, 228, 275, 111 et 117.
[2] Pages 67, 25, 24, 149, 173, 52, 239-277.

entre notre littérature et notre politique[1]. Si l'on désire savoir comment il démêle les causes d'une situation ou signale les qualités de notre race, qu'on lise les passages auxquels nous renvoyons le lecteur[2]. L'auteur ne dédaigne ni les parallèles intéressants, ni les délicates similitudes, ni les rapprochements ingénieux avec les vieilles littératures, ni l'art des transitions, ni les périodes savantes, ni enfin les expressions pittoresques et populaires comme *s'esquinter, retaper une métaphore*. Il crée même l'heureux terme *mermettiser* qui restera grâce au relief que l'auteur a su donner au personnage de Mermet. Quelques définitions adroites devront enfin attirer l'attention, comme celles du bureaucrate et du professeur . Et le portrait physique de Bibaud apparaîtra, si nous ne nous trompons, proprement comme un charme[3].

Ce qui l'est moins, c'est la phraséologie à laquelle l'auteur s'adonne parfois. Tantôt la phrase s'enchevêtre comme à plaisir, tantôt elle se prolonge démesurément, tantôt enfin elle prend une allure que nous appellerions volontiers *cardinale* vu qu'elle roule tout entière, et cela trop souvent, sur un *donc* comme sur un seul et invariable gond[1]. Que si l'on se heurte

[1] Pages 55, 84, 285.

[2] Pages 28, 37, 39, 210-215, 110.

[3] Pages 178-9, 209, 270 ; 87, 88, 109 ; 30, 86, 216 ; 19, 69, 110 ; 17, 302-3 ; 33, 75, 168 ; 243, 213-214 ; 298.

[4] Pages 125, 227-8 ; 256.

deci delà à des redites[1], il semble que la faute en soit au plan même de l'auteur. Trois éléments constituent le volume : deux études générales, deux appréciations particulières sur les écrivains *hors cadre* ou *en marge*, enfin une longue esquisse sur Bibaud. Dès lors les considérations sur lesquelles s'étayaient les vues d'ensemble du début devaient se retrouver dans les développements subséquents. Et nous n'oublions pas d'ailleurs que ces défauts plus apparents que réels s'expliquent par la nature même du livre : *Nos Origines* sont une série de travaux d'approche par lesquels l'auteur prépare une histoire détaillée de notre littérature. Toutes ces réflexions disséminées aujourd'hui seront alors fondues en un tout compact, homogène et parfaitement coordonné. Ces lacunes enfin ne doivent guère compter dans un livre qui se distingue par la mesure dans les jugements, la malice aimable que relève encore une fine gaieté, la profondeur même de certains aperçus sociologiques[2]. L'on pourra seulement se demander si une note brève n'eût pas éclairé avantageusement la figure de l'historien Raynal mise en lumière par M. Salone, si le vice de la constitution de 1791 était aussi radical[3] qu'il paraît l'être au premier abord.

---

[1] Pages 107 et 291, 103 et 163, 179 et 212, 13 et 295, 245 et 282, 101,240 et 313.

[2] Pages 226, 242, 266, 277 ; 195, 197, 212 ; 306 ; 299 et seq.

[3] Pages 293, 250.

On regrettera surtout que la typographie ait malmené le manuscrit de l'auteur au point de lui prêter des expressions comme celles-ci : les hasards lui *fit* rencontrer (161), les poésies...... *n'offre* guère (232), la prose est la seule qui *traduisent* (108), c'est vingt années que nous *apporte* ces vieilles collections (108), cette tirade que *décochait* les jeunes rédacteurs (118), ne *pas* avoir *aucune* sympathie (255). Est-il bien exact aussi d'écrire : l'*on* accepte les remontrances que *nous* font (121), *nos* réformateurs de *notre* système (129), bons *pour* défricher (17), la noblesse, *malgré une opinion contraire*, n'avait pas quitté (20), formes *qui* = que sont (20, 241), dépensa *en se mêlant* (28), *on* se lasse d'écrire pour n'être pas *lus* (32), l'on *(n')* en a guère appris d'autre (45), à *tous* prix (96)? Et n'est-ce pas tant soit peu verser dans le modernisme d'expression que d'employer les ellipses *parce que* plus accessible (7) ou encore *plutôt* boursouflé (103, 269, 276), des tournures comme *faire plus surveillées* (23, 235, 276) ou être *informé de* (159, 273), des mots techniques comme *extérioriser* (40) ou enfin l'abréviation (faire) *observer* que (233)?[1]

---

[1] Faut-il encore attribuer au prote la citation incorrecte de quelques vers? Le fil qui ornait (156), *raison* et bon sens (217), comme on *le* sait (218), de lire, *d'*écrire (292), suspen*dirent* un instant (79) : ce sont là autant de vers faux. On remarque aussi de nombreuses erreurs d'écriture : méc*b*ant = méchant (34), affirme*r* = affirme (59, note 2), moi*ns* = mois (264, note), jeu*m*es = jeunes (257), se sont pass*é* (269), idy*l*e (232), d*é*gré (76), f*u*gère (78), *n*era = sera (354), voir = voire (232), c*o*lomnie (328), de*r*nier = denier (262), doul*e*ureu*s*e (15).

Ces observations minutieuses ne tendent à prouver qu'une chose : l'intérêt profond avec lequel nous avons lu le volume de M. Roy. Ces vétilles disparaîtront dans une seconde édition que le public, espérons-nous, lui imposera bientôt. Nous attendrons de même avec impatience l'étude déjà commencée sur *Nos Progrès littéraires*. M. Roy n'aura plus alors qu'à esquisser les phases de *Notre Existence littéraire* à moins que notre maladresse ne le force à aborder aussitôt *Notre Décadence*. Quant à *Notre Perfection littéraire*, on peut craindre que ni lui ni d'autres n'aient de sitôt à en écrire l'histoire. N'importe ! M. Roy aura ouvert la route en projetant, sur des sentiers souvent mal entretenus, la lumière d'un esprit clairvoyant qui épargne aux voyageurs la peine de s'y égarer. C'est un service inappréciable dont nous le remercions du fond du cœur.

Avril 1909.

---

s*e*ns doute (136), *en* = et l'on peut (232), ass*s*z = assez (289), qu*e* qu'à faux (285), *q*'on se portait (151), Kam*thatk*a (154), *ces* = ses amitiés (159), appe*ll*a (215), ou = où (214), so*l*iciter (181), pous = pour (186, 195), l*e* censure (198), h*e*roï-comiques (199). La répétition *devait paraître* (285) semble un oubli et la mention *p. ???* de Chauveau (36, note 2) doit être une autre distraction du prote. En souhaitant que ces distractions ne déparent plus la prochaine édition, nous formons aussi le vœu que M. Roy mette enfin la main sur des documents qui lui permettent d'apprécier notre éloquence parlementaire surtout (85, 86, 109).

EDMOND SAUCIER

ENSEIGNEMENT MODERNE

ET

EDUCATION PRATIQUE[1]

Si nous ne nous trompons, le livre que vient de livrer au public Monsieur Edmond Saucier *alias* Antoine Despyrelles pourrait se résumer en deux propositions :

I. A la différence de leurs collègues d'Ontario (I, 3 ; III, 4 fin) et par l'absence surtout de ressources (I, 5), les éducateurs de notre province sont dépourvus d'un enseignement professionnel (I, 1-2).

Or, cette pénurie entraîne des conséquences désastreuses : ignorance de l'art, non d'instruire, mais d'éduquer (I, 4) ; abus des procédés artificiels (distributions de prix, tableaux, notes), confusion entre émulation et rivalité. De là dégoût des enfants pour l'école (II ; III, 1 ; IX, 1), vie post-scolaire manquée ou égarée dans les cours commerciaux (IV, 4) au lieu qu'elle soit orientée par des écoles complé-

---

[1] SAUCIER (EDMOND) : *Education moderne et entraînement professionnel* (7.1 p. x 5.1 p., 219 pp., Louiseville, 1909).

mentaires (IV, 2, 3) ; séparation des élèves en deux groupes (III, 2), les choyés et les ratés ; enseignement transmis par le livre, non par le maître (III, 3, 4 début) ; retard sur la civilisation moderne (V) ; oubli de l'éducation religieuse (VI, 4 fin) ; abandon aux Frères de la fonction d'instituteur (VII, 1) ; ignorance chez les futurs parents de l'art d'élever les enfants (VIII, 1) ; abus de la répression (X).

Donc il nous faut donner à nos maîtres à venir un entraînement pédagogique.

II. Sur quel modèle et d'après quel programme? — Sur le modèle des écoles professionnelles d'Ontario (XI) et d'après un programme qui comporte l'enseignement de la psycho-physiologie, de la religion, de la pédagogie historique, de la méthodologie générale et spéciale, du travail manuel et du dessin artistique (XII), enfin de la puériculture en général (VIII, 2-8 ; IX).

Si c'est bien là l'ouvrage que l'auteur a écrit et a voulu écrire, il n'est pas besoin que nous nous y reprenions à deux fois, comme il le fait, pour reconnaître qu'il n'a été guidé par aucune *intention littéraire* en le composant. La disproportion absolue des deux parties principales, le décousu évident avec lequel se juxtaposent les développements de la première partie, les hors-d'œuvre considérables que nous avons dû y supprimer (VI, 1-4 début, 5 ; VII,

2-7) prouvent assez que les préoccupations artistiques ne hantent guère l'esprit du rédacteur.

Pourtant, les matériaux du livre sont de nature à constituer une œuvre qui se plie aux rigides lois de l'architecture littéraire. Si Monsieur Saucier avait soumis son manuscrit à un expert avant de le publier, il nous semble que ce dernier lui aurait immédiatement proposé le plan suivant ou quelque chose d'approchant. Les développements y sont les mêmes, l'encadrement seul varie, mais dès lors aussi la valeur tout entière du tableau.

Préface : Les caractères *éducationnels* de la civilisation moderne (V).

1ère partie : Lacunes de l'éducation actuelle :

a) méconnaissance du rôle de l'Eglise (VI, 1-4) et des Congrégations vouées à l'enseignement (VII) ;

b) ignorance chez les autorités domestiques (VIII, 1) ;

c) inexpérience des maîtres d'école (I, III, II et X réunis).

2e partie : Moyens de combler ces lacunes :

a) enseignement professionnel (Avant-propos, pp. 10-17 ; XI, XII) ;

b) écoles complémentaires (IV) et puériculture (VIII, 2-8) ;

c) éducation morale (IX) et surtout religieuse (VI, 4 fin).

Conclusion : Réserves sur le système *éducationnel* d'Ontario (Avant-propos, 17-20).

Ce plan *ropalique*, où les sujets de chaque partie se suivent dans un ordre inverse, selon une gradation descendante dans la première, ascendante dans la seconde, offrait deux avantages appréciables : celui de ne pas confondre en un même tout des idées absolument disparates et celui de ne pas exposer l'auteur à des excursions ou à des redites qui fatiguent et déroutent le lecteur.

C'est dire que le livre, d'après nous, est à refaire si l'auteur tient à ce que la critique n'accable pas le fond même de son œuvre de reproches que lui vaut surtout l'inexpérience artistique, d'ailleurs avouée, de l'écrivain. S'il s'avise de retoucher son livre d'après ces données ou d'autres — peu importe —, il fera bien de profiter de l'occasion pour mettre au point quelques-unes au moins de ses affirmations.

Que nos éducateurs à tous les degrés manquent en bon nombre d'entraînement professionnel, il n'est guère d'hommes du métier qui oseront le nier. Mais conclure, des défauts entraînés par cette indigence, que, le jour où on l'aura supprimée, nous aurons des maîtres plus éducateurs et moins instituteurs ; laisser entendre que nos maîtres dans le passé accomplirent plutôt une œuvre d'instruction que d'éducation : c'est là mal interpréter l'histoire et méconnaître les résultats vrais de l'enseignement professionnel. Nos devanciers, au contraire, s'ils furent de maigres ins-

tituteurs, savaient déposer dans les esprits une abondante réserve de principes et imprimer aux volontés la trempe solide de l'acier[1] avec une maîtrise dont nous, qui sommes allés demander à l'Europe cette formation professionnelle que l'on préconise, nous avons en vain cherché à y retrouver le secret. Et l'on sait assez que, depuis l'efflorescence en Europe des méthodes nouvelles, si l'on a multiplié parmi la jeunesse les *encyclopédies vivantes* et les *bibliothèques ambulantes*, on n'a guère endurci les caractères à autre chose qu'à l'effort brutal de la guerre ou au déploiement nietzschéen de la force physique. Aussi nos pères étaient-ils des vaillants : ce mot à lui seul résume toute notre histoire de 1775 à 1865. Nous, nous sommes des pantins, incapables de vouloir comme d'agir par nous-mêmes, plus incapables encore de briser, comme le faisaient nos aïeux, la digue qu'oppose sans cesse à l'expansion de nos forces nationales une race qui, elle, sait agir et vouloir.

Volonté agissante ! Si tel fut l'oiseau rare lancé dans notre firmament par l'ancienne pédagogie, pourquoi donc, après s'être mépris sur la valeur de cet enseignement d'autrefois, l'auteur propose-t-il d'y substituer ce qu'il appelle l'éducation *moderne* ?

[1] C'est ce qu'affirmait l'ancien lieutenant-gouverneur Chapleau, le 20 juin 1895, dans un discours de fin d'année (*Le Collégien*, V. IV, Nos 7-8, juillet-août 1909, p. 110 note).

Et d'abord, l'épithète comporte tant de significations diverses que l'on ne doit jamais l'employer qu'à bon escient. S'agit-il de l'éducation telle qu'on la conçoit depuis *cinquante ans*, comme l'insinue l'auteur? Mais alors, pourquoi ne pas parler de l'éducation *actuelle*? Le terme, plus clair et plus simple, eût été en même temps plus vrai. D'ailleurs cette éducation prétendue *moderne* ne contient rien de moderne, si on la juge d'après l'exposé de l'auteur. Les caractères qu'il lui reconnaît, ingérence plus grande de l'Etat, décentralisation scolaire, préparation professionnelle, échange international des procédés *éducationnels* (V), tout cela regorge d'actualité ; mais où s'y cache donc la modernité? Quant à la tendance morale et religieuse que l'auteur souhaite à l'éducation de reprendre bientôt, Platon et Socrate et l'Eglise après eux et tous les pédagogues sains d'esprit n'ont jamais considéré comme véritable l'éducation qui en serait dépourvue : pourquoi donc parler encore de modernité? Au reste, si l'on tient tant à moderniser l'enseignement, qu'on nous dise par quels moyens pratiques on entend y parvenir : nous nous réservons d'en apprécier alors la modernité, l'actualité ou l'antiquité, et surtout la véritable importance pédagogique.

En somme, quand il aura refait son ouvrage de fond en comble, il restera encore à l'auteur à lui assigner un titre convenable, celui-ci par exemple :

L'éducation actuelle dans Québec — Ses maladies, ses remèdes. Les francs-maçons nous ont tant battu les oreilles de leurs réformes *modernes* et nos prétendus réformateurs nous ont si bien ahuris avec ce même terme, prétentieux et inexpressif ou trop expressif, qu'en le supprimant de la couverture comme de l'intérieur de son volume l'auteur courra chance de détromper ceux qui, en l'entendant traiter avec leur vocabulaire la question pédagogique, pourraient croire que l'écrivain prend à son compte les idées comme la langue des Buisson et des Paul Bert, pour ne mentionner que les étrangers[1].

L'on pourrait facilement s'y méprendre. A voir comment l'auteur explique la perturbation scolaire qui bouleverse actuellement la France (VII) et comment il propose de substituer aux *procédés artificiels*, pour former l'enfant, la grande idée du devoir et la force problématique de la conscience honnête et personnelle (II, X), on serait tenté de s'imaginer qu'il entre de plein pied dans un pareil bateau. Heureusement, il corrige ce que cette dernière revendication aurait de trop *moderne* par son chapitre, si intéressant quoique si mal adapté, sur l'éducation morale (IX) et sa réclamation en faveur de l'éduca-

---

[1] Dans l'article suivant nous croyons démontrer que les étrangers ne sont pas les seuls à couvrir de ce jargon une théorie *éducationnelle* qui n'a de *moderne* que son caractère ouvertement ou secrètement anticlérical.

tion religieuse (VI, 5). La première assertion demeure entière, par contre, et l'auteur ferait bien de préciser là-dessus sa pensée.

S'il a voulu dire[1] que l'absolutisme gouvernemental de la France n'a pu tolérer l'ouverture d'écoles libres par les Frères non plus que leur indifférence à conquérir les diplômes de l'Etat, fort bien ; en ce cas, c'est de l'excès de l'esprit monopolisateur chez les gouvernants que provient la pénible situation d'aujourd'hui ! Mais non ; c'est le droit même des Frères à dédaigner les certificats officiels et à fonder des institutions libres que l'auteur paraît nier[2] ; c'est à l'usage qu'ils ont fait de ce droit que M. Saucier attribue l'antagonisme des écoles laïque et congréganiste, l'idée aussi d'un bon nombre que la vie religieuse est incompatible avec la profession d'instituteur public. Parce que l'exercice de mon droit aura fait éclore des idées fausses dans des esprits malavisés ; parce qu'un gouvernement aura méconnu la liberté au point de me persécuter si j'applique la première de mes prérogatives, s'en suit-il que j'étais responsable, en l'exerçant, de l'hostilité que mon acte soulève ou des erreurs qu'il occasionne ? Assertion ineffable ! C'est le plus pur antilibéralisme qu'un écrivain ait jamais chez nous caressé ! Et pourtant, M. Saucier semble-t-il dire autre chose ?

---

[1] Page 113.

[2] Pages 113-114.

Que les Frères, au lieu de fonder des écoles libres et de mépriser les parchemins officiels, eussent condescendu à devenir les organes de l'enseignement d'Etat, c'était peut-être leur droit[1]; était-ce leur devoir? Nullement. Et dès lors, au nom de quelle morale, sinon la morale sectaire et blocarde, leur reproche-t-il implicitement de n'être pas devenus des fonctionnaires gouvernementaux?

Bien loin de croire qu'ils se soient fourvoyés, nous pensons au contraire qu'ils ont, par leur abstention, rendu à l'Etat français un service considérable. En face de l'enseignement officiel ils ont dressé l'enseignement libre: leur opposition a créé entre les deux une émulation dont les professeurs de l'Etat sont les premiers à se réjouir, ceux du moins qui ont conservé fût-ce l'ombre seulement du sens de la liberté. J'en appelle de M. Saucier mal renseigné à M. Faguet mieux renseigné. Celui dont les cours font aujourd'hui l'éclat principal de la section des lettres en Sorbonne, au cœur même de l'enseignement officiel, n'a pas craint, en 1906, lui libre-penseur ou libertaire et professeur de l'Etat, dans un

---

[1] Avant la loi Ferry (1881) du moins. M. Magnan semble avoir raison de le leur nier à partir de cette date (*Enseignement Primaire*, décembre 1909, p. 197):

"Les religieux pouvaient-ils entrer dans l'enseignement officiel? — Le caractère neutre des écoles, depuis 1882, s'y opposait. Les évêques de France n'auraient pu permettre aux congréganistes d'accepter la direction de telles écoles, écoles formellement condamnées par l'Eglise."

journal réactionnaire et presque ultramontain comme *La Croix* de Paris, de proclamer les heureux résultats de la coexistence des deux enseignements et de réclamer le maintien des institutions libres. De cette voix le catholique M. Saucier aurait pu sans crainte se faire l'écho plutôt que de laisser planer un doute odieux sur le droit sacré que possèdent les Congrégations à l'enseignement indépendant et libre[1].

Cette page, plus malheureuse par ses sous-entendus que par ses assertions, M. Saucier devra l'expliquer. Pendant qu'il sera en frais de reviser, l'auteur fera bien de supprimer (V, 4) le passage : "L'esprit et les vertus civiques.... l'instituteur doit donner à ses élèves" qui n'offre aucun lien avec le reste du paragraphe. Qu'il éclaire des phrases comme : "A quelque moment de son *existence* qu'on le prenne, l'homme est, toujours et quoiqu'il en ait, un être libre et *immortel, voguant*, dans une *existence sans fin, à travers les espaces* indéfinis *du temps*[2]." Si des exemples autorisent la forme *inviter de*, on ne saurait écrire *éviter* au lieu d'*épargner, à nouveau* pour *de nouveau*, tendance *de*, les

---

[1] Il s'agit de la France. A ceux qui ont voulu chez nous imposer aux religieux l'acquisition des diplômes officiels M. Chapais a répondu depuis longtemps dans sa brochure *Les Congrégations enseignantes et le brevet de capacité.*

[2] Pages 93-94.

auteurs ont été *changés pour* d'autres[1]. Il faudrait encore proscrire, dans un livre technique, le ton oratoire et corriger les contradictions au moins apparentes : l'auteur approuve l'emploi de la louange et de l'éloge[2] après avoir paru envelopper d'une même réprobation et le principe et les applications qu'on en fait par les récompenses (II). L'on se demande encore, à lire son livre, si sa définition de la civilisation ne ressemble pas trop à la théorie nietszchéenne de la *surhumanité*, si le philosophe connaît bien la différence qui sépare l'aperception de la perception, s'il a compris le mot de Buffon sur le génie, si enfin il n'exagère pas l'identification platonicienne du beau et du bien. Que M. Saucier n'oublie pas enfin de corriger en "Baudrillart" l'orthographe "Baudriart"[3].

En somme, l'ouvrage, suivant nous, est un livre à refaire totalement s'il s'agit de l'ordre des parties, à reprendre aussi pour une bonne part en ce qui concerne le fond même. La thèse qui en forme la base, nécessité d'un entraînement professionnel pour les éducateurs, est excellente en soi ; il serait malheureux que la façon maladroite dont on la présente et les arguments risqués sur lesquels on l'étaie la fissent prendre pour une *erreur moderne*.

Décembre 1909.

---

[1] Pages 82, 209, 95, 87, 88.
[2] Pages 128, 173.
[3] Pages 79, 193, 197, 212, 10.

M. GODFROY LANGLOIS

LA FRANCE MODERNE[1]

Il existe en art oratoire une règle inviolable. L'orateur, qui tient à gagner la confiance de son public, à le convaincre ou à le persuader, doit d'abord faire vibrer son âme à l'unisson de ceux qui l'écoutent. Et donc, si vous vous adressez à des fils de la France moderne, républicaine et démocratisée, il convient que vous embouchiez la trompette lyrique et célébriez la démocratie, la modernité et le républicanisme français. Ainsi le pensait sans doute M. Duncan McDonald lorsqu'il disait, à la fin de son discours du 14 juillet 1908 à la colonie française de Montréal : "Emballons-nous tous dans un seul et même sentiment !"

M. Godfroy Langlois, pour qui l'art oratoire n'a plus de secrets, a donc *voulu* s'emballer. Parce que les cartes du banquet annonçaient la célébration "de la fête nationale de la France républicaine", c'est "*donc* un toast à cette France républicaine" qu'il s'est donné le luxe de porter. Et voilà comment, à l'aide d'une simple particule, on se met à l'unisson d'un auditoire.

---

[1] Sujet d'un discours prononcé au banquet de l'*Alliance Française*, Montréal, 14 juillet 1908.

Or, la colonie française aime la France : de quoi personne n'osera certes la blâmer. M. Langlois est aussi "de ceux qui aiment la France ; car le vieux patrimoine français est fait d'une longue suite de siècles de labeurs, d'efforts, de souffrances et de gloires". C'est toute l'histoire de France, au moins jusqu'à 1870, condensée en quelques lignes.

Mais, contrairement à tant d'autres, M. Langlois aime la France "sans la discuter et sans la disséquer". On s'étonne que le protagoniste de la liberté, de la libre discussion surtout, perde pied quand il s'agit de la France ; l'on s'étonne qu'il ne discute pas, alors pourtant que la matière à discussion s'offre si abondante. Il y a là sans doute un autre secret pour se mettre à l'unisson d'un auditoire.

Quant à ne pas disséquer la France, c'est un sentiment plus juste à notre avis. M. Langlois, nous en sommes sûr, signerait volontiers la protestation que fit un jour entendre Mgr Touchet. "Parce que, disait l'évêque, le tableau de l'ancien régime est marqué de quelques taches, ce n'est pas une raison pour faire fi de la vieille monarchie et pour dater notre histoire de 1789. D'autre part, bien que notre histoire, depuis 1789, étale plus de ruines et de hontes en un siècle que n'en accumulèrent les longs âges de la monarchie, ce n'est pas une raison non plus pour se figer dans l'admiration béate du passé et maudire la France contemporaine."

Comme l'éloquent évêque d'Orléans, M. Langlois *donc* ne veut pas disséquer la France. Aussi, sans la disséquer bien entendu, il relègue, dans les chambres obscures de son laboratoire, les membres de la France qui n'eurent pas le bonheur, pour avoir vécu avant 1870, de composer le corps harmonieux et puissant qu'est "la France républicaine et moderne, la France d'aujourd'hui, la France rajeunie et démocratisée."

L'opération terminée, sans que encore une fois il y ait eu dissection, il en enferme pieusement dans une châsse le résidu, je veux dire "la France républicaine et moderne, la France d'aujourd'hui, la France rajeunie et démocratisée." Puis, armé de l'encensoir, il offre à ce squelette incomplet sans doute, mais nullement soumis à la dissection, l'encens de son "admiration" et sa "plus chaude acclamation." C'est prestigieux! Mais on sera moins ébahi si l'on songe que l'art suprême est de se mettre à l'unisson de son auditoire.

Un tour de force aussi merveilleux a besoin d'explication, au moins pour faire taire ceux qui savent. Et, comme un honnête homme n'entre dans les sentiments d'autrui que si ces sentiments sont légitimes et justes, M. Langlois s'est cru avec raison tenu de justifier son admiration non pas pour la France d'ancien régime — c'eût été disséquer la France et M. Langlois ne veut pas la disséquer —, mais pour "la France républicaine et moderne, la France d'au-

jourd'hui, la France rajeunie et démocratisée." La dissertation sent son rhéteur d'une lieue et boite péniblement sur ses neuf pieds.

Cette France-là donc,— qui date de 1870, mais qui est bien la France entière puisqu'il n'y a pas eu de dissection —, cette France-là, M. Langlois l'admire parce que

elle a "donné aux Français la liberté politique, civile et religieuse, aussi bien que l'égalité devant la loi" ;

"sous le régime actuel, c'est le peuple français qui gouverne la France" ;

"sous l'égide des institutions démocratiques, le génie français, l'art français, l'esprit français, la pensée française brillent d'un éclat incomparable" ;

"la France républicaine et démocratique a repris ses fonctions à la tête des peuples et elle s'en va, à travers les temps et l'histoire, le flambeau à la main, éclairant l'humanité" ;

"la république française, jeune de moins de quarante années, émerveille le monde par son activité, son énergie au labeur et la fécondité de ses œuvres" ;

"en moins d'un demi-siècle, elle a guéri les blessures de l'Empire, relevé le drapeau tricolore, agrandi son territoire" ;

"la France d'aujourd'hui appartient à tous les Français par son gouvernement démocratique, par son armée, par ses écoles populaires" ;

elle est une "démocratie laborieuse, éprise de liberté, que nous aimons d'un amour commun" : son "drapeau tricolore flotte orgueilleusement sur tous les continents où, tout en faisant revivre l'image de la France, il reste un symbole de ralliement pour tous ceux qui aiment la cause du progrès et de la liberté."

Ajoutez, pour tout embrasser, un éloge de notre pays si plein de souvenirs pour les Français, un autre éloge de l'entente cordiale "qui rapproche, dans l'élaboration des oeuvres de paix et de liberté, deux grandes nations comme la France et l'Angleterre que...", enfin l'appel à "la France républicaine, à son histoire héroïque, à sa grandeur, à son idéal, à son génie triomphant." Et voilà, dans son ensemble, ce dithyrambe en l'honneur de "la France rajeunie et démocratisée" dont le ton seul fait pâlir celui que chanta Delille à l'immortalité.

Ce n'était pas l'heure sans doute de mettre en valeur chacune des neuf raisons qui constituent la trame du discours. Etant donné d'ailleurs que cinq au moins d'entre elles répètent les quatre autres, le développement eût été fastidieux. Mais, le discours une fois réduit à ses justes proportions, M. Langlois aurait pu appuyer sans peine ses affirmations de quelques faits pour ceux qui aiment l'histoire, de quelques précisions pour ceux qu'offusquent les mots aussi creux et vides qu'ils sont retentissants. Comme il aura l'occasion peut-être de prononcer

ailleurs ce discours, nous nous permettons de lui fournir quelques exemples en suivant à la file chacune des raisons qu'ils serviraient à confirmer.

Il lui suffirait donc de mentionner :

la loi qui proclame la séparation de l'Eglise (non pas des églises) et de l'Etat — les décrets qui confisquent les séminaires, les hôpitaux tenus par des religieuses, les traitements des évêques et des curés — les décisions judiciaires qui absolvent un Soleilland et condamnent la *Maison de la Bonne Presse* — les arrêtés qui *panthéonisent* Berthelot et Zola, alors qu'ils oublient Pasteur et de Lapparent, heureusement du reste ;

le fait que la députation représente à peine un tiers de la population — l'influence magique d'Edouard VII sur Clémenceau — les deux *célèbres* affaires du Panama et de Dreyfus ;

l'art des Salons de Paris dont l'éclat fait baisser la tête et fermer les yeux à toute jeune fille qui se respecte — l'esprit et la pensée qui s'étalent dans les cafés-concerts, dans les théâtres borgnes, dans les tragédies et comédies où triomphent l'adultère et le mariage libre, dans les livres et sur les cartes postales qui encombrent les dépôts des gares, soulèvent l'écœurement des honnêtes gens et forcent les pays étrangers à en interdire le passage à la douane ;

la marche en avant de l'Italie à Constantinople, en Grèce, sur les côtes de l'Asie Mineure et dans le Liban — la prépondérance toujours croissante de l'Al-

lemagne — les succès bien connus de la France elle-même à Fachoda et au Maroc — la main-mise que réussit à s'arroger Edouard VII sur la politique de l'Europe presque entière. Quant au flambeau, puisqu'il s'agit de "la France républicaine, jeune de moins de quarante ans," on veut parler sans doute de celui qui décore la main inerte de la statue de la Liberté dans le port de New-York ou de celui qui éclaire les marches et contremarches des Frères dans les sombres caves de la rue Cadet ;

l'activité que déploie Viviani dans son désir d'éteindre les étoiles — l'énergie dont témoignèrent Gambetta, Grévy, Ferry, Waldeck-Rousseau et Clémenceau dans leur lutte contre le christianisme et la réaction — par contre, la fécondité des Conférences de Saint-Vincent de Paul, des Cercles catholiques d'ouvriers, de l'Association catholique de la Jeunesse, du Denier de Saint-Pierre, de la Propagation de la foi, des conquêtes opérées par les missionnaires et les religieux qui se dévouent au dehors ;

la reprise de l'Alsace et de la Lorraine — les progrès constatés à l'alinéa quatrième — la perte virtuelle du protectorat d'Orient ;

les faits signalés à l'alinéa deuxième — les désertions devenues si fréquentes qu'il a *fallu* contraindre les séminaristes à combler les cadres ou même y inscrire des mercenaires, parfois étrangers — la fermeture violente de plus de 100 écoles catholiques en

1906, de presque autant en 1907, de 49 établissements et de plus de 43 écoles en vue de célébrer la dernière Pentecôte. Et puis, que peut bien être "une France *qui appartient aux Français* par son armée et ses écoles?"

l'aristocratique démocratie que constituent l'oligarchie "Clémenceau et consorts" ainsi que la Fraternité du Grand Orient — les libertés indiquées à l'alinéa premier. Et quels sont ceux parmi nous qui aiment "cette France démocratisée, d'un amour commun" avec celui des Français? Les listes de l'Emancipation et des Cœurs-Unis auraient sans doute fourni à l'orateur une série de noms, éloquente et intéressante ;

le fait que le drapeau italien remplace aujourd'hui le tricolore à Constantinople, sur les côtes d'Asie, dans le Liban, et que le Carillon-Sacré-Cœur achève de le détrôner au Canada — l'image *de la France qu'il représente et qui l'a adopté*, c'est-à-dire l'image de la France entière, nullement disséquée, moins pourtant la France d'avant 1789 et d'avant 1870 — le ralliement qui s'opère autour de lui dans les Loges sans doute d'Angleterre, d'Italie, des Etats-Unis, du Canada et pourquoi pas de l'Allemagne? Est-ce à l'abri de ce symbole que se place M. Langlois quand il escalade les tribunes pour prôner la création d'un ministère de l'Instruction Publique, des hôpitaux civiques, des bibliothèques municipales, de l'uniformité des livres et par là "servir la cause de la liberté et du progrès"?

On le voit : si M. Langlois veut jamais refondre ce discours et le compléter en révélant l'autre moitié de sa pensée, la matière ne lui fera point défaut. Si la circonstance où il en a exhibé le canevas lui interdisait de s'étendre davantage, si la nature même d'un toast ne lui permettait pas de tout dire, il lui sera loisible de se reprendre lors de la prochaine assemblée du *Laurier political club*. Il y aura là peut-être des esprits assez ouverts pour le comprendre, assez vifs même pour devancer sa pensée, des cœurs aussi pour sourire et des mains pour applaudir à la clarté de son verbe.

Quant aux profanes, pour qui la manie des grands mots fut toujours le signe de l'esprit révolutionnaire et maçonnique, il sera bon de leur expliquer, pour calmer leur susceptibilité, ce que l'on cache de sens profond quand on parle "de liberté, d'institutions démocratiques, de génie français et de pensée française, de France républicaine et démocratique, des blessures de l'Empire, de démocratie éprise de liberté, de la cause du progrès et de la liberté." Il conviendra aussi d'éclairer la métaphore au sujet de la France qui "s'en va, à travers les temps et l'histoire (il ne s'agit donc plus de la France républicaine, de celle qui commence en 1870!), le flambeau à la main, éclairant l'humanité."

Quand il aura expliqué tout cela, puisque M. Langlois prétend ne pas disséquer la France, il pourra bien lever aussi le voile qui cache sa pensée de la

première à la dernière ligne. Comment ne trouve-t-il à louer que la France "républicaine et démocratisée, la France jeune de moins de quarante années, la France d'aujourd'hui"? Il n'y avait donc point de France avant 1870? Avant 1870, on n'y connaissait donc pas la liberté et l'égalité? Que deviennent en ce cas les immortels principes de 1789? Et ce personnage que M. Langlois a pratiqué sans doute, Arouet de son vrai nom, oublie-t-on qu'il a donné à la prose française cette simplicité et cette clarté qui sont la meilleure part "du génie, de l'art, de l'esprit français, de la pensée française"? Et tout cela enfin, art, génie, esprit, pensée, n'a-t-il pas brillé d'un certain éclat à l'époque des hommes qui s'appelèrent Racine et Corneille, Bossuet et Bourdaloue, Massillon et Fléchier, Molière même?

Ces oublis de M. Langlois auront eu pourtant un bon effet : ils nous ont valu le trait de génie vraiment français qui marque la réponse de M. de Loynes. De tous les titres de gloire que M. Langlois avait attribués à la France républicaine, il n'a retenu que la conclusion de l'entente cordiale. D'aucuns verront, dans cette réserve du consul actuel de France au Canada, un résultat de l'expérience récemment faite par son prédécesseur. Nous aimons mieux y reconnaître ce sens de la mesure en toutes choses que la France même moderne emprunte souvent à l'antique Grèce. Quel que soit le motif de cette retenue, elle contient une délicate leçon, fruit de la politesse française, qui nous enseigne à fuir

en tout l'hyperbole et l'outrance. M. de Luynes se taisant sur le rôle de la France après que M. Langlois en eut fait un éloge stupide, c'est là une de ces ironies cinglantes qui devraient à jamais nous rendre ou nous inculquer le culte de la mesure.

Lorsque M. Langlois aura retrouvé ce sens exquis, il sera en état peut-être de se poser, au sujet de son discours, et de résoudre même, la question de droit comme il aura développé et éclairci la question de fait. Il saisira alors sa plume pour écrire un article sous ce titre : *De l'influence qu'exercent les régimes politiques sur la prospérité intérieure et le rayonnement extérieur des nations.* En scrutant bien son sujet, il découvrira peut-être que, si la France moderne « s'est levée, un flambeau à la main, éclairant l'humanité », la raison n'en est pas dans le fait de son républicanisme. Il se rendra même compte du contraire ! Il constatera, par exemple, qu'en dépit de son esprit irréductiblement monarchiste, et en raison même de cet esprit, l'Angleterre jouit d'une richesse économique et possède une expansion coloniale que tous les peuples lui envient. Bien plus, et sans sortir du territoire français, il s'apercevra que le régime monarchique antérieur à 1789 a plus fait pour la félicité intérieure de la France et son action à l'étranger que les trois périodes de la république, plus surtout que la dernière. Et, s'il faut à M. Langlois des faits pour confirmer ces constatations, il lui suffira de se reporter à la liste que nous lui avons fournie plus haut

et de la rapprocher de l'histoire d'un Louis IX, d'un Louis XIII ou d'un Louis XIV. Une comparaison entre le roi-soleil et les éteignoirs *modernes* ne saurait qu'être allèchante pour un homme qui aime la lumière et la manifestation complète de la pensée.

M. Langlois, sur ce chapitre au moins, ne sera pas condamné à taire l'autre moitié de la sienne. Son ami M. Héroux sera partiellement satisfait. Si certains Français, dont les sympathies ne doivent guère lui importer, témoignent de quelque mécontentement, M. Langlois aura de quoi s'en consoler. Il songera qu'il aura mérité l'approbation de tous ceux qui, parmi ses compatriotes, se targuent du titre d'honnêtes gens. Ceux-là, Dieu merci, forment encore une puissante majorité!

Juillet 1908.

NOS INDIGENCES LITTÉRAIRES

Au sujet de notre littérature canadienne il semble qu'on admette assez complaisamment aujourd'hui deux vérités.

Quelques œuvres, fleurs plus délicates ou plus voyantes, tranchent sur la tourbe d'ouvrages multiples et variés qui la composent. Par la reproduction fidèle de nos paysages locaux, par la sensibilité aiguë qu'y excitent les grands événements de notre histoire et par la profondeur de l'analyse où se révèle une âme philosophique et méditative, elles s'élèvent à la dignité de l'art. Aussi peut-on dire sans crainte, en tenant compte de ces productions seulement, que notre littérature existe. Ceux-là même qui l'ont nié avec le plus d'énergie attestaient en même temps, par la manière habile dont ils exposaient leur conviction, la réalité en Canada d'un art au moins rudimentaire[1].

Rudimentaire : c'est l'épithète qu'il convient d'appliquer aux moellons imparfaits qui entrent dans la plupart de nos écrits canadiens, à ces pensées d'un vague tel que le lecteur ne trouve guère où s'y prendre, à ces rêveries que nous lançons dans l'air sans les avoir pourvues d'ailes pour s'y maintenir, à ces expressions inadéquates, miroir décoloré

[1] Polémique Fournier — ab der Halden (*Revue Canadienne*, 1906, V. 51, pp. 23, 315).

où ne se réfléchit qu'une image infidèle de nos idées et de nos sentiments !

Si, pour une bonne part, notre littérature nationale est faite de ces pierres frustes, ne nous étonnons pas que nos livres aient peine à forcer l'admiration de l'étranger. En ces derniers temps quelques-uns des nôtres sont parvenus à glisser leurs œuvres sur les marchés littéraires de l'Europe. Ces exceptions ne détruisent pas l'exactitude du portrait que dessinait de notre état intellectuel, en 1880, l'un de nos plus habiles lettrés : "Nous offrons à l'observateur le spectacle d'une civilisation qui n'est pas arrivée à son épanouissement complet, tant s'en faut, mais qui grandit, qui progresse lentement et qui renferme en elle des germes précieux auxquels il ne faut que la culture intelligente et la rosée du ciel pour produire des fleurs et des fruits[1]".

Pendant que nous attendions la maturité de ces fruits et l'éclosion de ces fleurs, tout près de nous, d'un terroir qui a l'âge du nôtre on tirait déjà des cueillettes abondantes. Sur le sol en apparence épuisé de la vieille Europe, en France surtout, s'épanouissait une végétation de plus en plus luxuriante. Là, la prose s'affinait chaque jour et s'adaptait tour à tour au tempérament raisonnable de son XVIIe siècle, à l'allure spirituelle de son XVIIIe, aux tendances artistiques de son XIXe[2].

---

[1] Chapais (Hon. Thomas) : *Discours et Conférences*, p. 26.

[2] Lanson (Gustave) : *L'art de la prose*, p. 224.

Nous, embarrassés par nos luttes politiques, nous n'avions guère le loisir de cultiver le champ si vaste des arts, des sciences et des lettres.

Aujourd'hui, une sève nouvelle semble s'infiltrer à travers toutes les parties de notre organisme. Industrie et commerce, sylviculture, exploitations minières, enseignement professionnel à ses trois degrés : dans tous les domaines nous nous efforçons de reculer l'étroit horizon qui arrêtait jusqu'ici l'effort de notre civilisation. Sera-t-il dit que, dans cet assaut général par lequel le peuple canadien tente d'ouvrir une brèche à travers le mur épais du passé, seule notre littérature restera comme un angle rentrant où n'osera même pas évoluer un bataillon de sapeurs vigoureux? Déjà un premier mouvement s'est opéré, depuis 1860 surtout ; l'*Ecole Littéraire* et nos cercles juvéniles font croire qu'ils vont donner le second coup de pioche. Mais on a toujours le droit de craindre que l'éclaireur ne s'aventure sur une piste fausse.

C'est à la lumière de la saine philosophie qu'il faut illuminer la route où s'engageront nos écrivains. Pour le sens commun la littérature n'est que le moyen par lequel l'âme tout entière de l'artiste, une fois que les objets s'y sont imprimés ou qu'elle les a frappés à son sceau, les transmet à l'âme tout entière aussi de l'auditeur ou du lecteur[1]. Dès lors, qui veut bien écrire doit s'imprégner des

[1] Longhaye (Père) : *Théorie des belles lettres*

choses extérieures, donc les voir et, pour cela, les regarder ; les voir telles qu'elles sont, donc les distinguer les unes des autres ; les reproduire avec un instrument qui en dégage l'impression aussi nette et exacte que possible. Respect de la langue dans l'expression littéraire ; expression sagement dirigée par l'esprit critique ; développement de l'esprit par les connaissances que fournit surtout le don de l'observation : telle est la triple source à laquelle de plus en plus nos artistes doivent puiser, croyons-nous, s'ils veulent fertiliser le champ assez inculte encore de notre littérature.



Cette infécondité, gardons-nous de l'attribuer à la maladresse de nos premiers écrivains. Des raisons nombreuses les justifient de n'avoir pas fait des coups de maître de leurs coups d'essai, depuis l'insuffisance de leur instruction, l'absence donc chez eux de la formation générale absolument nécessaire, le défaut d'un public capable de comprendre et d'encourager l'effort intellectuel, jusqu'à la conviction toute romaine, à laquelle tiennent encore nos populations, de l'inutilité des arts libéraux[1]. Le vrai motif de leurs échecs partiels, c'est que de leur temps en Canada la doctrine littéraire n'était pas encore fixée.

---

[1] Parole d'un homme d'Etat : "Ce jeune homme ne fait rien ..... il écrit," citée par Chauveau : *L'Instruction publique en Canada*, p. 322.

Nos aiglons d'alors, au lieu de regarder en face le soleil de la réalité, battaient péniblement de l'aile une atmosphère saturée d'idées générales, toutes plus imprécises les unes que les autres. On s'abreuvait de rêves, on se nourrissait de visions qui ne naissaient en rien des objets environnants. Notre Crémazie lui-même, décrivant les *Mille-Iles*, y distinguait-il autre chose qu'un "collier magnifique", une "sublime couronne", une riante merveille", un

> *Oasis* sur les flots dormant
> Que l'on prendrait pour la *corbeille*
> Qu'apporte la main d'un amant[1]?

On se rattachait trop alors à l'école qui régnait au milieu du XVIIIe siècle et que les spéculations métaphysiques avaient aveuglée au point de cacher à ses disciples les beautés de la nature.

La nature, depuis, a repris ses droits. A partir de Chateaubriand surtout, elle apparut aux regards comme un vaste tableau où l'artiste souverain a merveilleusement agencé une infinie variété de couleurs, comme une plaque sensible où l'imagination n'a qu'à fixer des arabesques multicolores et multiformes, comme un corps sous l'épiderme duquel palpite une âme toujours active. De cette façon nouvelle de la comprendre est sortie une doctrine nouvelle aussi. Dorénavant le prolétaire de lettres passera pour un artiste à la condition seulement que l'œil

[1] Crémazie (Octave): *Œuvres Complètes*, p. 150.

de son âme pénètre ce corps et y retrouve l'âme des choses pour la mettre en contact avec la sienne et les faire vibrer à l'unisson, à la condition ensuite que sa fantaisie orne de nuances sans nombre la plaque merveilleuse, à la condition enfin qu'il perçoive nettement, avec les yeux de son corps, les couleurs variées dont se compose la vaste toile de l'univers. Observation visuelle, création *fantaisiste*, contemplation psychologique : ces trois principes constituent tout l'essentiel du code nouveau. Quiconque veut construire une œuvre d'art, une œuvre qui plaise à ses contemporains et lui survive, doit aujourd'hui se soumettre de gré ou de force à cette discipline.

S'il est vrai que déjà Bernardin de St-Pierre lui avait en cela donné l'exemple de l'obéissance, ce fut le grand mérite de Chateaubriand d'accepter la loi de l'observation visuelle. Le plus célèbre passage de ses écrits, cette *Nuit en Amérique* égale au tableau le plus expressif, se réduit, en dernière analyse, à la dissection des couleurs qui s'harmonisent quand le soleil s'étend de lassitude sur l'édredon de nos forêts vierges : "L'astre solitaire reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de *neige*. Ces nues, ployant et déployant leurs *voiles*, se déroulaient en zones diaphanes de *satin blanc*, se dispersaient en légers *flocons d'écume* ou formaient dans les cieux des bancs d'une *ouate éblouissante*." Voilà de quoi satisfaire les amateurs de blanc.

"Le jour *bleuâtre* et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de *lumière* jusque dans l'épaisseur des plus profondes *ténèbres*. La rivière tour à tour se perdait dans le *bois*, tour à tour reparaissait *brillante* des constellations de la nuit... De l'autre côté de la rivière, la *clarté* de la lune dormait *sans mouvement* sur les *gazons*; des *bouleaux*, agités par les brises..., formaient des îles d'*ombres flottantes* sur une mer *immobile* de *lumière*[1]." Combien ces descriptions animées, où les nuances se fondent sans s'effacer, où l'ombre tamise la lumière, où se mêlent l'immobilité et la vie, nous changent de ces peintures flasques auxquelles se complaisait un Volney[2]!

L'on ne s'étonne plus en les lisant de la nombreuse famille engendrée par le maître, depuis Thierry jusqu'à Flaubert, Taine et M. Bazin. Elle est presque son œuvre, cette *Nuit* à Sainte-Odile: "La campagne entière nageait dans une *blancheur laiteuse*.... Les peupliers sortaient *tout noirs* de la *clarté* nocturne: ils reposaient..... aspirant la fraîcheur qui sortait en *voiles blancs* de toute la plaine. La *pâleur lumineuse* du ciel perçait entre leurs branches et, sur les ruisseaux rayés par leurs *ombres*, la lune secouait une draperie d'*argent*[3]."

C'est là du Taine finissant. Voici du René Bazin: au domaine de la Vigie "les saisons mêlent

[1] *Génie*, 1809.
[2] Lanson (Gustave): *Art de la prose*, p. 209.
[3] Taine (Hippolyte): *Derniers Essais*, 3e édit., p. 73.

tour à tour... au *vert* des pâturages le *violet* des guérets nouveaux, le *blond pâle* des avoines et l'or *roux* du froment : à l'orient l'on aperçoit le village de Vorroux *éclatant comme un coquelicot* dans les feuilles .... et, au delà, une *conque verte*...., une succession de *houles* qui s'élèvent,.... de douceur *verte* en douceur *bleue*, jusqu'aux monts du Morvan.... changeant de *reflets* tout le jour au bord du ciel[1]."

Des yeux qui perçoivent, avec cette netteté et dans un seul paysage, le spectre chromatique presque entier, sont un instrument parfait pour guider le pinceau de l'artiste en choses littéraires.

L'outil produira une œuvre encore plus pittoresque si, concurremment à cette activité de l'œil qui suit les contours des formes et s'irradie au jeu des couleurs, les autres sens atteignent aussi leur objet. Pendant que le regard de Chateaubriand démêle les nuances au firmament nocturne, son oreille saisit les bruits qui s'élèvent de la terre : "Auprès, tout aurait été silence et repos sans la *chute* de quelques feuilles, le passage d'un *vent* subit, le *gémissement* de la hulotte ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds *mugissements* de la cataracte de Niagara qui, dans le calme de la nuit, *se prolongeaient* de désert en désert et *expiraient* à travers les forêts solitaires."

M. Bazin, contemplant les épis mûrs qui dressent leur tête rousse au-dessus des haies, sent déja monter

---

[1] Bazin (René) : *Le blé qui lève,* 13e édit., pp. 50, 48.

de leur tige "l'*odeur* du pain." Goldsmith reconstitue la vie antique de son *Village abandonné*. Il goûte encore l'âcre parfum, comme il en revoit la couleur brune, de la bière que l'on absorbait à l'auberge.

That house where *nut-brown* draughts inspired[1],

tout en écoutant l'écho des sons divers qui surgissent de la vallée[2]. Lorsque saint Ignace prescrivait, dans ses *Exercices*, l'application des sens à l'oraison, il faisait œuvre de lettré autant que d'ascète.

C'est l'œil néanmoins qui tient le principal rôle dans l'observation extérieure. Ce rôle, il s'en acquitte plus efficacement encore si l'écrivain possède en plus cette activité fébrile de l'imagination qui enveloppe les objets des mille formes qu'elle invente et qu'elle fabrique. A l'absence totale ou partielle de cette faculté il est permis d'attribuer le peu d'intérêt qu'offrent un grand nombre de nos écrits canadiens. Par contre, les caprices mêmes de leur fantaisie ont occasionné chez les vrais artistes ces visions intenses qui nous enchantent, nous retiennent et nous captivent.

Bien des fois, sans doute, après avoir contemplé l'humaine cohue, nous avons confié à notre journal cette mélancolique pensée : "En ce monde chacun trouverait bien sa place ; le malheur est que nul ne

---

[1] Goldsmith (Oliver) : *Deserted Village*, v. 221.

[2] *Id., ibid.*, v. 113-124.

sait ni la chercher ni se contenter de celle qui lui convient : aussi ne voit-on partout que déclassés malheureux et gênants". Cette effusion, aussi terne qu'elle est juste, jetons-la dans le moule d'une imagination laborieuse et scrutons le résidu : "En ce monde chacun a sa place. Trône, fauteuil ou tabouret, les *sièges* ne manquent pas ; malheureusement le *nom* des gens n'est pas inscrit sur le *dossier* et l'on n'a ni la patience ni la simplicité de chercher un peu son *numéro*. Aussi ne voit-on qu'affolés ignorant leur *mesure*, se ruant aux *premières*, s'étouffant dans le même *fauteuil* et troublant le *spectacle*, au lieu d'aller s'asseoir modestement sur le petit *strapontin* qui les attend dans un coin[1]." Il y a quelque chose de merveilleux dans cette transformation d'une idée abstraite en l'image très concrète d'une salle de théâtre où les spectateurs se bousculent.

Comment qualifier l'effort plus vigoureux d'un Taine lançant, comme à l'assaut d'une redoute et comme une armée en marche, les arbres qui s'échelonnent depuis la base jusqu'au sommet de Sainte-Odile? "Ils *escaladent* les pentes, ils s'*entassent* dans les vallées, ils *grimpent* jusque sur les crêtes aiguës. Toute cette multitude avance, *ondulant* de croupe en croupe, comme une *invasion* barbare, chaque *bataillon* poussant l'autre.... ; l'énorme *armée* végétale semble en *marche* vers la *campagne* ou-

---

[1] Droz (Gustave) : *Tristesses et sourires* (1884), p. 167.

verte... pour l'*envahir* et l'*occuper* comme aux anciens jours[1]." Chaque mot détaille les phases de la scène que l'imagination de l'auteur superpose au drame naturel : même, les régiments ondulent sur les croupes comme les blés sur le dos arrondi des guérets.

C'est parce qu'il possédait cette fantaisie féconde que Goldsmith parvenait, après des années d'absence, à reconstituer, sur ses ruines désolées, le tableau exact de son village, les plaisirs qu'on y goûtait, la douce figure du pasteur, le visage austère du pédagogue, le site de l'église et la haie de l'auberge[2]. L'on a même vu Alfred de Vigny, assis sur les crêtes qui dominent Roncevaux, y faire évoluer, comme des bataillons encore vivants après dix siècles, les vaillants soldats de Charlemagne[3].

Avec une imagination de cette envergure notre Fréchette aurait aperçu dans *Le Lac de Belœil* autre chose qu'un vague

...*joyau* tombé d'un écrin fantastique,

autre chose surtout que la forme banale d'une

...............*urne* poétique
Pour servir de *miroir* aux saints du paradis.

---

[1] Taine (Hippolyte) : *Derniers Essais*, 3e édit., p. 75.

[2] Goldsmith (Oliver) : *The Deserted Village.*

[3] De Vigny : *Le Cor.*

Et, s'il eût eu plus de goût, il eût relégué dans l'ombre ces oripeaux après avoir découvert le symbole vrai qui termine la pièce :

Caché, comme un *ermite*, en ces monts solitaires,
Tu ressembles, ô lac, à ces *âmes austères*....
Comme elles, aux regards des hommes tu te *voiles* ;
Calme le jour, le soir tu *souris* aux étoiles[1].

La même faiblesse ou la même impuissance de la fantaisie gâte pour une bonne part *Le Niagara* de M. Chapman[2]. L'on serait tenté de lui préférer des poètes inexpérimentés comme Mermet si, dans d'autres de ses œuvres, il n'avait fourni l'illusion plus complète de la réalité, si surtout, passant de la vision extérieure à la contemplation intérieure, il n'avait regardé les choses avec l'œil de l'âme plus encore qu'avec les yeux du corps et de la fantaisie.

Cette aptitude à se dégager des contours des êtres pour pénétrer leurs replis intimes et prêter l'oreille à leurs voix discrètes est le propre du véritable artiste : elle est sa marque définitive. Amiel l'a proclamé depuis longtemps : "Tout paysage est un état de l'âme." Il affirmait sans doute par là l'existence de mystérieuses relations des choses à nous et de nous aux choses ; il laissait entendre surtout que les êtres de la nature possèdent, eux aussi, une âme

Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer.

---

[1] Fréchette (Louis) : *Oiseaux de neige :* Paysages, II.
[2] Chapman (W.) : *Les Aspirations*, pp. 204-212.

Il faut une acuité considérable pour en saisir le langage, une disposition non moins grande à se recueillir, à faire le silence autour de soi, à s'abstraire de leurs appâts ensorcelants, pour comprendre les leçons qui découlent de tout spectacle naturel, de toute page d'histoire, d'histoire héroïque surtout. Ces dons ne sont pas imaginaires, puisqu'un Leconte de Lisle, un Sully-Prudhomme, un de Vigny ont pratiqué le symbolisme avec maîtrise, dans *Le Cor*, *Le Vase brisé* ou *Les Éléphants*, par exemple. Ces dons ne sont pas non plus le partage unique de l'étranger. Il suffit à M. Pamphile Lemay chez nous d'ouvrir son regard tout grand sur la nature printanière, ou même de glisser un œil furtif derrière les fenêtres d'un hameau, pour clore sur cette impression heureuse son sonnet du *Réveil* :

Un élan *pousse à Dieu* la nature féconde
Et le rire du ciel *s'égrène* sur le monde[1],

pour nous émouvoir à la douce simplicité qui caractérise le *Sanctus à la maison* :

Avant que la cloche se taise
Elle tombe à genoux et, les bras sur sa chaise,
Elle incline la tête et dit son chapelet[2].

Parmi nous on les compte néanmoins sur les doigts, les artistes dont la puissance de contemplation fut assez considérable pour leur permettre de

[1] Lemay (Pamphile) : *Les Gouttelettes*, p. 125.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 127

briser ainsi l'enveloppe des choses, de retrouver en elles le sentiment qui les anime, de dégager l'impression de terreur, de sérénité ou de candeur, qu'elles recèlent. Ainsi, de combien des nôtres peut-on dire qu'ils ont fait parler la nature ou du moins qu'ils l'ont écouté parler? Pour n'avoir pas su écouter, trop peu ont su l'entendre ; pour avoir mal entendu, trop peu ont su la comprendre ; pour avoir rarement compris, trop peu ont su rendre ces confidences discrètes que les êtres murmurent aux âmes vraiment méditatives et silencieuses.

*
* *

C'est peut-être que, préoccupés d'imprimer à leurs œuvres le ton oratoire et tonitruant dont nous sommes trop souvent abasourdis, ils provoquaient ainsi un tumulte intérieur qui les rendait sourds à ces appels légers. Nos lettrés ont cru longtemps qu'on n'est pas écrivain à moins d'emboucher la trompette guerrière, à moins de grossir une voix déjà rude et de multiplier les sons criards de l'interjection, de l'apostrophe et de l'interrogation. Le sentiment de la mesure, cette *eurythmie* qui constituait chez l'Attique un sixième sens, nous a trop longtemps fait défaut. Du coup toute notre littérature, scènes et paysages, sourires de la joie et roucoulements de l'amour, charme de la vie domestique ou calme monacal, toute notre littérature a éclaté comme une fanfare de bataille.

Que la fréquence de nos luttes politiques et mili-

taires, que la nécessité donc pour nos prédécesseurs de parler haut et ferme, soit dans les colonnes du journal, soit sur les tréteaux rustiques, soit à la tribune parlementaire, les aient forcés à élever la voix et même à montrer le poing, c'est ce dont nous aurions mauvaise grâce à les blâmer. A ceux du moins qui entreprenaient de se faire écrivains l'esprit critique devait pourtant souffler un principe auquel il nous faudra revenir sous peine de suivre toujours les voies d'évitement. Il n'est point, pour exprimer les choses de l'art, de ton uniforme ou unique, et le tintamarre plus que tout autre ton devient inconvenant quand il s'agit de traduire au dehors les paisibles émotions de l'âme, les joies pures du cœur et les plaisirs délicats de l'esprit.

Le jour où nous nous serons pénétrés de cette vérité, nous comprendrons d'abord pourquoi certains de nos écrivains et de nos orateurs ont si souvent failli à la tâche alors qu'ils croyaient produire pour la postérité. La boursouflure finit toujours par lasser. N'est-elle pas cependant l'inévitable caractère de ces discours où beaucoup de nos tribuns, au lieu de disséquer gravement leur pensée et de la présenter sous tous ses aspects, s'emportent, contre leurs adversaires assez osés pour juger autrement qu'eux, en des apostrophes superbes de ridicule et les accablent de paroles sonnantes, sinon d'injures grossières, où se cachent péniblement l'étroitesse de leur esprit et la bassesse de leur cœur? Tel est

aussi l'effet qu'entraîne après elle la lecture d'œuvres techniques où se faufilent des envolées comme celle-ci : "Bonnes mères, *laissez* votre enfant à la mobilité de ses mouvements. *Réservez* vos gronderies pour un autre âge. *Laissez-le* s'ébattre en liberté ; *contentez-vous* de le surveiller. Ne vous *étonnez* pas de la diversité des caractères.... *Vous rencontrerez* dans l'un un caractère apathique.... *Vous* en *trouverez* de sensitifs[1]."

On sent encore mieux la fausseté en un tel lieu d'admonestations pareilles quand on les découvre après avoir étudié une page où l'exaltation du sentiment est provoquée par un objet qui la crée de sa nature : tel le mouvement si chaleureux qu'inspire à M. Chapais la pensée que nos pères, comme récompense de leur dévouement national, n'auraient obtenu que la mort et l'oubli[2]. L'orateur proteste contre cette dernière attribution dans un langage où la sincérité de l'émotion s'allie à une correction parfaite de la forme.

Homme de l'art, il sait qu'il existe certaines lois de composition auxquelles l'écrivain doit se plier à tout prix sous peine de commettre un nombre infini de péchés littéraires. Que, dans une œuvre d'imagination, certains filaments de la trame se renouent par-dessus tout un groupe de fils différents et procurent ainsi l'illusion d'un tissu peu serré, ce défaut

---

[1] Saucier (Edmond) : *Education moderne*, p. 128.

[2] Chapais (Hon. Thomas) : *Discours et conférences*, pp. 16-17.

apparent provient en général de la nature elle-même où les faits se succèdent d'une façon irrégulière. Dans les écrits où la raison tient le premier rôle, ces enjambements ne sont plus de mise : l'œuvre de raisonnement est une broderie où toutes les fibres du tissu doivent se rattacher directement les unes aux autres pour constituer un dessin homogène.

Ainsi se trouvent exclus du domaine de l'art ces discours où certains de nos tribuns enfilent à la queue leu-leu les sujets les plus disparates, sautent *à pieds joints* d'une idée à l'autre comme ils enjamberaient les deux rives d'un ruisseau dépourvu de pont ou encore amalgament en un seul bloc des matières inaptes à la fusion. Telle est cette élucubration sur la marine[1] reproduite, apparemment comme un modèle, par un de nos journaux *d'information :* l'orateur, après nous y avoir promenés de victoire en victoire sur les trirèmes de la Grèce et de Rome, nous y fait échouer béatement, avec nos vaisseaux de commerce, dans une cale sèche qui est encore à construire !

En un siècle où la finesse des broderies littéraires a fait mettre au rancart les ligaments rapportés, nous en sommes encore à nouer nos écrits avec les cordeaux démodés et raides que nous escamotons aux magasins de bric-à-brac du XVIII[e] siècle : "A côté *(sic)* de ces deux qualités *physiques*, notre héros possédait aussi des qualités *morales*.... Après

---

[1] *La Patrie*, 15 mars 1910.

avoir étudié l'aspect *économique* de la question, passons maintenant à son aspect *moral*.... Telles furent ses vertus *civiques*, voici ses vertus *domestiques*.... Son *cœur* n'était pas moins ouvert que son *esprit*."

Tels de nos auteurs, maîtres de leurs pensées et de leur langue, devront à cette méconnaissance de la texture idéologique, la seule solide, l'oubli où pourrait sombrer une œuvre longtemps caressée[1]. Le même oubli couvrira peut-être l'histoire de la Confédération écrite récemment par un de nos politiques : elle porte le caractère d'un ouvrage autant que des échelons dispersés çà et là ressemblent à une échelle.

La régularité est la loi même du monde : pourquoi la littérature seule serait-elle soustraite à cette universelle exigence? Le "beau désordre" des lyriques l'exclut si peu qu'au contraire il postule la succession ordonnée, moins apparente et réelle néanmoins, des sentiments portés à leur paroxysme.

La régularité est même si connaturelle à l'art qu'il la réclame jusque dans les parties du tout,

---

[1] Ce défaut transpire dans deux ouvrages récents : *La Parole Humaine* de A. Berloin et *L'Education Moderne* d'Edmond Saucier. A l'un on peut reprocher le fait de largement développer une thèse évidente, alors qu'il dédaigne d'appuyer sur des raisons solides une déduction jusqu'ici inacceptée ; à l'autre, de présenter en un tel désordre une foule d'idées excellentes qu'elles en perdent presque leur valeur. Nous les étudions ailleurs.

dans les membres dont l'enchaînement constitue les paragraphes. Le mérite premier d'une phrase ne réside ni dans la longueur ou la brièveté ni dans l'harmonie ni dans l'allure périodique, mais dans sa convenance avec le sujet général où elle s'encadre et l'objet particulier qu'elle expose, dans la proportion surtout de ses éléments. Fénelon décrivait le type ordinaire de la phrase française quand il disait : "On y voit toujours venir d'abord un nominatif substantif qui mène son adjectif comme par la main ; son verbe ne manque pas de marcher derrière, suivi d'un adverbe qui ne souffre rien entre deux, et le régime appelle aussitôt un accusatif qui ne peut jamais se déplacer[1]." A vrai dire, on n'aurait guère attendu de l'onctueux et conciliant Mentor une pareille rigueur.

S'il faut en rabattre, si une inversion ingénieuse a toujours droit de cité dans la phraséologie même française, ces libertés ne sauraient y autoriser l'incomplet, l'incorrection ou l'obscurité. Combien pourtant de nos écrivains méritent le compliment que Barrès décerne au chef de ses *Déracinés* : "Ce qu'il y a d'étonnant chez Sturel, c'est qu'il *termine* toutes ses phrases.... Ce grand garçon *va jusqu'au bout de ses périodes* toujours et avec un rare aplomb[2]"? Les uns, comme épuisés, s'arrêtent au beau milieu et ne pensent plus à reprendre la cour-

---

[1] *Lettre à l'Académie*, V.

[2] Barrès (Maurice) : *Les Déracinés*.

se interrompue ; les autres séparent les termes extrêmes de leur expression par une incise ou une parenthèse, puis oublient en chemin de découvrir l'autre moitié de leur pensée ; d'autres encore ajoutent les rayons aux rayons sans les rattacher ensuite à un même centre. L'on omet le verbe essentiel qui justifierait une apposition et l'on écrit : "En *ami* de votre âme *(je vous dis :)*, soyez en garde contre cet homme[1]". On se livre à l'amphigouri, comme dans cet essai qui suffit à *illustrer* le procédé : "En dépit du principe de droit public [qui est bien de laisser subsister les lois d'un peuple conquis a) *jusqu'à ce que* le vainqueur en établisse de nouvelles avec sagesse et justice (en ne changeant que les *lois* qui ne sont pas indifférentes en soi et conservant les autres), b) 1) *parce que* (dans un pays où les *lois* ont été établies depuis longtemps) les hommes ont eu de fréquentes occasions de sentir *sur* eux-mêmes ou d'observer sur les autres la force coercitive de ces *lois*, 2) *parce qu'ils* en ont gardé des impressions qui les arrêtent dans leurs actes et 3) *parce que* même ceux qui n'ont pas vu exercer ces *lois* ni ne les ont apprises en ont une connaissance traditionnelle (connaissance suffisante et nécessaire pour connaître les conséquences et les effets de leurs actions et les guider dans la vie)], en dépit de ces principes de justice, le roi d'Angleterre seul commande de changer nos *lois*, 1) *tandis que* le parlement aurait dû pro-

---

[1] De Lisbois (A.) : *Autour d'une auberge*, 5e mille, p. 158.

poser d'abord, 2° *tandis que* le roi n'aurait dû que sanctionner[1]".

Heureusement, et ceci doit nous consoler de notre inexpérience en cette matière, certains des nôtres organisent leur phrase avec une dextérité qui attire sur eux l'attention du peuple le plus artiste du monde. M. Chapais, par exemple, révèle sa remarquable sûreté de main quand il laisse tomber de sa plume sa conférence sur *Les classiques et les romantiques*[2] ou seulement cette période si bien proportionnée : "Laissant de côté les fortes études, les maîtres de la pensée et du style, les chefs-d'œuvre immortels que nous ont légués les siècles, nous dévorons avec avidité cette littérature facile, ces romans dangereux, ces ouvrages sans grandeur et sans substance que nous expédient des romanciers frivoles, des feuilletonnistes à tant la ligne et des publicistes sans doctrine[3]." Dans ce tableautin de mœurs locales une même affirmation se décompose en trois éléments ; chacun d'eux est développé à son tour en un triple détail ; l'idée unique s'éclaire d'une image unique à laquelle son origine apocalyptique et sa continuité n'enlèvent rien de sa justesse.

Cette continuité de l'image est encore une des marques du véritable écrivain. Elle caractérise la métaphore impressionnante dont Bossuet se sert

[1] *Le Collégien*, V. IV, N° 14, février 1910, p. 203.
[2] Chapais (Hon. Thomas) : *Discours et Conférences*, art. 3.
[3] *Id., ibid.*, p. 29.

pour conduire l'homme jusqu'à l'abîme qui s'ouvre à l'issue de la vie[1]. Le maître y a même évité l'excès qui dépare *L'Idole*, le chef-d'œuvre de Barbier.

Sans doute l'abondance du style figuré atteste la richesse de l'imagination ; il faut cependant moins de puissance pour découvrir des couleurs que pour les assortir et ne pas surcharger son style d'ornements inconciliables entre eux. Créer de toutes pièces des symboles suppose uniquement de la fantaisie ; la fusion de leurs éléments comporte une part d'esprit logique, une dose de goût que grand nombre d'*imagiers* en littérature ne possèdent pas. Si l'on en croit les critiques, *Chantecler* en offrirait la preuve palpable.

Cléante est parfaitement justifiable, après avoir dit à Orgon :

> Eh quoi ! vous ne feriez nulle distinction
> Entre l'hypocrisie et la dévotion !

de développer ce thème en une série d'images antithétiques :

> Vous les voulez traiter d'un semblable langage
> Et rendre même hommage au *masque* qu'au *visage*,
> Egaler l'*artifice* à la *sincérité*,
> Confondre l'*apparence* avec la *vérité*,
> Estimer le *fantôme* autant que la *personne*
> Et la *fausse* monnaie à l'égal de la *bonne*[2] !

---

[1] Esquisse d'un sermon *Sur la mort* (1685).

[2] Molière : *Tartuffe*, I, 6.

Ce redoublement d'une même idée l'ancre davantage dans l'esprit ; l'indépendance grammaticale dont jouit chaque partie de la période empêche qu'on brouille les métaphores. Au contraire, il est difficile d'excuser Victor Hugo décrivant le premier empire et le représentant comme l'époque où

.... Napoléon flamboyait *comme un phare*
Et qu'enfants nous prêtions l'oreille à *sa fanfare.*

Entre le phare qui flamboie et la retentissante fanfare s'interpose la cloison étanche, infranchissable, qui sépare le son et la lumière. On l'admire davantage quand il burine avec amour le portrait des enfants[1] :

Eux, ils sont l'*air* qui fuit, l'*oiseau* qui ne se pose
Qu'un instant, le *soupir* qui vole, *avril* vermeil
Qui brille et passe ; ils sont le *parfum* de la rose
Qui va rejoindre aux cieux le rayon de soleil !

Toutes ces figures se complètent les unes par les autres, proviennent toutes du même foyer et servent à éclairer un seul objet, les enfants.

Tout de même, on applaudit l'écrivain qui fut assez habile parmi nous pour dessiner, à l'aide d'une même métaphore, notre marche nationale : "Nous offrons à l'observateur le spectacle d'une civilisation qui n'est pas arrivée à son *épanouissement* complet, tant s'en faut, mais qui *grandit*, qui progresse lentement et qui renferme en elle des *germes* pré-

[1] Hugo : *Contemplations ;* Claire.

cieux auxquels il ne faut que la *culture* intelligente et la *rosée* du ciel pour produire des *fruits* et des *fleurs ;* cependant, il y a un *ver* rongeur à la *racine* même de cette civilisation[1]." La continuité de l'image est ici d'autant plus frappante qu'elle s'allie avec la constance de la pensée. Inversement, notre esprit s'égare à découvrir le lien qui unit les deux figures rapprochées quelques lignes plus haut : "Notre littérature commence à déployer ses *ailes* et, se débarrassant petit à petit des *langes* de sa première enfance, elle aspire à prendre son *essor* vers les régions idéales." Que l'art soit un être ailé, l'on y consent ; on se représente difficilement son essor arrêté par des langes. L'esprit critique, dont la finesse devait si avantageusement servir l'auteur figurant plus loin notre progrès général, semble bien lui avoir faussé compagnie quand il s'agit d'abord d'*illustrer* les prémices de nos succès en littérature.

N'en voulons pas à cet artiste d'avoir un instant fait la sourde oreille aux suggestions du sens critique : nous pardonnons bien à tant de nos écrivains de lui donner congé à peu près continuellement ! Ils ne le congédient jamais plus volontiers qu'à l'heure où ils déposent la lyre ou la trompette pour s'ériger en censeurs des autres, à l'heure donc où ils nous avertissent, par le fait même, qu'ils l'appellent à leur aide.

---

[1] Chapais (Hon. Thomas) : *Discours et Conférences*, p. 26.

Ce n'est pas d'hier que l'on se plaint de l'insignifiance dont souffre ici la critique littéraire. Déjà M. Benjamin Sulte s'en alarmait en 1881[1] ; Charles Ducharme, qui cultiva le genre, accentuait ces doléances en 1889 avec d'autant plus d'à propos qu'elles étaient encore justifiées à cette date[2].

Aujourd'hui même, pourrait-on dire en reprenant une malice de Brunetière, "grâce aux progrès de la *réclame*, il ne paraît pas un roman qui ne soit salué de chef-d'œuvre en naissant et qu'à défaut d'un *ami* son éditeur ne porte aux nues[3]."

Plût au ciel que nos libraires fussent les seuls à décerner la couronne immortelle aux produits de leurs établissements ! Ils n'éprouveraient de pire malheur que celui de végéter, en attendant la clientèle, ou de s'étioler derrière leurs comptoirs, comme ils le font depuis tantôt quarante ans. Les vrais criminels, ce sont ceux-là qui, usurpant le rôle de critiques, ne peuvent signaler la plus banale plaquette sans en comparer l'auteur à Pic de la Mirandole, à Victor Hugo, à René Bazin. Les vrais coupables, ce sont les auteurs eux-mêmes, assez friands de la gloire pour ne pas tolérer qu'on la leur serve en l'épiçant avec mesure ; c'est la foule, ignorante et prétentieuse souvent, qui n'autorise pas le

---

[1] Taché (Louis) : *La poésie française au Canada*, préface.

[2] Ducharme (C.) : *Ris et croquis*, passim.

[3] Brunetière (F.) : *Nouvelles questions de critique*, art. 8, p. 276.

critique à dire au maçon que sa plume est une truelle et qu'il devrait retourner à son chantier.

La foule! N'en est-elle pas venue à regarder les critiques, d'après François Coppée d'ailleurs, comme des êtres dont le seul emploi et le seul plaisir seraient d'"éplucher les queues des lions pour y chercher des puces", quand leur esprit s'avise de ne pas tout admirer chez un auteur? Par contre, est-ce qu'on ne l'entend pas souvent s'insurger, au nom de l'on ne sait quelle infaillibilité populaire, contre l'Aristarque assez perspicace pour découvrir des diamants là où elle ne voit que de la gangue? Elle oublie, dans un cas, que les perles cachées, pour briller au jour, réclament l'habileté d'un expert et, dans l'autre, qu'il manque seulement aux critiques, pour se livrer à leur jeu divertissant, la matière première, je veux dire.... les lions![1]

En attendant que ceux-ci quittent les tanières où ils se dérobent, nos critiques pourraient, eux, s'exercer à faire usage de leur jugement. Il leur faudra d'abord secouer de leur esprit un préjugé vraiment trop tenace. Jusqu'au XIXe siècle le rôle de ces tristes personnages avait consisté dans la "critique des défauts"; quand Chateaubriand parut, le genre tourna à la "critique des beautés." On ne remarqua point que la découverte des qualités exige moins de savoir-faire que la mise en relief des né-

[1] *Id., ibid.*, pp. 256-7.

gligences, que le profit de la première méthode est maigre en comparaison des avantages de celle-ci. En vertu d'un optimisme bien naturel, à force de rechercher uniquement des joyaux, on en aperçoit partout et l'on décerne aux œuvres les plus insignifiantes des brevets de première venue.

Pour parer à ces inconvénients, on a le droit de demander d'abord aux auteurs, à ceux du moins qui soumettent à des juges leurs prétendus chefs-d'œuvre, de guérir la sensibilité de leur épiderme et de ne pas se cabrer sous les coups de fouet, si cinglants soient-ils. Le privilège de cingler, les critiques l'achèteraient en s'acquittant mieux de leurs fonctions. Jusqu'à présent ils se sont trop complu à louanger ou à blâmer sans motiver leurs verdicts : ils ont ainsi exalté démesurément la vertu de plantes dont on peut dire que

> Le fruit n'a pas tenu la promesse des fleurs

ou éteint à tout jamais des flambeaux qu'un souffle délicat eût ravivés. Ils appliqueraient dans l'avenir la doctrine si juste qu'exposa M. Arnould en des pages trop peu connues et qu'a prônée chez nous, de précepte et d'exemple, un maître dans la profession[1].

L'heure doit être passée des distributions de prix sur le champ de bataille littéraire, l'heure plus en-

---

[1] Arnould (L.) : *Quelques poètes*, introduction. — Roy (abbé C.) : *Essais sur la littérature canadienne-française*, 1ère série, introduction.

core des récompenses universelles, l'heure même des coups portés sans discernement. Qu'à propos d'un livre où s'étalent des faits et l'interprétation de ces faits, nous pesions la justesse de l'une et discutions la vérité des autres, c'est notre droit et même notre devoir. En signalant le respect du vrai, on le fait davantage aimer : à corriger les erreurs, on prévient une contagion souvent funeste. Cette tâche accomplie, il reste que beautés et défauts ont leur cause déterminante : ils s'expliquent par le tour d'esprit de l'écrivain, par sa manière de comprendre la vie, par le genre de ses études, par la forme de son éducation, par l'entourage où il a vécu confiné dans sa famille ou circonvenu de *relations*, par les conditions de son travail dans le calme d'un village, les prétentions de la petite ville ou le tumulte de la grande. De toutes ces influences il faut savoir tirer parti pour éclairer les dessous de la pensée, la nature des sentiments, la portée de l'expression. C'est dire que le critique, et c'est de la sorte qu'à la fin du siècle dernier l'on comprit sa mission, doit s'ériger non seulement en juge pour prononcer le verdict et classer le prévenu, mais en magistrat-enquêteur qui connaît des faits et les interprète.

L'exécution de ce programme, déjà suivi par les Sainte-Beuve, les Taine, les Brunetière, les Lemaître et les Faguet, exige des connaissances considérables, une profonde acuité d'esprit, une noble impartialité, surtout une intrépidité à toute épreuve. De ces vertus tant appréciées ailleurs serons-nous

donc éternellement privés? Sera-t-il dit que nous ne verrons jamais surgir, sur notre sol presque français, des juges capables de se prononcer, sans parti pris comme sans faiblesse, sur le compte des auteurs?

Que ceux-ci seulement se montrent assez désireux de leur propre progrès pour ne pas s'irriter de ce qu'on leur désigne leurs lacunes. Que le goût du beau passionne assez le public pour qu'il conserve quand même sa faveur aux écrivains et seconde les Aristarques de son approbation. Lorsque nous aurons atteint cet échelon peu élevé de la perfection littéraire, nous commencerons à passer pour une race d'intellectuels et non plus de *primaires*: nos lettres commenceront de compter. Si elles ne sont guère estimées, ce n'est pas tant à cause de leur indigence en fait d'ouvrages qu'en raison des livres mal venus qui les composent, de l'embarras même qui empêche les critiques de reconstruire ces écrits ou d'enseigner à les refaire. Le jour où cette gêne aura disparu, notre critique vivra et ses représentants ne tarderont pas à trouver une autre occupation que celle de signaler les incorrections, les impropriétés et les obscurités dont fourmille trop souvent la langue de nos écrivains.

*
* *

Aujourd'hui, en dépit de l'envie folle qu'ils en éprouveraient, il ne leur serait guère possible d'assumer une fonction plus alléchante. Ils savent,

eux, que les mots, les expressions, les tours sont les moellons de l'édifice artistique ; si les matériaux de la construction manquent de solidité, comment veut-on que de leur assemblage résulte une charpente inébranlable? Ce n'est pas eux qui contrediront l'ancien codificateur d'Auteuil :

Surtout, qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

. . . .

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain[1].

Or, il leur faut bien constater la tenue absolument déplorable de notre idiome littéraire. Ne voient-ils pas sans cesse parmi nous grand nombre de plumitifs exprimer leur pensée avec des mots d'une telle vulgarité, des métaphores d'une telle banalité, que nos gavroches en veine de pittoresque n'en inventent guère de plus incorrects, de plus grossiers ou de plus cocasses?

Dira-t-on que la faute n'en est pas au lettré? qu'elle retombe sur les lecteurs? que ceux-ci séquestreraient l'artiste assez gauche pour employer un langage différent de leur langue poissarde et contaminée? qu'ils réclament ce condiment aux festins dont nous les régalons? On l'on se trompe, le bon

---

[1] Boileau : *Art Poétique*, I, 155-6, 161-2.

usage ayant toujours été la loi du parler français[1], ou bien ce goût repose sur une erreur lamentable et il appartient aux écrivains de la corriger.

A Dieu ne plaise pourtant que notre public se rende coupable de ces méfaits! Les vrais propagateurs du mal, c'est eux, nos hommes de lettres, qui ne tiennent pas compte d'un fait constant. Le peuple, même le peuple instruit, se permet sans doute et volontiers des négligences ou des licences d'expression : pour être courantes, elles finissent par ne plus blesser ses oreilles. De la part d'un auteur il attend l'indéfectibilité linguistique et la salue d'autant plus profondément qu'elle lui fait davantage défaut à lui-même. A quoi bon lire des livres si les personnages y parlent comme les vulgaires voisins avec qui l'on cause tous les jours! Sa conduite à l'égard des prolétaires de la plume est celle des enfants envers leur instituteur : l'auréole de ce dernier s'évanouit le jour où il se départ de la dignité ordinaire de sa parole et laisse échapper de ses lèvres une de ces vilaines façons de dire que les marmots applaudissent tous les jours dans la bouche d'un des leurs. Si les élèves du *pédagogue* admettent, exigent même parfois, qu'il ne dédaigne pas leur langue terreuse dans ses rapports quotidiens avec eux, ils réclament plus encore que, quand il saisit la plume pour les instruire, il les dépasse autant par son art

---

[1] Sur le sens de cet usage cf. Brunetière : *Etudes critiques*, VII, art. 2.

d'exprimer les choses que par la solidité et la profondeur même de ses doctrines.

D'ailleurs, s'il est vrai, suivant un mot célèbre, que "l'on conduit son siècle à la condition seulement de marcher devant et non de se traîner derrière", pareillement l'écrivain n'exerce sur le peuple une influence décisive que s'il en délaisse la langue pour l'entretenir avec la sienne et la lui finalement imposer. Ce prestige de l'expression, ne disons pas noble mais simplement *honnête*, il est tel que beaucoup de gens pardonnent sans peine à un barbouilleur la faiblesse de ses élucubrations, pourvu que celui-ci sache leur donner le change en la palliant à l'aide d'une langue élégante et polie !

Au contraire, il dépose le livre bientôt, le lecteur qui parcourt un ouvrage même regorgeant d'actualité et y savoure des pages de ce ton : "Mme Boisdru répondit (à son mari) : Tu sais, tu es *plein !* Prends garde, c'est moi qui te *mène* (sic) !... Boisdru prenait des *ribotes*... Ce matin même le cher homme arrivait un peu *éméché*... Je l'ai envoyé *se dégriser* dans sa chambre... Je sais lui *trouver les côtes*... Que je plains les pauvres femmes *qui ont des ivrognes !*... Je l'assommerais, mais *c'est encore de valeur*... *J'en ai assez* pour aujourd'hui". A un pareil relent d'auberge mal tenue le public même ignorant préférera toujours le chapitre où M. Bazin décrit, en sa manière attique et digne, une scène

presque similaire d'intempérance[1]. Chez celui-ci on retrouve à chaque instant les termes les plus populaires, jamais les mots bas. Encore, ces expressions du cru sont enchâssées dans un écrin si pur qu'il semble communiquer de sa pureté au joyau parfois terni qu'il renferme. La vulgarité, la terminologie poissarde et faubourienne : voilà bien le premier mal dont il faudrait purger enfin nos livres.

Quand nous aurons proscrit la langue que l'on dit à tort être celle de tout le monde et exigée par tout le monde, par quoi remplacerons-nous cette ferraille désuète et rouillée?... Il est inutile, avouons-le, de nier notre embarras : la plupart de nos ouvriers de lettres semblent posséder un vocabulaire si restreint que nous ne savons nous-même ce qu'ils substitueraient à cette matière de rebut. Et ce n'est pas l'aspect le moins inquiétant de notre situation littéraire que notre pauvreté en fait de termes ou d'expressions.

L'indigence va même ici plus loin qu'on ne le croit généralement. Ils sont dépourvus, ceux-là qui submergent leur pensée sous un déluge de mots dont aucun parfois ne rend exactement l'idée de l'écrivain. De ces bavards, dont la faconde se borne à reprendre sans cesse les mêmes termes à tout faire, qui accumulent *pouvoir* sur *devoir*, *vouloir* sur *savoir*, de ceux-là le dénuement côtoie en vérité la misère. Ils ne sont guère doués que de verbo-

---

[1] Bazin (René) : *Le blé qui lève*, c. 15.

sité ceux qui, plagiaires maladroits de M. Rostand, entassent les uns sur les autres les expressions à physionomie savante et barbare ou les pédantesques vocables qu'une école a forgés pour condenser ses propres théories et qui doivent donc n'avoir cours que parmi ses disciples ou dans l'exposé *ex professo* de ses doctrines. La vraie richesse ne consiste pas même, pensons-nous, dans la connaissance des appellations techniques : à ce point de vue, l'on a droit au titre d'écrivain sans avoir fabriqué *Germinal*, *L'Assommoir*, *Salammbô* ou *Germinie Lacerteux*.

Pour les maîtres du XVII[e] siècle être riche, c'était tirer d'un vocabulaire parfois modeste le plus grand nombre à la fois des sens qu'il comporte, c'était *signifier* sa pensée par le mot qui seul d'abord la rend exactement et qui ensuite suggère aux lecteurs le plus d'idées accessoires. L'on reconnaît même l'un des plus vifs attraits du style racinien dans cette adresse à employer une même expression avec deux ou plusieurs sens différents, également vrais dans la circonstance. Antiochus se demande

Quel fruit lui reviendra d'un aveu *téméraire*[1].

Il se reproche ainsi d'avoir déclaré son amour non seulement *à l'étourdie*, mais encore avec une *audace* inconvenante : et les deux interprétations conviennent pareillement à la situation. Ailleurs, il joue volontiers sur les mots et leur attribue une double valeur :

[1] Racine : *Bérénice*, I, 2.

Mais toujours quelque espoir *flattait* mes dé-
plaisirs[1].

Son espérance de conquérir Bérénice apaise en le *caressant* le chagrin qu'il éprouve de la voir liée à Titus et le *trompe* sur les sentiments de la reine à son propre égard. Si La Bruyère survit encore, c'est surtout à cause de cette multiplicité d'*intentions* qui projettent ses dires bien au delà de leur portée apparente. Et si les fétiches de notre admiration contemporaine se sont attiré les suffrages par la profondeur de l'observation et la netteté transparente du style, nous les aimons autant peut-être pour la valeur picturale, sculpturale ou architecturale, de leur vocabulaire, pour l'habileté avec laquelle, à l'aide d'un mot, d'un seul mot parfois, un Barrès dessine tout un paysage, un Bourget éclaire toute une doctrine sociale, un Bazin illumine le tréfonds d'une âme.

Aucun terme ne comporte cette plénitude et ce pittoresque s'il n'est en même temps le terme propre. La théorie du "mot mis en sa place", de la propriété donc, pour remonter jusqu'à Malherbe, ne perd rien de sa rigueur. Ce serait même, comme c'en fut le grand effort, le grand succès du siècle dernier d'en avoir consacré le culte, s'il était parvenu à dresser partout les autels de ce dieu.

Il faut bien cependant reconnaître que le respect du terme propre n'est guère en honneur au Canada

[1] *Id., ibid.*, I, 4.

quand on voit s'accumuler, dans les ouvrages canadiens, les alliances les plus hybrides, les métaphores les plus incohérentes, les anglicismes les plus hétérodoxes. Le véritable motif de notre anglification littéraire, nous devons le chercher bien plus encore dans notre insouciance à l'endroit de la propriété des termes que dans notre ignorance des vocables eux-mêmes. Quand nos orateurs déclarent qu'ils vont *adresser* un auditoire ; quand des invités, dans tel roman, *remercient* leur hôte *pour* un mets ; quand nos historiens racontent qu'une loi a été *passée* ou *cancellée ;* s'ils s'expriment ainsi, ce n'est pas toujours parce qu'ils ne connaissent pas le mot correspondant en notre langue. A force d'abuser de ces façons de dire dans leur conversation, ils en sont venus à ne plus remarquer le défaut de concordance ou d'*aptitude* entre leur expression et leur pensée : de là à généraliser le procédé il n'y a qu'un pas.

Cette distance d'un pas, on la franchit plus facilement lorsqu'on se livre à la pratique du langage figuré. Il est de ces tropes qu'un long usage a sanctionnés sans leur octroyer pour cela plus de justesse. L'orateur désireux de voir, dans notre pays, deux langues *mises sur le même pied* ne commet pas une faute de goût moins grave que ne l'est celle du journaliste assez malappris pour louer "les *anges*" d'une ville — entendez : ses évêques —"de ce qu'ils *épen-*
"*dent* (sic) sur elle *les rubans d'une génération* en-
"richie de gloire".

Nos journalistes ! De quels méfaits en ce genre ne se rendent-ils pas coupables chaque jour? Si l'incohérence de l'expression n'a pas cherché constamment un refuge parmi leurs productions hâtives, du moins elle l'y a souvent trouvé. Il n'est qu'eux, par exemple, pour inviter certain personnage prétendu intransigeant à se montrer plus *concluant*[1] qu'il ne le fut dans le passé, au risque sans doute pour lui de ne pas réussir à *se concilier* ses adversaires ! Ils auront beau soutenir que l'empressement les excuse. Ce que nous leur reprochons, ce n'est pas, puisqu'ils sont *journalistes*, d'écrire avec une rapidité qui les expose aux incorrections ; leur tort consiste en ce que, le journalisme actuel leur imposant une fièvre si intense, ils osent l'aborder avec une telle ignorance de leur langue qu'ils se placent sciemment dans l'occasion prochaine et presque inévitable du péché littéraire.

Le mal serait toutefois susceptible de guérison s'il n'entraînait fatalement avec soi des complications plus graves. En fait, le jour arrive bientôt où les salariés de notre *grande* presse, la presse d'*information* à outrance, se découvrent une vocation d'écrivain. Ils sont si nombreux à se penser élus que la pratique du journalisme quotidien semble être devenue le signe évident d'un appel à la profession. Ces gâcheurs alors ne se contentent plus d'exposer leur prose inconsistante sur un marché bien digne de la

[1] *La Patrie*, avril 1910. La méprise est courante.

recevoir ; ils la détaillent dans des livres. Ils impriment ainsi à notre art national ce caractère insipide et fuyant dont la fréquente constatation propage la légende d'une littérature canadienne qui n'existerait pas.

***

Et pourtant, osons le répéter, notre littérature existe : d'autres l'ont adroitement démontré. Seulement, elle périra bientôt, dans le berceau que la génération de 1860 lui avait si maternellement fabriqué, si nous ne soulageons les indigences nombreuses dont elle souffre.

L'heure est venue de certifier, et non plus par des affirmations tonitruantes, que notre langue est bien le verbe juste et clair et noble du grand siècle. Il est l'heure de prouver que notre esprit, pour avoir échappé longtemps au contact de la délicatesse française, n'a perdu ni le sens de la mesure ni l'aptitude à distinguer les diamants véritables des chatoyantes scories. Nous nous devons à nous-mêmes d'attester que notre firmament, parfois si terne ou si sombre, n'a pas atténué la vigueur de notre œil, que notre regard possède l'acuité nécessaire pour discerner les beautés qu'étale partout la nature canadienne et deviner celles qu'elle se plaît à lui dérober.

Parce que jusqu'à présent grand nombre de nos lettrés n'ont pas ainsi compris leur fonction, il ne s'en suit pas qu'il faille désespérer de l'avenir. Les causes multiples de notre faiblesse littéraire perdent

chaque jour de leur influence. L'extension de notre enseignement supérieur, le niveau plus élevé de notre éducation primaire et de notre instruction secondaire, le soin amoindri du pain quotidien, le commerce plus assidu et plus intelligent avec les auteurs, le souci croissant du public pour les œuvres mûries : tous ces symptômes présagent l'approche d'une époque où nos poètes ne seront plus condamnés à se définir, comme l'écrivain des *Fleurs d'outre-tombe*, l'hirondelle qui murmure :

Voyez, je voltige, j'ai l'aile ;
Mais, hélas ! je n'ai pas la voix ![1]

Nos romanciers sauront mieux suivre les méandres de la passion dans l'âme de leurs personnages, pendant que les dramaturges procureront aux spectateurs une vision plus nette de nos mœurs, de notre histoire et de notre vie nationales. En somme, nos ouvrages cesseront de passer pour le décalque maladroit d'œuvres étrangères.

Pour voler de ses propres ailes, entraînée par une brise aimée vers des horizons mieux connus, notre littérature parviendra plus sûrement au rivage où nous rêvons qu'elle aborde. Elle y chantera notre âme avide d'idéal, mais soucieuse aussi de la réalité, nos annales qui racontent nos prodiges et même notre "miracle", notre nature où la douceur de nos étés compense la rudesse de nos hivers.

Mai 1910.

---

[1] Garneau (Alfred) : *Poésies*.

ADOLPHE CHICOYNE

I

DISCOURS DE *LA ST-JEAN-BAPTISTE*

Il y a de cela quinze ans : c'était en 1893.

Sous la feuillée, dans un bosquet qui avoisine la capitale des Cantons de l'Est, d'autres orateurs avaient harangué la foule. Les uns rappelaient le développement rapide de cette région unique en notre province. L'expansion sournoise de la race canadienne-française, sur ce sol jadis accaparé par les Anglais et les Ecossais, inspirait à d'autres des accents émus. Les derniers expliquaient, par l'union féconde des cœurs, par les associations surtout comme la *Société Saint-Jean-Baptiste*, cette conquête qui rendait à ses premiers occupants une terre envahie par l'étranger.

Sur l'estrade apparut enfin un homme aux sourcils noirs et épais. De l'œil qu'ils surplombaient jaillissait l'éclair d'une pensée longuement mûrie. Les rares cheveux qui ombrageaient sa tête disaient assez le rude labeur qui s'était accompli sous ce crâne de penseur et de sage. On connaissait de longue date la profondeur de son sens pratique ; et

l'on s'attendait à ce que son discours exprimât, en des formes originales, des choses utiles et sérieuses.

*
* *

Quand les applaudissements qui accueillaient toujours sa venue se furent un peu calmés, d'une voix mâle il commença :

"Mes chers amis,

L'enfant qui a perdu de vue la silhouette de sa mère ne cesse de la faire revivre dans son souvenir. Mais il aime à la ressusciter en remontant jusqu'à l'heure bénie où, rayonnant encore du premier éclat de sa récente maternité et courbée sur le berceau de son fils, elle semblait vouloir imprimer, avec des caresses sur son front, dans sa mémoire aussi l'image de sa sereine beauté.

Aujourd'hui que nous célébrons notre mère, la patrie canadienne, il convient, compatriotes, que nous remontions nous aussi jusqu'aux jours lointains où elle s'inclinait sur le berceau du peuple qu'elle venait de produire à la vie et à la civilisation, où notre terre natale apparut à nos pères avec toute la verdeur de sa jeunesse et toute la passion de ses premiers baisers.

Quand elle se penchait ainsi vers eux, elle étalait à leurs yeux un triple symbole dont l'éclat devait éclairer à jamais leur route dans la vie. Tant qu'ils ne perdirent de vue ni l'un ni l'autre de ces symbo-

les, nos pères furent puissants sur leur sol ; nous, leurs fils, nous conserverons leur empire si nous savons comme eux marcher à la lumière de ce triple flambeau.

Au début notre sol résistait à la houe. Nos aïeux comprirent que seul un travail acharné leur permettrait de retourner cette croûte peu flexible. Or, ils observèrent que le castor, abondant à cette époque, est le véritable modèle du travailleur. Ils le voyaient sans cesse rivé à sa tâche, apportant la pierre, la terre et les branches, pour construire des digues solides et arrêter ainsi l'invasion de ses domaines par les eaux. Mais ils remarquèrent aussi qu'au labeur du castor présidait une organisation ingénieuse. Elle assignait à chacun sa fonction, distribuait sagement les faibles et les forts et garantissait la colonie contre les pertes de temps. Et voilà le premier symbole que nos pères nous transmirent.

Mais, hélas ! si le castor domine partout sur nos étendards, il faut bien l'avouer, nous avons oublié les grandes leçons que prêche sa présence.

Sans doute, quand le besoin nous harcèle, nous savons comme d'autres nous adonner au travail ; mais combien vite, dès que notre subsistance est assurée pour le lendemain, nous jetons bas les armes et nous nous rendormons dans une coupable nonchalance !

Si nous renonçons si tôt à la peine, c'est que nous ne savons pas assez coaliser nos efforts et faire produire à notre action, par le travail combiné, le centuple de son rendement. Le résultat, c'est que, le jour où des artisans étrangers font miroiter à nos yeux les effets souvent heureux de leur union, nos ouvriers se liguent avec eux sans songer que bien des fois, pour ce faire, ils abandonnent leurs nationaux, quand ils n'en deviennent pas les pires ennemis.

C'est là encore une de nos afflictions. Nous nous laissons fasciner par l'or de ces sociétés du dehors qui nous exploitent à notre insu. Une fois que nous sommes liés à elles par les intérêts économiques, elles ont tôt fait de supprimer nos préoccupations patriotiques et religieuses. Bien que nos origines nous séparent des Etats-Unis comme la suite de notre histoire nous distingue d'Albion, nous devenons bientôt *américains* ou anglais de tendances et d'aspirations au point d'en oublier notre tempérament, notre langue et parfois même notre foi.

C'était afin de nous mettre en garde contre ces mariages antinaturels que nos pères nous assignaient, pour deuxième symbole, l'hermine. Leur œil perspicace avait remarqué sans peine que l'hermine possède, dans l'ordre animal, le même caractère que la sensitive dans le règne végétal. Sa peau soyeuse ne souffre ni la moindre tache ni la moindre

approche ; au lieu d'attendre l'ennemi, l'hermine s'enfuit dès qu'elle soupçonne seulement le danger. Et donc, loin de contracter des alliances compromettantes, elle a soin d'éviter tout contact qui souillerait sa blancheur immaculée.

Belle image de la race canadienne ! Chaque fois que, au lieu de se liguer entre eux, nos compatriotes se sont fusionnés avec des races étrangères à leur langue et plus encore à leur foi, ils ont vu se corrompre la pureté de ce double métal qu'ils avaient mission de garder, selon le mot du poète, "pur de tout alliage".

Il protestait contre eux le hardi marin qui donnait à ses vaisseaux les noms *suggestifs* de *Grande* et de *Petite Hermine !* Ils protestaient contre ces lâcheurs et ces traîtres nos pères, quand ils refusaient, en 1775, de tendre la main aux *Américains*, lorsque aussi, en 1812, ils s'armaient contre ces derniers et écrivaient de leur épée une préface à la guerre fénienne de 1866 ![1]

Voilà comment nos aïeux savaient mettre leur conduite d'accord avec leurs sentiments.

Mais nous, race dégénérée, non contents d'ouvrir nos foyers tout grands à des fiancées indignes d'a-

[1] On ne parlait guère alors d'une autre et désastreuse influence, que l'on a trop constatée depuis et qu'exercent chez nous certains tenants de la "France républicaine et démocratisée", de la "France d'aujourd'hui". Quels coups de boutoir lui eût portés l'orateur !

mour, nous allons même nous arracher à notre sol, source de notre existence nationale, pour les chercher au loin. Comme si la terre canadienne ne pouvait assurer la survivance de notre race, nous osons quitter nos plantureuses campagnes, délaisser les bords de nos lacs poissonneux, dire adieu à nos forêts géantes et demander à un terroir étranger, avec un esprit souvent pernicieux, l'oubli de maux que notre paresse et notre inintelligence seules s'étaient fabriqués.

Etait-ce là le rêve de nos pères quand ils nous donnaient, pour troisième et vivant symbole, l'érable canadien? Arbre merveilleux que l'univers nous envie, tu répands au loin ton feuillage sans doute; mais ta racine plonge si profondément dans le sol que l'on ne réussit à t'en arracher qu'en te faisant presque périr! Tu produis une sève succulente que l'industrie transformera un jour en un de nos produits les plus rémunérateurs; mais aussi ta sève se tarit le jour où l'on pousse l'audace jusqu'à te transplanter dans une glèbe étrangère! Seule la terre canadienne est digne de te nourrir.

Messieurs, en voulez-vous un frappant exemple? Dans la Touraine, en France, un agriculteur était parvenu à faire croître cinq cents pieds d'érable qu'il avait empruntés à nos meilleures forêts. Quand je passai chez lui, plusieurs années après, je m'informai du résultat. "Mes plants se développent", dit-il; "mais hélas! la racine plonge sans doute trop

peu dans le sol : j'ai beau leur ouvrir les flancs chaque printemps, leur sève refuse de s'évaporer."

Image encore du peuple canadien-français, symbole que vous comprendrez tous, Messieurs, sans autres commentaires : comme l'érable de son pays, le Canadien transplanté ailleurs ne donne point de véritable sève ! Je veux bien qu'il ne meure pas du coup ; mais encore, pour qu'il continue à vivre, faut-il qu'il revienne de temps à autre se retremper à la source qui abreuva son enfance.

C'est pourquoi, tout en souhaitant un heureux sort à ceux que leurs malheurs condamnent à demeurer pour toujours loin de nous, devons-nous encourager de toutes nos forces le retour au sol natal de nos compatriotes qui ne rêvent sagement qu'un exil temporaire.

Lorsqu'ils reviendront, ils comprendront mieux combien juste pensaient nos pères quand ils assignaient l'érable comme symbole à notre nationalité. Et peut-être, en en associant le souvenir à ceux de l'hermine et du castor, seront-ils plus en garde contre les tentatives d'annexion qui nous guettent de toutes parts, mieux munis aussi contre le nonchaloir et l'imprévoyance qui paralysent nos forces vitales.

Tous ensemble, rivés au sol, nous l'exploiterons avec plus d'ardeur parce que nous aurons mieux

groupé nos forces. Nous offrirons alors au monde le spectacle touchant d'une nation laborieuse comme le castor, pure comme l'hermine, tenace et productive comme l'érable. Et la race canadienne sera, au vingtième siècle, ce que d'autres peuples ont été dans les siècles antérieurs : le peuple modèle !"

*
* *

Il y a de cela quinze ans : c'était en 1893.

Depuis lors, cette harangue patriotique est souvent revenue à ma mémoire soit à l'occasion de *La Saint-Jean-Baptiste* soit en maintes autres circonstances. Chaque fois je pensai que l'auteur de ce discours, celui qu'on appelait avec raison *le sage du Parlement*, M. Adolphe Chicoyne, alors député de Wolfe, avait prononcé ce jour-là l'allocution la plus féconde de toutes celles qui sont tombées de ses lèvres[1].

[1] Dans *La Tribune* (12 décembre 1910) de Sherbrooke M. F.-H. Hébert a apporté à ce discours, que nous reproduisions de mémoire, des précisions et un complément dont nous tenons à le remercier.

II

MOT D'ADIEU

Six ans de réclusion, que lui commanda une paralysie compliquée de surdité et de perte de la parole, avaient presque fait oublier que M. Chicoyne[1] fut un jour un des personnages les plus en vue de notre province. Nous dirons plus tard la carrière féconde du patriote ardent et du chrétien convaincu qu'il demeura toute sa vie.

Nous nous plairons alors à rappeler que l'expansion de la foi catholique et de la nationalité canadienne-française fut l'objet principal de sa campagne en faveur de la colonisation des Cantons de l'Est. Cette idée maîtresse apparaît à la base de toute son action : elle inspira ses quatre voyages d'études en Europe, les fondations nombreuses de paroisses auxquelles il coopéra, les articles profondément pensés qu'il distribua pendant quinze ans dans les colonnes du *Pionnier*, toute la législation économique et sociale dont il a doté notre province, tous ses discours prononcés devant les membres de l'Assemblée.

Il y siéga douze ans[2] comme député de Wolfe. Ses collègues, même ses adversaires, souscrivirent souvent aux mesures sages et pratiques par lesquelles il terminait ses apostrophes les plus vibrantes. C'est qu'il transportait à la Chambre, en faveur d'une

[1] Décédé le 30 septembre 1910.
[2] 1892-1904.

cause chère, le même esprit de combativité que lui ont connu les électeurs de notre région lors de ses premières campagnes.

C'est dans la conférence surtout qu'il brilla. Tout l'arsenal de ses vastes connaissances en histoire étrangère et nationale, en économie sociale et en agriculture, tout le fruit de ses observations méticuleuses s'y déployaient en une phraséologie d'une correction étonnante.

Personne ne fut plus prodigue de son temps ou de sa parole. Agent officiel de colonisation, industriel, fondateur, échevin et maire de sa bonne ville de Sherbrooke, journaliste, député, intéressé à l'*Œuvre Patriotique* comme à l'œuvre du monument Crémazie, orateur infatigable et infatigable écrivain, il sut mener de front toutes les tâches et tous les dévouements.

Son goût pour l'histoire, sa conscience historique d'une probité à toute épreuve nous ont valu une foule de monographies parfaites. Leur réunion formerait un volume d'un intérêt passionnant pour ceux qui aiment à connaître le développement de notre nationalité. Diverses études, comme ses pages inédites sur Sir Georges-Etienne Cartier, le complèteraient avantageusement.

On pourrait aussi constituer d'autres volumes en groupant les exposés des motifs de ses projets de loi, ses programmes de colonisation, ses notes de voyage, ses articles du *Pionnier*, un certain nombre de ses lettres où les idées généreuses fourmillent, ses con-

férences sur la mutualité surtout, même les règlements qu'il élabora pour certaines sociétés, comme l'*Union Saint-Joseph* de Sherbrooke.

Les mains pieuses entre lesquelles il a déposé ses archives s'ouvriront peut-être un jour pour nous permettre de collationner les pages pleines de vues profondes et d'ambitions élevées où M. Chicoyne déversait le plus pur de sa pensée. On y verra quelle confiance sans bornes en la Providence, quel désir du progrès de sa race, quel regard prophétique distinguèrent ce fils d'un groupe qui s'éteint à la suite du maître incomparable que fut poar lui l'abbé François Tétreau.

Ce groupe, celui des Oscar Dunn, des Alfred Bernier, des Jules-Paul Tardivel, des Honoré Mercier, des Ferdinand Gagnon, des Boucher de La Bruère, des Louis Tellier et des Adolphe Chicoyne, il apparaîtra dans tout son jour quand une plume experte rassemblera les lettres échangées entre la plupart de ces hommes et celui auquel ils durent leur esprit patriotique et social. A elles seules ces communications serviraient à reconstituer l'histoire d'une œuvre, bienfaisante s'il en fut, *L'Union Catholique* de Saint-Hyacinthe.

L'heure de ces rétributions n'a pas encore sonné : nous l'attendrons avec cette même patience que M. Chicoyne savait apporter dans toutes ses entreprises. Ce sera une manière de reconnaître le merveilleux esprit d'ordre et de méthode dont il fit preuve toute sa vie.

En attendant que cette heure survienne, nous devions ce modeste témoignage à ce soldat sans peur et sans reproche. Beaucoup d'autres, qui l'ont approché comme nous, peuvent constater qu'ils tiennent de lui la meilleure part de leur âme. Comme nous, ils ont pu se rendre compte maintes fois que leurs idées les plus généreuses avaient pris naissance à l'audition d'une parole échappée par M. Chicoyne au cours d'une conversation, à la lecture d'une suggestion qu'il avait glissée dans une simple lettre.

Pour nous, ce qui nous émeut davantage en face de cette tombe, c'est la sensation que, si nous tenons quelque chose de l'esprit de nos anciens, la plus large part nous en est revenue par le canal de cet élève d'autrefois. Après s'en être si profondément imprégné, il le conservait comme un trésor, mais le répandait comme une source sur tous ceux qui venaient en contact avec lui.

Beaucoup de jeunes, ceux surtout dont il a fait ainsi l'éducation nationale dans le secret de son cabinet, se joindront à nous pour pleurer sa mort avec des prières. Ce sera leur façon de le remercier, comme nous l'en remercions nous-même, pour ce qu'il leur a inspiré, après avoir été chez nous le premier peut-être à s'en inspirer, la passion de l'indépendance et la haine de la gabegie politique.

Octobre 1910.

sc

---

lettr

OUYNOUSKI

Près des frontières canadiennes, à deux heures à peine de chemin, deux centres de population s'étagent dans les pleins d'un *z* couché. Au fond de la branche de gauche Burlington se déploie en un amphithéâtre dont le parterre est inondé par le lac Champlain. Le contrefort formé par la ligne centrale l'empêche de voir, sur l'autre plein, Winooski dont les maisons s'agrippent en hémicycle à ses collines. Ainsi placés, les deux voisins, dirait-on, se lorgnent et en viendraient volontiers aux mains si la rivière Ouynouski (Rivière aux Oignons en abénaquis) ne dressait entre eux une barrière naturelle. Comme en un champ clos, où se livre leur pacifique duel, la ville et le grand village s'abritent entre les échelons des Adirondaks, parmi les paysages enchanteurs des Montagnes Vertes et derrière les mamelons dits de Mansfield et de Camel's Hump.

———

Quelle différence entre les deux assaillants ! Burlington, c'est la cité-reine, aux rues alignées comme celles d'une ville anglaise, au verbe affairé. Assise sur les gradins de son théâtre, elle ressemble à un spectateur qui déploierait à ses pieds la carte vernie du lac Camplain et qui semblerait y chercher en-

core la trace des pirogues sauvages, des canots d'Hertel ou des barques de son premier visiteur, Samuel de Champlain. A Winooski, au contraire, la nature a gardé son libre cours : des rues tantôt droites et tantôt courbes se sont chargées d'habitations modestes autour desquelles les propriétaires se sont réservé à peine quelques aunes de gazon. A voir cette compression des logements, à entendre les conversations toutes françaises qui se croisent sur les trottoirs, on se sent dans un autre monde. Ici la race canadienne a chassé devant elle les vieux seigneurs français pour s'installer à leur place, mais en conservant à l'endroit la foi, la langue et les traditions de la province de Québec.

Ce soir-là surtout[1] on n'avait pas de peine à s'imaginer que les rives du Saint-Laurent étaient toutes voisines. Un conférencier, venu de la province-mère, s'était installé sur la scène du théâtre où le Cercle Rochambeau tient ses séances. Le causeur parlait des dangers qui menacent notre nationalité. Tour à tour le formalisme, le concessionisme, la neutralité, la mauvaise presse, les lectures perverses, l'école publique, le socialisme apparurent comme les tentacules de la pieuvre qui cherche à étouffer nos vieilles croyances. Le sentiment patriotique menace de s'effriter sous les coups répétés du luxe, de l'alcoolisme et des sociétés internationa-

[1] 27 juillet 1909.

les. Ces deux victimes, quand même elles échapperaient à ces multiples ennemis, pourraient bien ne pas résister à la lime mordante de l'oubli, oubli de la langue, de l'histoire et des traditions du Canada-français. L'auditoire, on le lisait dans ses yeux, comprenait intégralement les réflexions du causeur qui parlait de *chez nous*. Et il fut plus facile encore de s'en apercevoir à l'émotion qui gagna tous les cœurs quand les membres du cercle entonnèrent ces vieux chants du pays, *A la claire fontaine*, *Par derrière chez ma tante*, *Bonhomme! bonhomme!* etc., dont la mélopée triste ou gaie a le don de soulever les âmes canadiennes.

Canadien, on l'est à Winooski plus peut-être que chez nous : l'on y éprouve davantage le besoin de se resserrer devant l'invasion étrangère. Au loin on ne soupçonne guère la raison qui explique cette persistance de la mentalité française au milieu d'une contrée anglo-américaine. Le mystère s'éclaire quand on aperçoit l'école paroissiale dont le clocher dans le lointain se confond intentionnellement avec celui de l'église. Là, près de cinq cents enfants reçoivent chaque année, dans leur langue, l'enseignement maternel des Sœurs de la Providence. Le problème devient plus soluble encore quand on sait quelle influence le vénérable curé de l'endroit exerce sur sa population. Depuis quarante-trois ans l'abbé Audet, du fond de ce presbytère où il domine tout le village, se fait le consolateur de tou-

tes les angoisses, le soutien de toutes les faiblesses, le conseiller dans tous les embarras. Sa paroisse est une famille dont il est à la fois le seigneur, le guide et le père. Il y veille sur les morts comme sur les vivants. Dans le cimetière, dont les tombes s'arrondissent derrière sa demeure, les trépassés dorment en paix, à l'abri de la loi comme de la profanation, troublés seulement par la prière de leurs fils que la proximité y amène chaque dimanche. Et, dans les pages de l'histoire qu'il a consacrée aux fondateurs de la *congrégation*[1], ceux-ci prennent une seconde vie et racontent eux-mêmes les angoisses de leurs débuts et les succès de leur croissance.

A ce gardien fidèle des traditions ancestrales la population de Winooski doit sa cohésion nationale, son école paroissiale, la perfection de son établissement religieux et, pour une bonne part, la construction du collège Saint-Michel et le développement de l'hospice Fanny Allen ; à cet hôte distingué, dont l'hospitalité ne connaît pas plus de bornes que son patriotisme et dont le vaillant labeur honore notre pays, le conférencier devait au moins ce témoignage de sa vive admiration et de sa profonde reconnaissance.

Septembre 1909.

---

[1] Audet (J.-F.) : *Histoire de la congrégation canadienne de Winooski au Vermont* (in-8, 172 pp., Montréal, Sourds-Muets, 1906).

A. BERLOIN

UN OUVRAGE CANADIEN DE PHILOLOGIE[1].

On se tromperait étrangement si l'on croyait, à l'énoncé de son sous-titre, que cet ouvrage se réduit à une étude de philologie. Le philosophe et l'historien s'y joignent au linguiste et la part du raisonnement n'y est guère inférieure à celle de l'observation. Il faut ajouter que le volume ouvre chez nous une ère nouvelle, celle des études vraiment philologiques, et qu'il empêcherait les étrangers de prétendre, si nous n'en possédions pas d'autres preuves, que nous ne savons pas écrire. A peine y avons-nous remarqué une métaphore incohérente : "dans le *tissu* du langage la consonne ne *marche* pas sans la voyelle", une expression pharmaceutique ou mathématique : "se *formuler*" et une incorrection légère : "*en dehors de* tout contact *de* (avec) notre civilisation"[2].



La première partie (c. II-IX) tranche sur tous les travaux du même genre qui ont paru dans notre pays. On se contentait jusqu'ici de cataloguer les termes d'une langue et d'en dresser le vocabulaire.

---

[1] *Berloin (A.), La parole humaine* — Etudes de philologie nouvelle d'après une langue d'Amérique (petit in-8, 221 pp., Paris, Champion, 1908).

[2] Pages 156, 207, 214.

Personne ne s'était avisé encore d'en décomposer les éléments et de discerner, par cette dissection, la valeur propre des lettres ou des syllabes, la raison des sens divers attribués aux mots, le rapport exact entre le vocable et l'idée qu'il enserre. Et l'on s'étonne que l'auteur y ait réussi quand on songe qu'il n'a jamais mis le pied sur le territoire algique[1] !

Quelle ténacité d'observation, quelle abondance de lectures et quelle faculté d'intuition il lui a donc fallu pour rédiger des lois comme celles qui figurent aux pages 16 et 146-7 !

C'est la partie la plus neuve et la plus sûre du livre : le chapitre neuvième la résume d'une façon lumineuse.

*
* *

Avec la deuxième partie (c. X-XII) nous quittons le domaine du cris pour aborder l'abstruse forêt de la philologie comparée. Ici le philosophe intervient et son raisonnement, croyons-nous, est assez limpide.

Les langues indo-européennes se caractérisent par la combinaison et la permutation de leurs éléments vocaliques, par les sens génériques et spécifiques de leurs phonèmes, par le rôle du nom de l'homme dans le phonème dental, par la valeur des termes, par la composition des mots faite de deux éléments, la racine et le thème, par la texture enfin du système grammatical, genres, nombres, déclinaison et conjugaison.

[1] Page 12.

Or ces mêmes procédés se trouvent presque exactement reproduits dans l'algique.

Celui-ci appartient donc au groupe des langues indo-européennes.

La mineure ne réclame aucune démonstration puisqu'elle résume, en une simple proposition, toutes les remarques consignées dans la première partie. L'auteur s'attache donc à expliquer la majeure : et l'on se demande pourquoi il s'est donné cette peine.

Il suffisait de renvoyer aux ouvrages spéciaux les lecteurs peu renseignés sur ces questions. Dans les grammaires comparées de Bopp-Bréal, de Henry, de Riemann et Goëlzer, de Meilhet et Gauthiot, dans des livres plus modestes comme le *Lexique des racines grecques* de Moreau, le *Manuel de philologie* de Reinach, la *Chrestomathie* de Maunoury ou enfin les *Notions d'étymologie* de Bernier ils auraient retrouvé la plupart des observations qui composent ces trois chapitres. Quant aux *spécialistes*, ce sont pour eux faits admis. Il nous semble donc y avoir là superfétation.

Un autre défaut n'apparaît pas tout d'abord, mais perce peu à peu : c'est le souci de la thèse. Au début l'on croirait que l'auteur recherche seulement les affinités entre l'algique et le grec, le latin, l'anglais, l'allemand ou le sanscrit, pour conclure à la simple parenté de ces langues diverses. Bientôt on se heurte à des expressions comme celles-ci : "les formes grammaticales nous laissent voir *partout des*

traces de l'algique'', ''la *clef* de ces deux faits se trouve dans l'algique'', ''le phonème *o*, qui dans l'algique est le signe de la troisième personne, *arrive à désigner* la première dans l'indo-européen''. Ces façons de dire nous laissent soupçonner que l'auteur considère déjà l'algique ''non pas comme une langue sœur de l'indo-européen, mais bien comme *la souche primitive*'' de ce groupe linguistique[1].

Une conclusion pareille, si nous ne nous trompons, dépasse les prémisses. Pour la rendre acceptable, il faudrait l'appuyer sur d'autres preuves que les affirmations des pages 169-170. Celles-ci ont le tort d'insinuer que la pensée de l'auteur est hantée déjà par l'idée qui formera la déduction finale de son livre[2]. Et enfin elles reposent sur une méprise fâcheuse qui transporte la métaphore dans le domaine de la linguistique. Elles préjugent l'existence de langues-mères et de langues-filles et oublient le rôle de l'intelligence comme celui de la volonté dans la formation et le développement du langage[3].



La troisième partie (c.XIII-XV) semblerait étrangère à l'algique si la conclusion de chacun des trois chapitres ne nous rappelait qu'il est bien et toujours en cause. Là encore nous sentons le besoin d'être sur nos gardes.

[1] Pages 163, 164, 166-8, 169.
[2] Page 216.
[3] On consultera là-dessus l'*Essai de sémantique* (in-12, 372 pp., Paris, Hachette, 3e édit., 1904, 3 f. 50) du distingué philologue Michel Bréal.

De ce que l'émission des phonèmes dans l'algique confirme la *loi du moindre effort* et met en jeu, conformément à leur disposition et à leur capacité d'extension, les différents organes de la parole, il s'ensuivrait que l'algique est la langue que la nature elle-même a enseignée à l'homme. Mais est-ce donc le privilège de l'algique que "le son (v) insinue l'idée et que celle-ci s'attache à celui-là comme à son vêtement naturel[1]"? Et n'en est-il pas ainsi de toute langue, indo-européenne ou même sémitique?

Nous voulons bien que la voyelle joue dans l'expression crise ou algonquine le rôle de la matière, du concret, de la puissance, que la consonne y représente l'acte, l'abstrait, la forme. Mais le même vocabulaire philosophique ne s'applique-t-il pas tout aussi bien au grec et au latin? Et, parce qu'une consonne gronde dans un mot allemand ou qu'une voyelle siffle à travers un terme anglais, celle-ci deviendrait-elle l'acte et laisserait-elle à celle-là la fonction de puissance ?

Quant aux analogies bibliques, elles constituent un tableau qui intéresse, surtout si l'on s'imprègne, pour en saisir les détails, de l'émotion religieuse qui anime la plus grande partie de ce chapitre. Par endroits les réflexions rappellent la hauteur de vues avec laquelle le Père Longhaye expose, dans sa *Théorie des Belles-Lettres*[2], l'influence de Jésus-Christ incarné sur la parole littéraire. Mais, au point de

[1] Page 183.
[2] L. II, c. 6, § 5.

vue philologique, ces rapprochements ne prouvent rien sinon que, toutes les langues contenant des racines et des mots où perce l'idée de la divinité et du surnaturel, l'algique est donc, sous cet aspect encore, semblable aux autres. Cette conclusion naturelle, l'auteur l'avait indiquée déjà dans la seconde partie, tout en la dépassant ensuite ; et elle semble fondée.

***

En est-il ainsi de la solution qui termine hardiment le volume? Nous n'oserions l'affirmer. Elle suppose l'éclaircissement préalable de tant de questions scientifiques, philosophiques et exégétiques, qu'on sent le besoin d'y regarder à deux fois.

Le langage est-il un fait humain, comme le voulaient Lucrèce[1], Platon[2] et Pythagore, ou bien le fruit d'une révélation divine? Que faut-il entendre par la confusion des langues et quelle en fut l'étendue? Adam vivait-il à l'état sauvage ou bien la civilisation d'alors ne valait-elle pas plutôt la nôtre en raffinement? De ces questions on dispute depuis longtemps sans s'entendre.

Et pourtant la preuve de l'auteur ne vaut que si l'on admet chez Adam l'état barbare et rudimentaire. Est-il bien prudent de fonder une affirmation sur une hypothèse aussi peu confirmée? On doit donc, semble-t-il, réserver son jugement.

***

---

[1] *De natura rerum*, L. V. v. 1026-88.

[2] *Cratyle*.

Là où la réserve ne s'impose plus, c'est quand on en vient à apprécier l'art de l'auteur. Le chapitre neuvième et le chapitre final, si l'on oublie dans ce dernier la précarité des prémisses, témoignent d'une puissance vraiment remarquable de dialectique. Au chapitre quinzième comme au seizième, la verve de l'écrivain qu'aiguillonne son sujet se traduit en des accents presque lyriques; mais elle ne s'emporte pas à ces déclamations peu oratoires dont trop de nos lettrés sont coutumiers. Partout dans le volume on sent une maîtrise de la phrase, une étendue et une précision de vocabulaire dont nous ne connaissons guère d'autre exemple chez nous. La clarté, aussi nette que la comporte un sujet aussi technique, illumine toutes les pages.

En somme certains chapitres, ceux d'où la science pure est absente, offrent une lecture utile aux élèves de nos classes de lettres. La première partie restera comme le modèle en Canada d'une étude sérieuse de philologie. Et quand l'auteur, dans une édition plus complète qu'il laisse deviner, aura éclairé les points obscurs de sa thèse, son livre formera l'une des contributions les plus distinguées qu'une plume canadienne ait encore ajoutées au catalogue de nos œuvres littéraires.

Décembre 1909.

LE LANGAGE FIGURÉ EN CANADA

Dans une monographie récente, qui a occasionné de vigoureuses protestations, un écrivain de la mère-patrie cherchait à pénétrer les secrets de *l'âme canadienne*[1]. Pour y mieux réussir, il mettait à profit la méthode comparative et, tirant tour à tour les casiers anglais, français et américain, il se demandait quelle influence a exercée sur notre caractère national chacun des groupements ethniques ainsi examinés.

Que le procédé comporte une large part d'esprit factice, comme on l'a vertement fait remarquer à l'auteur de cette étude psychologique, nous n'y contredirons pas : encore faudrait-il ne pas exagérer le blâme. Ce que nous serions tenté de reprocher plutôt à l'observateur, c'est d'avoir dédaigné un casier précieux à consulter en pareil cas : celui de l'influence venue..... de l'Orient.

L'usage des figures est entré si avant dans les habitudes orientales qu'il est devenu comme la marque distinctive des langues sémitiques. Mais, quelque paradoxale que semble une pareille affirmation, nous oserions dire, en constatant la fréquence du

[1] Arnould : *L'âme canadienne* (*Correspondant*, 25 juillet 1909) — Arnould et Filiatrault (*Revue Canadienne*, nouvelle série, V. IV, sept.-déc. 1909).

même emploi chez nos gens, que nous sommes nous aussi des Orientaux.

Au fait, nous nous tromperions étrangement ! Ce qui nous paraîtrait une action sémitique n'est en réalité qu'une influence purement humaine. C'est pour être hommes que nous nous servons, dans l'expression de notre pensée, de ces subterfuges auxquels les rhéteurs ont donné les noms assez vagues de métaphore, de synecdoque, de métonymie, d'hyperbole ou d'apostrophe. Le peuple ignore que tous ces tours reposent sur l'analogie[1], que l'analogie par sa nature même parsème le langage de sous-entendus, qu'enfin les sous-entendus sont presque la condition même de l'art de parler ou d'écrire[2]. Mais, parce qu'il est un artiste-né, parce que le verbe populaire est œuvre d'art autant que de rai-

---

[1] Clément : *Philosophie des figures de style (Enseignement Chrétien*, 1902, p. 343 et seq.). L'auteur rappelle les trois espèces d'analogie que distinguait déjà Saint Thomas *(I Sentent., Dis.* 19, art.2 ad 1um). L'une rapproche les objets en tant qu'ils participent, dans une mesure inégale il est vrai, à une même propriété, la vie par exemple : c'est l'analogie dite d'*attribution intrinsèque*. Les objets ne comportent-ils entre eux que des relations extérieures ? ne sont-ils que cause ou effet, signe ou condition les uns par rapport aux autres, comme l'est le remède dans la restauration de la santé ? Ils se rencontrent alors dans l'analogie d'*attribution extrinsèque*. Que si enfin, pour totalement différents que soient leurs propriétés et leurs rapports extérieurs, c'est la perspicacité de l'esprit qui découvre et établit entre eux un rapprochement, l'analogie devient *proportionnelle*. A la première forme se rattache la synecdoque ; la métonymie rentre dans le second cas et la métaphore ne suppose qu'une analogie de proportion.

[2] Lenoble *(Enseignement Chrétien*, 1902, p. 787) — Martha ; *La délicatesse dans l'art*, c. II (3e édit., p. 69).

son[1], c'est pour cela, et sans qu'il soit besoin de recourir à l'action des pays ensoleillés, que tous nous usons et abusons de l'hyperbole, de la comparaison et de la métaphore.

De la métaphore surtout personne ne fait un usage plus fréquent que les peuples primitifs et ignorants, si ce n'est les écrivains de premier ordre[2]. Un rhéteur a même prétendu que "toute la mythologie hellénique n'est qu'un vaste recueil de métaphores[3]" et un critique a osé soutenir que "tout mot est une métaphore[4]." C'est que cette figure repose tout entière sur la ressemblance de proportion : les rapports dont elle proclame l'existence entre les objets, c'est l'esprit seul qui les y introduit. Dès lors personne ne chérira davantage une pareille figure que ceux dont l'intelligence est le plus développée — c'est le cas des vrais lettrés — ou dont la sensibilité est très vive — c'est celui des peuples enfants et naïfs.

Aussi l'emploi de la métaphore offre-t-il une règle assez précise pour apprécier le degré de culture d'un peuple. S'il multiplie volontiers l'affirmation de pareils rapprochements, il prouve ainsi la vivacité de son esprit national. La justesse ou, par contre,

---

[1] Darmesteter. *La vie des mots.* — Bréal : *Essai de sémantique.*

[2] Albalat (Antoine) : *L'art d'écrire — La formation du style.*

[3] Ordinaire : *Rhétorique nouvelle*, p. 291.

[4] Faguet : *XIXe siècle*, p. 218.

l'inexactitude de ces relations laissera deviner tantôt le peu de netteté de ses perceptions tantôt un sens exquis de la mesure. Enfin cette création de rapports entre les choses est-elle seulement ingénieuse ou hardie? On conclura raisonnablement à l'acuité des facultés imaginatives et sensitives.

Or, le pittoresque semble être précisément la première qualité de notre langage figuré[1]. Qu'un homme se laisse guider par la fantaisie plus que par la raison, le peuple dira de cet impulsif qu'*il a plus de voiles que de gouvernail*. Celui dont l'esprit vacille cache quelque part, dans sa machine cérébrale, un *taraud mal vissé;* s'il n'est qu'irrésolu, il *branle dans le manche*. Qu'il s'empêtre à propos de rien, on prétend qu'il *butte sur un grain de poussière*, on le prie narquoisement d'*ôter ses mitaines*, on le voit *aller par quatre chemins* et *chercher midi à quatorze heures*. Eprouve-t-il une tendance à se ranger avec le plus fort? Il est toujours *du côté du manche*. La puissance drôlatique d'un autre *bat quatre as;* la fermeté de ses connaissances le rend *ferré*, *calé* ou *vergeux* (d'aucuns disent *pôsté*); sa supériorité en tout lui permet de *faire son petit bonhomme de chemin*, pourvu que l'habileté plus grande de ses rivaux ne l'oblige pas auparavant à *casser sa pipe*.

Son voisin, au contraire, a l'esprit borné: on a vite découvert qu'*il ne fera pas prime*, qu'*il a la*

---

[1] Beaucoup de ces emplois nous sont particuliers; les autres nous viennent de France.

couenne épaisse ou qu'*il n'en fauche pas large*. Aussi, quand on serre celui-ci de près dans une lutte sportive ou une joute dialectique, on n'éprouve guère de peine à le *tarauder*, à le *scier*, à le *chauffer*, à le *trigauder*, à l'*embarrer*, à lui *jouer une patte* et même à le *boucher*, si toutefois l'on ne préfère le *prendre en rance*, lui *mettre la puce à l'oreille*, lui *donner une attelée*, lui *faire sauter le gabareau* ou, en définitive, l'*étamper*.

L'homme avisé *plante ça* à son adversaire ou lui *rive son clou* : le maladroit, lui, se *plante des échappes* (échardes) partout où il fourre le doigt et s'en retourne *les oreilles dans le crin*. Au lieu de réussir comme il s'y attendait, il a trouvé *une autre paire de manches*[1] et il a *fait petaque*. Dorénavant on ne verra plus en lui qu'une *coquecigrue* et l'on ne *fera plus de fiat* sur lui : c'est en vain que, pour se racheter, il deviendra *plâtreur* et même *gosseur*.

Etes-vous de loisir? Vous *fumerez* commodément chez les voisins : vous les dérangerez *à tout bout d'champ* et leur ferez même *passer la nuit blanche* parce que vous aurez *apporté* avec vous *votre tricotage*. Vous vous y livrerez à des conversations sans fin, vu que vous en avez *long de décousu*, ou à d'interminables parties de cartes au risque de perdre sans cesse et de confesser en sortant qu'*il est mort un chien écite*.

---

[1] L'expression se lit dans France (Anatole) : *L'Ile des Pingouins*, p. 93.

Si le cœur vous tourmente, vous consumez le temps auprès de votre *blonde* ou dans la fréquentation des *créatures*[1] ; vous vous promenez le nez en l'air, à la conquête de l'objet de vos rêves, le visage *battu par Simone* (le simoun), le cœur *blousé* par l'amour. Pour votre punition vous *sècherez sur pied* de dépit et deviendrez *un fruit sec.*

Toutes ces métaphores, on l'avouera, sont symboliques *au superflu.* Le malheur, c'est que l'imagination du peuple et même celle des lettrés ne peuvent s'en contenter. Comme si notre langue manquait d'expressions figurées, on voit certaines gens recourir à l'étranger. L'étudiant indocile n'osera plus pratiquer l'école buissonnière ; il passera son temps à *foxer.* Il n'évite plus l'œil inquisiteur du surveillant : il *switche* la punition, *coxe* le maître qui menace de la lui infliger et le *bluffe* au moyen de faux prétextes. Au jeu de "marbres" il *skinne* son partenaire au lieu de le *ruiner* (d'autres disent : le *pleumer*), tout comme les grandes compagnies *boycottent* la petite industrie quand elles pourraient si facilement l'*ostraciser.* Et il est fort heureux que l'on presse avec tant d'activité la campagne antialcoolique, sans quoi nous connaîtrions encore trop de viveurs qui ne se coucheraient pas, après une série de *clean sweeps*, sans avoir revêtu le *night cap.*

---

[1] Dans sa comédie *L'Epreuve* Marivaux emploie le même terme dans le même sens. *Blonde* fait partie d'une chanson antérieure au XVIIIe siècle.

Ces emprunts maladroits s'expliquent à la rigueur ; une autre manie, par contre, ne saurait s'excuser. Elle pousse le lettré surtout à enfiler des chapelets de métaphores incohérentes, à enchâsser dans une mosaïque peu littéraire les figures les plus disparates. Un tel livre son pays *aux pieds de l'ambition*. Tel autre tient à ce que notre langue reste *sur le même pied* que l'anglais[1]. Un troisième interpelle le drapeau de la patrie, souhaite "que son *champ* d'azur *flotte* toujours dans *l'infini* de l'espace" ou voit, à son approche, "*se lever* tout *un horizon d'idées.*" Certain écolier prétend que "la *soif* des gouverneurs *de coloniser* était la meilleure *politique* à suivre" et que, dans leurs excursions, "la *forêt*, revêtue de sa plus belle *robe*, *retentissait* de chants." Le comble de l'art est l'exploit de l'écrivailleur qui peignait en ces termes deux amis : "Sans cesse attachés *aux pas* l'un de l'autre, on trouvait ces deux *cœurs* occupés à *s'épancher* mutuellement et ne semblant avoir de *pensées* que pour leur *ami*" !

N'insistons pas davantage. Le style métaphorique est la passion du vulgaire comme celle des écrivains. La différence c'est que, si les uns et les autres savent le parer d'une forte couche de pittoresque, les grands artistes seuls le manient avec méthode et justesse.

---

[1] Cf. l'article où Brunetière condamne ces lieux *communs* par ailleurs usés (*Histoire et littérature*, 1ère série, art. 3).

C'est précisément la justesse qui relève la comparaison la plus banale. A l'égard de la métaphore celle-ci comporte une infériorité : la métaphore laisse deviner la relation dont l'esprit affirme qu'elle existe entre les objets rapprochés ; la comparaison exprime et le rapport et les termes qui le soutiennent. Le sous-entendu est ainsi supprimé et le symbolisme de l'expression affaibli. C'est donc la seule justesse de la ressemblance qui fera trouver grâce à la comparaison.

Il nous faut bien le confesser : cette proportion rigoureuse ne distingue pas toujours les rapprochements ingénieux auxquels recourent nos gens quand ils se croient incapables de traduire par des termes précis la nature ou le degré d'influence des qualités physiques et morales.

A la vérité, on se représente sans trop de peine qu'un livre soit intéressant *comme un roman*, une mégère maligne *comme un porc-épic* ou *un paquet de grakias;* qu'un affligé pleure *comme une Madeleine* et qu'un coureur aille vite *comme les chars* ou fende l'air *comme un lièvre.* Le craintif a peur, *comme un lièvre* lui aussi ; il tremble *comme une feuille :* et c'est exact. L'histoire permet de dire d'un parvenu qu'il est riche *comme Guedagne*[1] ou comme *Crésus*, d'un bavard qu'il parle *comme le moulin de Lachine* d'une manière

[1] Financier de Lyon (XVIe siècle), un italien du nom de Guadagni, dont la fortune passait pour être colossale.

intarissable, d'un ivrogne qu'il est saoûl *comme un polonais*, d'une route qu'elle est longue *comme le chemin de Lachine*, d'un laborieux qu'il travaille *comme un bourreau*, d'un octogénaire (exagération mise à part) qu'il est vieux *comme Mathusalem*, de camarades joyeux qu'ils s'amusent *comme des bossus*, d'un escroc vingt fois pincé qu'il est connu *comme Barabbas dans la Passion* et se débat *comme un diable dans l'eau bénite*, d'un impudent même qu'il ment *comme un arracheur de dents*.

A cause de l'ironie on ne peut s'empêcher de sourire quand on entend dire d'un imbécile qu'il est *fin comme une dinde* ou d'un couteau ébréché qu'il coupe *comme un manche de hache*; et les boucheries qui ensanglantent si souvent nos voies ferrées font comprendre qu'au contraire l'instrument bien aiguisé coupe *comme les chars*.

Passe encore que le chemineau hospitalisé dorme *comme un prince* ou le ronfleur *comme une bûche* qui ronronne dans le foyer; que l'ankylose rende sa victime raide *comme une barre*, que le courtier soit bon *comme la banque*, le centenaire vieux *comme la terre*, la donzelle "élinguée" à la fois haute *comme une perche* et maigre *comme un chicot* ou *comme un manche à balai sans aucun ornement*; que le fâcheux enfin paraisse ennuyeux *comme la pluie* ou *la grêle*, même assommant *comme la mort*. Nous croyons encore qu'on imagine avec grande justesse quand on dit de l'enfant effrayé qu'il crie *com-*

me un perdu et du cœur généreux qu'il est bon *comme la vie.*

Il en est de ces comparaisons comme d'un grand nombre de nos métaphores : l'aspect pittoresque et l'ingéniosité en tempèrent l'exagération presque toujours agréable ou agréée. Mais on n'aperçoit guère le rapport entre les deux termes comparés dans des expressions comme celles-ci[1] :

parler	*comme*	*une invention,*
laid	"	*un pichou* (corruption [de *péché?*)
malade	"	*un chien,*
menteur	"	*un cheval,*
pauvre	"	*du sel,*
saoûl	"	*une grive,*
bête	"	*un chou, ses pieds,*
sain	"	*une balle,*
tanant[2] pour *tenant*	" ..	*une teigne,*
avoir de la mémoire	"	*un singe,*
drôle	"	*un panier percé.*

Ces similitudes, tolérables quand le rapport est exact, inexcusables lorsqu'il est faux ou absent, on en abuse vraiment. Est-on dépourvu de points de

[1] Il existe néanmoins dans la plupart de ces expressions : ainsi, un habitant des pays vinicoles comprend tout de suite *saoûl comme une grive.* Nous disons seulement que chez nous la relation n'est pas frappante à première vue et que dès lors la comparaison est plus ou moins défectueuse.

[2] Le mot, au sens français d'*embêtant,* se lit dans Edmond Rousse *(Lettres,* I, p. 70).

comparaison? On dira d'une procession qu'elle est longue *comme d'icitte à demain*, d'un esprit ouvert qu'il est intelligent *comme toute*, d'un ami enfin qu'il est bon *comme je ne sais quoi*. En ce cas on côtoie l'hyperbole et le défaut de mesure, une maladie qui, chez nous comme ailleurs, ne date pas d'hier et manifeste ses atteintes de mille manières.

C'est lui, le défaut de mesure, et c'est elle, l'hyperbole, qui suggèrent peut-être à nos annonceurs l'idée d'inviter à leurs bazars *le public en général* ou font dire à nos gens qu'ils ont collé ensemble *deux doubles* de carton.

Quand ils estiment fortement un objet, ils ne savent plus pour le dire que renforcer des superlatifs réels : la drogue qu'ils patronnent est le remède *le plus souverain (supremus)*, leur député devient l'orateur *le plus suréminent*[1] de la Chambre, les qualités de leurs marchandises leur paraissent *les plus essentielles*[2] qui soient. La moindre breloque leur semble si précieuse qu'ils ne la donneraient pas *pour une terre, pour une terre en bois* et encore *en bois deboute !* Cette énormité ne suffit pas : quand la pacotille leur est plus chère que son trésor ne l'est

[1] Le Père Caussette (*Le bon sens de la foi*, V. II, p. 584) se permet la même expression.

[2] Cf. Coppée (*Récits et Élégies*) : *Les yeux de la femme*, finale. *Le plus intime*, qu'on lit dans Bossuet et Bourdaloue, excuse-t-il ces trois emplois? Nous n'osons nous prononcer.

à l'avare, ils ne s'en dessaisiraient pas *pour tout l'or du monde.* S'ils savaient que le métal jaune de l'univers entier, rassemblé en un monceau, formerait seulement un cube de 30 pieds 7 pouces de côté[1], quelle désillusion ils éprouveraient ! Que la brise vienne à souffler un peu plus vivement qu'à l'ordinaire, *il vente à écorner les bœufs*[2] ou, comme le disent les populations de l'Ouest canadien, *il vente une décorne.*

Dans ce travers populaire nos journalistes se gardent bien de ne pas donner. Chez eux tous les avocats sont *éminents*, tous les conférenciers *savants*, tous les prédicateurs *distingués ;* c'est à tel point qu'on se demande de qui donc ils se distinguent ! Le jeune avocat, pour avoir abrité son insignifiance derrière l'autorité d'un confrère en vue, se voit sacrer, à l'instant même, *brillant criminaliste.* Tel autre, dont les notions en choses terriennes font de lui un habile vulgarisateur et rien de plus, serait marri sans doute si on ne le bombardait un *célèbre et savant conférencier agricole officiel*[3]. L'abus de l'emphase est devenu tellement agaçant que nous devons rendre grâce à l'un des nôtres d'avoir prêché l'*eurythmie* des Grecs et crié bien haut : "Un peu de mesure ![4]" Malheureusement sa clameur n'est pas encore parvenue aux oreilles du rhétoricien

---

[1] Laurent Bart (*La Presse*, 5 août 1908, Montréal).

[2] Usité même en France, nous assure-t-on.

[3] Correspondant de *L'Action Sociale* (28 mars 1908).

[4] M. Omer Héroux : *Ibid.* (13 janvier 1908).

modeste qui veut se faire pardonner l'indigence de sa parole et dit à ses camarades : "Vous connaissez mes *indispositions* oratoires.... et combien *minimes* elles sont (textuel)" !

C'est dans la pratique de l'éloquence surtout, puisque nous y sommes venu, qu'éclate notre goût pour l'emballement cacographique et cacologique. Nous prenons pour des joyaux d'art les *grands* mots, les métaphores éblouissantes, les apostrophes ampoulées que ne se permettent jamais les véritables orateurs. On s'est amusé avec grande raison de nous ne savons plus quel tribun ventriloque, le jour où ce dernier fit consolider, pendant un long discours, sur le piédestal de ses destinées, par un architecte qui était une idole, dans le bruit d'une sarabande musicale où soufflaient et la flûte et le baryton et la basse de trois régions électorales, avec le ciment de la fusion des races, le monument prodigieux que serait un jour l'empire canadien[1]. Avec non moins de raison on a voué au mépris le galimatias que prodiguent les plumitifs rhéteurs de nos bureaux de rédaction, celui-ci par exemple : "Les *anges* du merveilleux Québec, unis *par le sang* à ses illustres pontifes, ont *épendu (sic)* sur lui les *rubans d'une génération enrichie de gloire*[2]." Hier encore, dans un ouvrage technique, un auteur de chez nous dissertait très froidement sur la science de l'éduca-

---

[1] *La Patrie*, 15 octobre 1908.

[2] *La Vérité* citant *La Patrie* du 24 sept. 1908, p. 9, col. 1.

tion et la famille. Tout à coup il embouche la trompette oratoire et sert à ses lecteurs[1] une page remplie d'apostrophes à l'adresse des mères "bonnes et affectueuses." Nos parleurs publics, les bavards socialistes surtout, ne sont pas suffisamment avares de ces phrases interlopes où l'abondance et la sonorité des mots le disputent au peu de relief, sinon au néant, de la pensée. Ils éructent trop souvent des tirades ronflantes et creuses qu'on croirait volées au prince tonitruant de Monaco, celui qui exhortait ainsi une société de secours : "Donnons à cette œuvre de soutien mutuel, basée sur la force du *travail*, une pénétration *internationale* qui permettrait au plus noble sentiment, bercé par l'esprit *moderne*, d'unir les *consciences* dans un effort pour balayer les derniers vestiges d'un *atavisme barbare*. Comme les voies de communication créées par *l'industrie* font maintenant circuler entre tous les *peuples* les *biens matériels* que *l'activité* de chacun arrache aux *éléments de notre planète*, ainsi *l'internationalisme* de la mutualité constituera un *système artériel* pour la diffusion de ces fruits d'une *mentalité supérieure*[2]." Avec quelle énergie n'aurait pas protesté contre de pareilles élucubrations le critique Brunetière dont l'ire s'exaspérait à remarquer les

---

[1] Saucier (Ed.) : *Education moderne et entraînement professionnel*, c. VIII, p. 128.

[2] *La Vie Nouvelle*, Paris, 7 février 1908, p. 2.

exclamations, les apostrophes, les figures qui composent l'innocente rhétorique d'un Musset[1] !

La rhétorique ! — c'est le mot —, mais la fausse rhétorique : voilà le mal dont souffrent notre éloquence et notre langage populaire. Fausse rhétorique, nos hyperboles et nos apostrophes outrées ; fausse rhétorique encore, nos comparaisons inexactes ; fausse rhétorique enfin, nos métaphores où manque la justesse qui en soutiendrait le pittoresque !

Il y a quelques années, un écrivain, que la réserve de l'amitié nous empêche de désigner d'autre sorte, nous mettait en garde contre ce fléau : "On dirait parfois que l'âme canadienne a perdu ce sens de la mesure, qui est si propre à l'esprit français, et qu'elle s'est faite espagnole ou italienne (ajoutons : orientale).... Notre éloquence est peut-être trop gourmée et trop pompeuse. La forme qu'elle revêt et le ton avec lequel on s'adresse à l'auditoire manquent trop souvent peut-être de ce naturel séduisant, de cette spontanéité apparente qui intéressent, captivent et ne fatiguent jamais[2]." L'auteur en eût dit autant de nos conversations qu'il aurait eu pareillement raison.

[1] *Essais sur la littérature contemporaine*, art. 12, pp. 291-2.

[2] Roy (l'abbé Camille) : *Essais sur la littérature canadienne*, 1ere serie, pp. 325-6.

Si, comme nous le pensons, la fatigue chez nous provient, pour une bonne part, de la façon maladroite dont nous employons les tropes, ce serait tout avantage à nous de la prévenir en amendant sur ce point notre parler. Il est des images qui sans doute *transfigurent* le verbe humain ; plusieurs de celles que nous fabriquons à peine le "*figurent*" ; beaucoup d'autres le *défigurent*[1].

Février 1910.

---

[1] Nous devons des remerciements au Père Valentin Breton, O.F.M., pour les intéressantes observations que cette étude a provoquées de sa part. Elles nous ont permis de mettre au point plusieurs de nos remarques.

LA PROPRIÉTÉ DE L'EXPRESSION

Bien des différences, au point de vue du langage, frappent le Canadien qui parcourt une quelconque des régions françaises. Ce qui l'étonne le plus, ce n'est pourtant pas l'articulation, ici nette et franche, imprécise et traînante chez nous. Ce n'est pas non plus cette volubilité qui exclut toute hésitation, qui entraîne les mots les uns à la suite des autres avec une prestesse charmante. Ce n'est pas enfin l'habileté à parler de tout ; souvent cette agilité ne réussit pas à voiler, pour un esprit sérieux, ce qu'elle a de superficiel et de guindé. Mais là où le Français acquiert sur nous un avantage indéniable, c'est dans le souci constant d'employer *le mot propre.* On admire, quoi qu'on en ait, la somme d'expressions justes que renferme son vocabulaire, même quand il s'entretient de questions toutes spéciales et techniques.

Sur ce phénomène il importe, croyons-nous, d'attirer l'attention en Canada. Puisque personne n'est plus à même que nos *éducateurs* et nos écoliers de corriger notre défaut trop évident de propriété verbale, c'est donc à leur intention que nous essaierons de condenser là-dessus quelques remarques.

Si nous recherchons d'abord les causes de cette infériorité nationale, nous ne devons pas, comme le

font certains de nos réformateurs, nous en prendre uniquement à notre éducation. Ils croient avoir tout expliqué quand ils ont répété le mot d'Horace :

Delicta majorum immeritus luis

ou lorsqu'ils ont jeté la pierre à nos collèges classiques. Sans doute le peuple, par la nature même de la profession qu'il exerce chez nous, vu aussi le peu d'intérêt qu'il porte aux problèmes intellectuels, ne saurait donner aux jeunes générations cette finesse de langage que caractérise la propriété des termes. Peut-être encore les maîtres ne surveillent-ils pas assez les conversations de leurs élèves pour en bannir au moins les imprécisions les plus grossières. Mais, en supposant qu'ils tournassent leurs soins de ce côté, à qui fera-t-on croire, de bonne foi, que la situation en serait améliorée sensiblement?

Ne craignons pas de nous accuser nous-mêmes. Le grand *facteur*, c'est notre indifférence personnelle, notre incurie, disons le mot, notre paresse. Le Français parle avec une telle précision parce qu'il *veut* bien parler. J'admets que cet effort parfois se trahit et gâte l'effet ; encore faudrait-il ne pas croire l'excès aussi désagréable en soi qu'il en en a l'air. Mieux vaut d'ailleurs, en fait de langage comme en tout le reste, pécher par une trop grande délicatesse que par une blâmable négligence. Il est à craindre que l'on n'ait pas même à nous reprocher, non pas l'excès, mais le seul effort. Com-

bien sont-ils, chez nous, ceux qui, sans penser *qu'ils parlent* avec justesse, songent seulement *à parler* ainsi?

Allons plus loin et confessons que notre insouciance treuve un terrible complice dans notre ignorance du sens des mots. Nous oublions que les vocables, s'ils sont "gros d'idées" comme le veut Platon dans son *Cratyle*, ne possèdent pourtant qu'une seule signification propre. De celle-là nous négligeons trop souvent de nous rendre compte et nous adoptons des sens adventices, quand encore nous n'en ajoutons pas de notre cru. Sous prétexte de nous attacher aux choses dans nos lectures, nous ne cherchons pas à tirer des mots qui les expriment leur riche substance. Et nous nous gardons plus encore peut-être de demander aux lexiques le sens des expressions inconnues ou nouvelles.

Ce mépris de l'appareil verbal entraîne presque fatalement l'imprécision dans nos idées; les limites de la pensée deviennent flottantes et de là naît, par un juste retour, une autre source d'impropriétés. Comme les mots n'ont qu'une signification absolument adéquate à l'idée, il arrive que ses bornes indéterminées ne permettent pas de lui appliquer le seul terme qui la circonscrive parfaitement. La chasse au mot corrigerait peut-être cette faiblesse; mais, l'indigence antérieure et la paresse présente se prêtant main-forte, nous recourons au premier vocable qui passe par l'esprit et nous laissons à l'auditeur

le travail pénible de chercher, derrière cette cloison opaque, l'idée qui devrait transparaître.

Quelques-uns s'en prennent alors à la pauvreté de la langue. Ils oublient que, s'ils ne manient pas l'instrument le plus riche, leur idiome est cependant le plus varié que l'on connaisse actuellement. Ils devraient plutôt accuser leur banalité intellectuelle : elle est la vraie, la profonde racine du défaut que nous signalons. "On ne vit pas d'idées!" Certes l'exclamation convient à ceux pour qui la prospérité matérielle est le dernier mot de la vie : encore faut-il se rappeler qu'au fond ce sont les idées qui mènent le monde. Il est donc utile d'en posséder, d'en posséder beaucoup ; plus on en a, plus on exerce de l'influence. Puisque l'étendue de l'influence se mesure d'après l'abondance des pensées, puisque beaucoup de pensées supposent beaucoup de mots pour les traduire, puisque chaque terme exprime une pensée différente, puisque enfin l'idée n'a de portée qu'en proportion de la justesse du mot qui la transmet, il s'ensuit que, si nous avions le souci de la pensée et de la pensée juste, nous chercherions comme d'instinct la propriété des termes destinés à la traduire. Mais voilà ! notre banalité intellectuelle nous condamne à tourner toujours dans le même cercle de pensées, souvent peu profondes, et à n'apprendre donc que le petit nombre d'expressions, et des plus générales encore, qui nous semblent suffire à les parer convenablement.

———

C'est de là d'abord que nous devons sortir si nous voulons voir "le mot germer sur l'idée et puis tomber comme un fruit mûr"[1]. Par là nous ferons de notre langage autre chose qu'un amalgame d'impropriétés plus grossières les unes que les autres.

Une idée me vient à l'esprit. Je commence à l'énoncer; le mot juste m'échappe; plus je le poursuis, plus il s'enfuit. Que ferai-je? Le mieux serait peut-être de ne pas *terminer la phrase*; si c'est là une faiblesse, et fréquente chez les écoliers surtout, une faiblesse qu'on a signalée déjà[2], au moins, plutôt que de mal parler, on n'aurait pas parlé du tout.

La plupart ne se résignent pas à garder pour eux leur pensée. Puisque l'expression ne vient pas, il faut donc user d'expédients. Et, comme le terme qui se fait prier est de marque française, il paraîtra ingénieux de le punir en lui substituant un mot.... anglais! L'on ne s'imagine pas que cela détonne, même dans une contrée soumise à l'influence saxonne. La facilité du procédé y invite parfois: il n'est rien de plus commode que d'ajouter une terminaison en *er* à l'un de ces courts vocables qui abondent dans les rudes idiomes. Tout le monde a entendu *clipper*, être *jammé*, *checker*, *stopper*, *backer*, *maller*, *washer*, *watcher*, *switcher*,

[1] Charles Nodier.

[2] *Bulletin du Parler français au Canada*, octobre 1906, p. 52.

runner short, *kicker*, *caller*, *timer*, *scraper*. Il est vrai que *supputer le temps* (timer), se *porter garant* (backer), *déposer une lettre* (maller) sont un peu longs ; *être à court* (runner short) n'est guère plus.... court ; *balayer* (scraper) a peut-être l'air trop humble, *proclamer* (caller) l'air trop noble et *pointer une liste* (checker) l'air un peu administratif ou commercial ! Pour d'utiles créations, celles-là sembleraient donc l'être[1] .

Parfois, au lieu de donner au terme anglais une tournure française par l'adjonction d'une *queue*, ce sont des expressions entières que l'on démarque assez maladroitement. Ici on n'a que l'embarras du choix : être *particulier sur* (to be particular about), *prendre ses degrés* (take his degrees) ou bien *une marche* (a walk), *porter attention à* (to bare attention to), *payer* un compliment ou une *visite* (to pay a visit), *traverser une jonction* (to cross a junction), de *seconde main* (second hand), *donner un call down*, *cookerie* (cookery), *facterie* (factory), *demander un transfert* (transfer), *suivre* un cours *privé* (to follow a private class), obtenir une *réduction* (reduction), *lâcher loose*, *faire le Jack*, *joindre ses condoléances à quelqu'un*[2], faire *application*, être *collecteur* (agent de recouvrements), *paire de pantalons* (pair of breeches), ce qui se rap-

---

[1] Comparer *boycottage* (séquestration, maintien à l'écart) et *jingoïsme* (chauvinisme) où l'addition finale ressemble plus encore aux terminaisons anglaises.

[2] *La Presse*, avril 1907.

proche de paire de... *jumeaux!*, *eau à la glace* (ice-water). Pourtant, *faire une promenade* vaut bien *prendre une marche*; *grades*, en écartant *degrés*, éloigne le souvenir assez prosaïque d'un escalier; et, si *voie de raccordement* paraît trop long en regard de *jonction*, du moins *verte semonce* ne l'est guère plus que *call down*.

Pour être plus honnêtes, sont-ils moins blâmables, ceux qui transportent tout d'une pièce dans leurs phrases les mots saxons? On croirait, à constater combien l'on abuse des termes suivants, que le français ne possède pas leurs équivalents[1] : *rough* (brutal), *blood* (généreux), *slow* (traînard), *strap* (courroie), *smart* (habile), *team* et *span* (couple), *fun* (plaisir), *sling* (ceinture), *roll* (tresse), *yeast* (levure), *scrape* (altercation), *dull* (maussade), *policeman* (gardien de la paix, agent), *stock* (assortiment), *docks* (bassins), *locks* (écluses), *folk-lore* (légendes locales), *lock out* (quarantaine), *bluff* (fanfaronnade), *pluck* (audace), *strike* (grève), *spleen* (morbidesse, morosité), *slang* (argot), *show* (exposition, concert), *flush* (libéral, prodigue), *stand* (tribune, loges), *subway* (chemin souterrain), *freight* (marchandises), *fashionable* (à la mode), *sink* (évier), *drill shed* (salle d'armes), *poker* (tisonnier), *sleigh* (traîneau), *carriage* ou *buggy* (voiture

[1] Les équivalents indiqués ici sont la traduction du mot anglais pris non pas dans son sens régulier, mais avec la signification que lui donnent ordinairement nos gens, nos élèves en particulier.

légère), *squash* (courge), avoir une *plea* avec quelqu'un (pron. *play*, altercation), *snack* (régal), *necktie* (cravate), *candy* (sucre Candie), *stove-pipe* (haute-forme), *pin-cushion* (thé des bois), *satchel* (sacoche), *top* (dessus), *tip* (pourboire), *waiter* (garçon), *steward* (maître d'hôtel), *crank* (buse), *crowd* et *gang* (foule), *label* (étiquette), *mail* (poste), *chum* et *best* (ami), *change* (appoint), *burner* (bec de lampe), *bow* ou *bay-window* (baie, belvédère), *hose* (lance, boyau). Si l'on prétend que quelques-uns de ces mots, comme *mail*, sont d'anciens termes français émigrés en Angleterre[1], personne n'y contredira ; encore faut-il, pour les employer chez nous, leur avoir rendu d'abord leurs titres de naturalisation.

C'est la crainte sans doute de l'anglicisme qui pousse un certain nombre de gens à des créations d'expressions ou de termes. Comme si *dépotoir* n'existait pas, on fabrique *déposoir* sur le modèle de *reposoir;* la *stalle* d'une écurie devient *un port ;* le *commissaire-priseur* ou *crieur public* se transforme en *encanteur ; grèement* de table remplace *surtout ;* au lieu de *réfléchir sur* un projet, on *jongle à une chose ;* le *drôle* disparaît devant le *platin.*

Dans l'invention des métaphores surtout, nous connaissons de véritables prestidigitateurs : l'ivro-

---

[1] M. Haraucourt en a rappelé un certain nombre dans sa réponse à M. Jules Huret (*Enquête littéraire*, p. 337 — in-12, Charpentier-Fasquelle, Paris. 1892.)

gne, qui jadis se *saoûlait*, se contente aujourd'hui de *prendre une brosse*; on ne *taquine*, on ne *harcèle* plus les gens, on les *scie*, tout de même que l'on ne *tend* plus *à* un but, on le *tire*[1]; l'*importun* vous afflige comme une *hypothèque* (prononcé *impothèque*), l'*épileptique* tombe *d'un mal* (lequel?), le cheval *prend l'épouvante* et l'homme *habile* devient un *Moïse* (prononcé à l'anglaise: *Moses*) ou un *possédé*. Les imprudents qu'autrefois l'on *écrasait* se font maintenant *écrapundir* (prononcé *écrapoutir*): on *habille à plomb* ceux que l'on *tançait vertement*; au lieu d'*éventrer*, les machines en sont venues à *étriper*; les tiges que l'on *décortiquait*, on les *épluche* et il arrive même aux orateurs de *se faire éplucher*; on s'*écarte* là où l'on *s'égarait*; la *diarrhée* ne subsiste plus que sous le nom de *clicke*, assez voisin de *déclic*; qui *peinait* jadis va jusqu'à *en arracher* (de quoi? d'où?); l'école *primaire* a cédé le pas à la *petite école*. Pour ne pas prolonger la liste indéfiniment, nous ferons bien de la clore avec ce trope pittoresque: une *terrine de ferblanc*.

Il faut aussi ranger dans la catégorie des expédients le recours habituel au vocabulaire des arts et des sciences. Mais, en fait, nous nous adressons à des écoliers: ce sont les journalistes surtout qui ont dérobé *objectif* à l'art de la photographie pour

[1] M. Bréal proteste contre cette intrusion (*Essai de sémantique*, p. 158 — in-12, Hachette, Paris, 1896.)

le substituer à *but*, à *fin*, à *intention*. Les médecins, de leur côté, ont escamoté les *symptômes* et les *signes avant-coureurs* au profit de *prodromes*, un vocable dont on peut bien dire qu'il n'en est guère de plus tonitruant.

L'emploi de ces termes scientifiques produit au moins une espèce de mirage : on fait croire que l'on pense. Mais il n'y a plus de mirage pour excuser l'abus, par ceux qui méconnaissent le mot propre, de deux autres langues. L'une qu'on a appelée la langue paresseuse, accumule les expressions *banales*. Elle ne connaît pas de meilleur éloge pour autrui que celui de lui attribuer *un beau talent ;* le goût critique, avec elle, va jusqu'à constater et affirmer qu'un drame, une œuvre d'art plastique ne *sont pas mal*[1]. L'autre idiome ne mérite qu'un nom, celui de *ridicule*. Il se caractérise par ce que l'on est convenu d'appeler les *grands* mots, entendez les mots imprécis, sonores, ronflants même. C'est la langue des orateurs de la Révolution qui invitaient les patriotes à *communier* au banquet de la *liberté*. Il faut lire là-dessus les pages du Père Longhaye dans sa *Théorie des Belles-Lettres*[2] ou encore les réflexions de Taine dans *l'Ancien Régime*[3]. A notre époque de raison *ratiocinante*, on ne parle plus guère de *nature* ni de *sen-*

---

[1] Abbé Vincent : *Théorie de la composition littéraire*, p. 205 (in-12, Poussielgue, Paris, 4e édit., 1904.)

[2] L. III (in-8, Retaux, Paris, 3e édit., 1903.)

[3] L. IV, c. III, art. 3.

sibilité, comme on le faisait au XVIIIe siècle ; dans les pays d'égalité et de fraternité, la charte des *droits de l'homme* a sombré et entraîné dans sa chute la *liberté* elle-même. On pourrait croire cependant que la liberté n'est pas morte tout entière, si tant de gens, qui la proclament encore, ne cachaient habilement sous ce voile discret leurs prétentions à la *licence*. D'autres se piquent de *tolérance* et ne se rendent pas compte qu'au fond ils vivent d'*indifférence*. Les deux idées de *science* et de *religion* voisinent sur les lèvres de certaines gens dans une promiscuité telle que l'on se figure mal comment ils les affirment par ailleurs inconciliables. Ceux-là du moins ont un privilège, celui de l'ignorance ou de la naïveté ; mais les autres, ceux qui font retentir comme une fanfare les mots *progrès*, *civilisation*, *marche ascensionnelle*, *idées avancées*, peuvent-ils s'attribuer un autre prestige que celui de l'incommensurable bêtise humaine ? Ils la partagent d'ailleurs avec ceux qui vous assomment de ces projectiles creux : *réactionnaire*, *rétrograde*, et autres pareils.

Si l'on connaissait le sens propre des mots, on aurait vite fait de crever ces outres gonflées. Du moins se garderait-on du galimatias vaporeux. Reste à savoir si, en évitant la paresse ou le ridicule, on ne tomberait pas dans la simple superfétation, celle qui fait dire à un orateur, par exemple, qu'*il* lira *lui-même* son discours, à un représentant qu'*il* as-

sistera *lui-même* à une cérémonie[1], ou même dans l'impropriété caractérisée. C'est l'ignorance de la propriété des termes qui pousse nos journalistes à dire qu'une affaire *ressort* (ressortit) à un tribunal, que l'homme de bien ne se *départit* (se départ) jamais de son calme, que le courage vrai ne se *démentit* (se dément) jamais non plus, que le médecin accouru sur le lieu d'un accident a *prodigué... quelques* soins au malade : c'en est l'oubli qui a fait peindre à Racine un personnage *baigné* de.... *quelques* larmes. Tel, qui déclare ingénument avoir *troqué* sa montre au mont-de-piété contre quelque argent, ne songe pas sans doute que le troc échange seulement des produits naturels[2]. Ils vont aussi trop vite en affaire, ceux qui enfouissent un mort dans sa *tombe* (le tertre) avant de l'avoir mis en *bière* et d'avoir fait, en y couchant le défunt, de la bière un *cercueil*. Quoi qu'on fasse, *monnaie de cuivre* ne remplacera jamais *billon*, et le terme si vague d'*huile*, même éclairé d'un appendice (*huile à lampe*), pâlit devant *pétrole*. Dans les industries surtout on abuse de ces impropriétés : dans celle de l'habillement nous voyons des mots comme *poignets* se substituer à *manchettes*, *capot* à *reston*, *collet* à *faux-col*, *costume* à *uniforme*, *chaussettes* à *pantou-*

---

[1] Brunetière a souligné avec malice l'emphase de ces redoublements, dans les notes de la 1ère de ses *Cinq lettres sur Ernest Renan* (in-12, Perrin, Paris, 1903).

[2] Cf. P. Leroy Beaulieu : *Précis d'économie politique*, ch. *De l'échange*, p. 208.

fles, *bas à chaussettes*, *corps à tricot*, *collerette à camail* ou à *pèlerine*.

Voilà une légère idée de la situation. Il faut, après l'avoir reconnue, chercher des remèdes et les appliquer. Dirons-nous que la tâche incombe surtout aux maîtres de notre enseignement secondaire? Nous le dirons, puisque aussi bien ce n'est pas le langage populaire ni celui des lettrés avancés en âge qu'il importe de surveiller. On ne corrige les erreurs du passé qu'en apprenant aux générations de demain comment s'y prendre pour y échapper.

Il se pourrait que nous ayons tort dans nos collèges de réserver à l'école primaire les *leçons de lexicologie*. Elles étaient une mine, au point de vue de la propriété des termes, ces leçons de langue française que nous expliquaient les Frères des Ecoles Chrétiennes. Au bas des pages les exercices s'alignaient. Tantôt il fallait remplacer un tiret plein de mystères par le seul mot qu'appelât le reste de la phrase; tantôt on nous demandait de substituer à la description courte d'un animal le nom même de la bête; tantôt enfin une série de substantifs vous invitait à y accoler le seul qualificatif qui convînt à chacun d'eux. C'était simple, mais utile; l'esprit cherchait le terme précis et ne pouvait s'égarer, parce que le texte entier guidait la recherche. Et les mots, ainsi appris par l'effort, restaient gravés dans la mémoire. La vertu de ces humbles volu-

mes s'évaporerait-elle, parce que nous voudrions l'infuser aussi aux plus jeunes élèves de nos cours?

C'est un service du même genre que rendrait l'*étude des synonymes* et des *vocabulaires particuliers*. On soutiendrait sans peine, avec Joseph de Maistre, qu'il n'existe de vrais synonymes dans aucune langue : à voir comment les choses se passent dans la pratique, on est tenté de croire que les langues ne contiennent pas autre chose ! Erreur grave sans doute et qu'on ferait disparaître sans difficulté, si l'on profitait des explications en classe pour familiariser les élèves avec un bon *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, tel, par exemple, que celui de Lafaye.

La *Société du Parler français* a projeté de dresser des tableaux où chaque instrument d'un métier quelconque serait indiqué par son nom français à côté de l'affreux mot saxon. Nous connaissons un employé d'une fabrique de machines à chaussures qui avait, lors de son passage à Paris, recueilli les termes par lesquels on y désigne ces machines et chacune de leurs parties ; une communication de sa part serait sans doute bienvenue auprès de la *Société*. En attendant, le *Petit* et le *Nouveau dictionnaire Larousse* offriront certains avantages. Grand nombre d'expressions y sont accompagnées d'une planche illustrée qui représente toutes les parties de l'armure, d'une maison, d'une machine, etc., et adjoint à chacune le mot propre qui l'exprime. Les

élèves, prévenus qu'ils seront interrogés sur une de ces planches dans les séances des académies dites de classe, apprendraient ainsi en un an presque toutes les expressions techniques. L'étude des *vocabulaires particuliers* aurait ainsi fait un grand pas : l'acquisition de connaissances essentielles remplacerait avantageusement ces récitations ridicules où l'on débite à vau-l'eau une pièce que l'on ne comprend pas ou que l'on sait à demi.

Dans les classes de grammaire, l'*explication des auteurs*, celle surtout des fables de La Fontaine, offre une perpétuelle occasion à des renseignements de ce genre. D'ailleurs ces exercices conviennent aussi aux élèves de lettres. Pour ceux-ci les modèles ne manquent pas : il y a longtemps qu'à leur intention on a interprété à ce point de vue la première phrase de Bossuet dans l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*[1] ou la réflexion de Pascal sur le cours des rivières[2]. Qu'ils reprennent ce travail à propos d'autres textes ; qu'on leur lise, pour les y aider, quelques pages *suggestives* comme celles de l'abbé Pradin[3], d'Albalat[4] ou du Père Longhaye[5].

---

[1] Abbé Vincent : *op. cit.*, pp. 198-9.

[2] Gazier : *Traité d'explication française*, p. 112 (in-12, Belin, Paris).

[3] *Stylistique française* (*Enseignement Chrétien*, 22e année, 1903, pp. 337-48, 416-29, 505 et seq.).

[4] *L'art d'écrire en 20 leçons*, c. V (in-12, Colin, Paris, 1899).

[5] *Théorie des Belles-Lettres*, L. II, c. 3 ; L. III, c. 2, 4.

Les professeurs possèdent d'autres moyens pour exercer en cette matière une influence considérable. Dans la *correction des travaux littéraires* nous appliquons souvent toute notre attention aux idées seules. Si nous nous souvenions que la forme ne se distingue pas de ce que l'on nomme le fond, peut-être serions-nous plus impitoyables pour cette terminologie vague qui dénature la meilleure pensée. Si le défaut de loisirs nous servait de prétexte pour excuser notre insouciance à l'égard des mots, il est facile d'y obvier en partageant la tâche : réservons, dans une correction, toute notre sévérité pour l'idée, mais reportons-la, dans la correction suivante, plus spécialement sur l'expression. Ne tolérons plus de ces *réponses à peu près*, bourrées de termes imprécis et impropres, pour lesquelles nous témoignons sans doute trop d'indulgence. On peut même suggérer que la *correspondance des élèves*, au lieu de passer par les seules mains du directeur et de ne subir de sa part qu'un coup d'œil nécessairement furtif, soit soumise au contrôle vigilant de chaque professeur. Autrement, l'observation maligne que l'on nous adresse, souvent à tort, parfois à raison, subsistera toujours et dans son intégrité : "Vos élèves ne savent pas même écrire une lettre en bon français !"

Supposons qu'ils apprennent à le faire : l'influence du professeur sera *contrepesée*[1] jusqu'à devenir

---

[1] Pascal.

nulle si les *conversations* elles-mêmes ne sont pas surveillées. Ce serait une boutade de prétendre que, « s'il se fabrique plus de métaphores aux Halles en un jour qu'en un an à l'Académie », les entretiens de nos écoliers sont une fourmilière d'impropriétés. Reconnaissons toutefois que là surtout elles abondent, vu le peu de vigilance extérieure et personnelle. Il appartient aux régents de nos cours récréatives d'être aussi attentifs à la forme et au ton des confidences écolières qu'ils le sont à la matière même de ces discours. Sans forfanterie, sans manifestation intempestive d'autorité, ils peuvent, en passant, glisser à l'oreille de l'élève un correctif délicat. Celui-ci ne l'oubliera plus, parce que le souvenir des circonstances et de la douceur de la répression s'alliera toujours dans sa pensée à celui de la faute commise. Nous croyons avoir indiqué par là le moyen suprême, infaillible presque, d'assurer dans nos cercles scolaires le règne d'une qualité trop méconnue, la *propriété des termes*.



Au reste, tous ces procédés conduisent au même résultat. L'homme est ainsi fait que, comme l'enfant, il a besoin de signes pour comprendre les choses. Servir de signaux, c'est le rôle des mots ; mais encore faut-il qu'on ne s'arrête pas à leur conformation si l'on veut pénétrer jusqu'à la chose signifiée. Scruter les mots, en rechercher le sens propre, en

apprendre par là même un plus grand nombre, c'est scruter, saisir et apprendre plus de choses. Cette vérité, élémentaire en philosophie, fondamentale en littérature et en linguistique, forme la conclusion toute naturelle de ces observations.

Mai 1907.



CORRECTIONS.

Pages 171-194, lire Havre et non Hâvre.

" 173 et 175, l'en-tête doit porter *Au tombeau de Jules Fontaine* et non *Octave Crémazie*.

" 188, effacer la ligne 26 et lire à la place : "l'on ait à recourir soit au préfet de la Seine Infé"

" 251, à la note première ajouter : "Cf. plus haut l'étude sur Taine, pp. 77 et seq."

Page	Lignes	Au lieu de	Lire
11	5-6	levée	dressée
16	12-13	à	de
33	9	maitre"	maître
52	8	son	*son*
52	19	par	pas
56	1	s'élever	s'élancer
62	1 et note	2	1
64	26	1876	1816
66	27	117	117.
73	28	*Les Saints..*	*Les Saints.*
80	12	Depuis	Depuis
97	1	s	s'
110	19	romane	romande
119	28	*Amoré*	*Amore*
120	2	*constraste*	*contraste*
124	23	sources premières	source première
154	14	breton	Breton
158	8	Là haut	Là-haut
161	12	pour expliquer	qui expliquent
164	5 et note	2	1
169	1	Deuxième	Seconde
176	9	1910'	1910

Page	Lignes	Au lieu de	Lire
182	26	eût	eut
197	26	jaunisse	*jaunisse*
199	28	Fournier (J) ;	Fournier (J) :
201	21	1	3
201	23	9.	9
219	15	VI, 1-4	VI, 1-4 début
219	29	17-20	pp. 17-20
235	19	des	les
238	27	moderne	*moderne*
261	22	origne	origine
290	25	complèteraient	compléteraient
293	24	Camplain	Champlain
302	27	L. V.	L. V,
322	25	en a l'air	a l'air de l'être
328	30	Paris.	Paris,

TABLE DES MATIÈRES

Première Partie.

DANS LE DOMAINE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Seconde Partie.

DANS LE CHAMP DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE.

